HD WIDENER
HW RHTL E

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

AH 4568.83

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1888).

Received 8 Oct., 1883.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

LES CAMPAGNES D'ALEXANDRE

III.

L'HÉRITAGE DE DARIUS

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC UNE CARTE DE LA PERSE ORIENTALE

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1883

Tous droits réservés

Digitized by Google

Original from HARVARD UNIVERSITY

AH 4558.82
10256.18

OCT 8 1885
Minot fund.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

L'HÉRITAGE DE DARIUS

AVIS

Consulter pour les noms de lieux anciens la carte jointe au second volume des campagnes d'Alexandre : L'ASIE SANS MAÎTRE.

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

AVERTISSEMENT

L'orthographe des noms orientaux varie tellement, selon la nationalité des voyageurs qui se chargent de nous les transmettre, que, malgré tous nos soins, nous croyons devoir recommander au lecteur de ne s'attacher, pour reconnaître les localités modernes dont il est question dans ce volume, qu'à la *carcasse* du mot telle que la présentent les consonnes, sans s'offusquer des différences que présenteront souvent les désinences. Notre livre renferme généralement des désinences françaises ; nos cartes, empruntées aux travaux topographiques des Anglais et des Russes, offrent au contraire, en plus d'une occasion, des désinences conformes à la prononciation anglaise, allemande ou moscovite. En voulant mettre notre texte et nos cartes

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

d'accord, nous aurions couru le risque de n'être plus intelligible que pour nos compatriotes ; la plupart des étrangers se seraient crus en droit de nous accuser d'inexactitude. Du reste, les méprises ne seront guère possibles, si le lecteur, déjà guidé par nos itinéraires, veut bien également tenir compte de cet avis.

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

PRÉFACE.

L'héritage de Darius est-il de nouveau ouvert, et peut-on croire que l'heure du reflux sans retour soit enfin arrivée pour la vague qui, au septième siècle de notre ère, inonda, et l'Asie, et l'Afrique, et l'Europe? L'empire byzantin a mis près de onze cents ans à mourir; les choses ne marchent pas généralement aussi vite que les prophètes de malheur le supposent. On ne peut nier cependant, il me semble, que le monde musulman n'éprouve quelque peine à conserver sa place au milieu du tourbillon des événements et des idées modernes. Les empires entre lesquels il se trouve aujourd'hui serré ont acquis récemment une telle force d'expansion, ses propres ressorts se sont, d'un autre côté, tellement affai-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

blis, que, s'il n'était momentanément protégé par l'action contraire de deux forces qui tendent à se neutraliser, il serait bientôt écrasé ou tout au moins réduit à une existence purement linéaire. Chaque jour le voit décroître, chaque jour voit pâlir quelques-uns de ses rayons; ce n'est pas seulement un astre qui s'éteint, c'est un astre qui s'évanouit. Les deux corps qui le pressent en sens opposé sont loin de favoriser l'effort qui, presque malgré eux, les rapproche; ils y résisteraient plutôt, si l'on pouvait résister à la loi de l'attraction : vaine sagesse des gouvernements que les aspirations des peuples ne cesseront jamais d'entraîner vers les aventures dont les insondables conséquences n'ont de pressentiments et d'effroi que pour les hommes d'État!

A quoi bon retourner sur ces champs de bataille où a passé Alexandre? Ne serait-il pas cent fois préférable d'envahir pacifiquement l'Asie, de lui rendre par notre industrie la prospérité dont une invasion sauvage l'a déshéritée, de la laisser aux peuples qui l'habitent et de ne demander à ces nations régénérées par nous, ramenées par nos soins dans les voies où l'hellénisme les avait laissées, que le libre passage et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le libre commerce? Malheureusement il n'est guère probable que le choc redoutable où la civilisation est exposée à sombrer, soit, dans l'état actuel des forces politiques, de nature à être prévenu bien longtemps; ce ne serait pas une médiocre ou une égoïste puissance que celle qui pourrait s'interposer efficacement entre les deux colosses. Le peuple dont on a si souvent raillé les penchants généreux et les fantaisies désintéressées, était plus nécessaire qu'on ne veut se l'avouer à l'équilibre du monde; je ne donne pas cinquante ans à l'Europe, à l'Angleterre surtout, pour s'apercevoir du vide que notre effacement a laissé sur le grand échiquier. Nous étions faits, je le crois et je l'affirme, les circonstances actuelles étant données, pour un rôle bien autrement actif que celui qu'une pitié dédaigneuse nous assigne; mais, puisque les destins l'ont ainsi voulu, nous nous contenterons de régner désormais dans le domaine que nous avons été les premiers à nommer le nôtre : nous serons les rois de l'esprit.

Ce sceptre-là pourtant ne dédommage pas toujours de la perte de l'autre; la Grèce le conserva quand le sort des armes l'eut réduite à ne

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

plus être qu'une province romaine; l'exemple, en vérité, n'a rien de séduisant, et l'ambition d'une nation doit être devenue singulièrement modeste pour qu'il lui suffise de s'asseoir au banquet des peuples, comme ce *petit Grec* que les patriciens de Rome se faisaient jadis honneur d'admettre à leurs festins. La Grèce vaincue se vengea, dit le poëte, en façonnant l'empire à son image; nous serions peut-être bien capables, si une sérieuse envie un jour nous en prenait, d'imiter sur ce point la Grèce : que les esprits jaloux se rassurent! Le monde ingrat ne mérite pas cette bonne fortune.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

L'HÉRITAGE
DE DARIUS

CHAPITRE PREMIER.

L'HYRCANIE ANCIENNE ET MODERNE.

S'il est un pays au monde qui soit, à l'époque où nous vivons, mal délimité, c'est assurément la monarchie persane. « Dans son état d'abaissement actuel, disait avec raison, au commencement de ce siècle, un auteur anglais, la Perse occupe un rang très-infime parmi les nations. Son importance vient de sa position, qui maintient à distance l'empire russe et les possessions britanniques. » L'indépendance de cette vaste enclave a été souvent menacée : d'un côté par les Afghans unis aux tribus nomades du désert, de l'autre par la Sublime Porte. Sous Abbas le Grand, la décadence de l'empire ottoman permit au royaume des sophis de reprendre haleine; cent ans plus tard, Nadir-Schah rendit au plateau

Digitized by Google
Original from HARVARD UNIVERSITY

de l'Iran une ombre de prospérité; il refoula au loin les hordes orientales et faillit enlever Bagdad au Sultan. La Perse, après la mort de ce Turcoman de génie, retomba dans ses inquiétudes, dans ses agitations, et même de nos jours, elle ne possède encore qu'une sécurité précaire. Quand le Turc était son ennemi le plus redoutable, Pietro della Valle, au dix-septième siècle, lui recommandait l'alliance des Cosaques : les Cosaques ont, en effet, délivré la Perse de la crainte des Turcs; ils lui ont, du même coup, ravi deux de ses plus riches provinces; ils la tiennent, en outre, sous l'appréhension constante d'en perdre d'autres.

Abbas le Grand s'était ménagé, dans la bande étroite qui longe la mer Caspienne, un refuge qu'il lui était permis de croire inexpugnable. L'ancienne Hyrcanie, — le Ghilan et le Mazandéran de nos jours, — lui inspirait une telle confiance qu'il déploya toute sa sollicitude pour y créer des villes et des routes. Il s'imaginait fermement qu'aucune armée ne pourrait réussir à le venir forcer, en cas de défaite, dans ce dernier asile. Rien n'a prouvé encore qu'il n'eût pas raison. Alexandre, après la mort de Darius, a cependant soumis l'Hyrcanie en moins de deux mois. Ce fut une de ses campagnes les plus rapides, une de celles sur lesquelles les historiens ont le moins insisté, et qui eût mérité

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cependant de leur part plus de détails et plus d'admiration.

Les anciens paraissent avoir assez mal connu l'Hyrcanie ; Hérodote se contente de la nommer ; Strabon, après en avoir vanté la fertilité exceptionnelle, se voit cependant obligé de confesser que « ce beau pays, ayant eu le malheur d'être, dès le principe, au pouvoir des Barbares, — des Mèdes d'abord, puis des Perses, en dernier lieu des Parthes, pires encore que les Mèdes et les Perses, — est resté pour les Grecs une contrée à peu près inexplorée ». Personne, dans l'antiquité, ne nous a donc décrit, d'une façon qui nous satisfasse, le pays dans lequel va pénétrer Alexandre. Force nous est, ici comme ailleurs, de recourir aux voyageurs modernes.

L'Hyrcanie comprend aujourd'hui deux provinces : le Mazandéran, — *la terre des chênes,* — que les Orientaux désignent aussi sous un autre nom également significatif : le Thabarestan, — *la terre des haches,* — et le Ghilan, *la terre de boue.* Flandin, au mois d'avril, crut devoir renoncer à s'y engager. « Les pluies torrentielles du printemps, nous dit-il, submergent souvent le pays situé entre le pied des montagnes et le rivage de la Caspienne. L'étroite contrée qui forme la côte méridionale de cette mer est coupée d'innombrables ravins par les-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

quels s'écoulent les eaux qui descendent avec rapidité de l'Elbourz. Ces eaux affluent en abondance sur le pays plat. Ne trouvant pas vers la mer un écoulement aussi facile que celui qui les a conduites dans la plaine, elles y séjournent et l'inondent. A la suite des pluies, longtemps encore après que les eaux ont disparu, le sol reste détrempé à une grande profondeur. »

La seule inspection de la carte eût suffi pour apprendre à Flandin, en dehors de tout renseignement local, qu'il en devait être ainsi. Une longue chaîne de montagnes interceptant et retenant les nuages, un bourrelet sablonneux, bordant sur toute son étendue le rivage, ne pouvaient manquer de faire de l'Hyrcanie maritime un marais. La chaîne de l'Elbourz, qui sépare le plateau iranien de la mer Caspienne, a pour ligne de faîte une succession de pics qui ne s'élève guère à moins de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Le pic volcanique de Demavend domine tous ces sommets; ses feux mal éteints sommeillent sous la neige à une altitude de 5,654 mètres. La barrière gigantesque arrête toute l'humidité qui vient de la Caspienne et fait entre les deux versants un partage inégal des vapeurs qu'elle a condensées. Les pluies du Ghilan et du Mazandéran sont cinq fois plus considérables que celles qui tombent dans les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

districts situés sur les pentes méridionales. D'un côté, des vallées profondes, une végétation tropicale; de l'autre, une escarpe abrupte surgissant au-dessus de longs talus de graviers que n'arrose aucun cours d'eau digne du nom de rivière, et où l'on chercherait en vain une plante méritant le nom d'arbre. Un voyageur anglais, le major Oliver Saint-John, a résumé d'un trait le climat du Mazandéran : « Les parties les plus arrosées de la vallée du Tigre, nous dit-il, ne reçoivent pas la moitié des pluies que recueillent les côtes méridionales de la Caspienne. »

Flandin n'est pas le seul qui ait dû reculer devant l'exploration de l'Hyrcanie. Un des voyageurs qui nous ont le mieux fait connaître la Perse, l'Anglais Morier, n'a pas plus que Flandin visité le Mazandéran. « Le pays, écrit-il, est montueux, boisé et tellement impraticable que, suivant l'expression d'un Persan, une flèche ne pourrait y pénétrer, elle s'arrêterait aux arbres de l'enceinte... Les avenues du Mazandéran peuvent être aisément défendues par vingt fantassins aguerris contre toute une armée. » Si j'étais le schah de Perse, je ne m'y fierais pas. Sir Frédéric Goldsmid quitta l'Angleterre le 28 août 1870; le 7 septembre, il arrivait à Saint-Pétersbourg, s'y arrêtait trois jours, se rendait de Saint-Pétersbourg à Moscou et à Nijni-Novgo-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rod, d'où un steamer le conduisait en six jours sous les quais d'Astrakan. Là, sir Frédéric dut faire 100 milles dans un bateau plat pour rejoindre un autre steamer affecté au service de la Caspienne. Après six jours de traversée sur cette mer intérieure, « aussi grande que l'Euxin », prétendait autrefois le géographe Patrocle, il débarquait dans le port d'Enzelli, d'où il gagnait Resht en cinq heures. A Resht, il s'arrêta deux jours et fit ensuite, en courant la poste, les 322 kilomètres qui séparent Resht de Téhéran. Il arriva dans cette capitale le 3 octobre.

Voilà, ce semble, un itinéraire tout tracé pour l'armée du Volga; mais les armées ne courent pas la poste et un autre explorateur anglais, James Fraser, qui visita le Mazandéran en 1822, nous a décrit ce riche et fertile pays sous des couleurs bien faites pour décourager l'invasion. « Les Russes, remarque-t-il, ont jadis pris possession d'Enzelli. Guidés par un Arménien, ils essayèrent d'arriver jusqu'à Resht; ils n'y réussirent pas. De chaque buisson partaient les coups d'ennemis invisibles; les Russes firent de grandes pertes et furent obligés de rétrograder. »

Des esprits soupçonneux se demanderont peut-être si le souvenir de cet insuccès n'est pas pour quelque chose dans le projet dont les papiers

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

publics nous ont récemment entretenus. Supprimer par l'établissement d'une voie ferrée la barrière fangeuse qui, du côté de la mer Caspienne, défendait plus sûrement que toutes les murailles de Chine, la monarchie des Khadjars contre l'invasion, est sans doute un dessein auquel la civilisation ne pourra s'empêcher d'applaudir; il faut seulement souhaiter que cette route, si utile et si désirable, ne serve jamais qu'à des échanges pacifiques.

Quand Pietro della Valle, en l'année 1618, et Chardin, près de cinquante ans plus tard, franchirent la chaîne de l'Elbourz; quand ils arrivèrent ainsi sur les bords de la mer Caspienne, ce ne furent pas les difficultés du terrain qui les frappèrent le plus; Abbas le Grand les avait en partie aplanies par l'admirable chaussée qu'il prolongea d'Asterabad aux confins de l'Azerbidjan. Bombée dans le milieu, avec des fossés sur les deux côtés, cette chaussée n'avait pas moins de 20 mètres de large, sur une longueur de 484 kilomètres. Ce que nous rencontrons dans les récits de Pietro della Valle et de Chardin, c'est surtout un enthousiasme sans mélange pour la richesse d'un pays « où la rose ne cesse de fleurir dans les jardins, où la tulipe et l'hyacinthe couvrent les montagnes ». Venu d'Ispahan à travers le désert et les neiges, Pietro della Valle demeure stupéfait du contraste. « Le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pays que nous avions traversé, dit-il, est stérile, sans arbres, sans aucunes plantes; je trouvai celui-ci entouré de forêts, rempli d'eau, borné de montagnes. Je n'avais point rencontré tant de bois, une telle abondance d'eau, depuis que j'avais quitté l'Italie. L'Hyrcanie, dont les anciens n'ont parlé que comme d'une province horrible et remplie de tigres, est à présent la plus belle contrée que j'aie vue dans l'Asie. Le roi a toujours eu une inclination particulière pour la province du Mazandéran; sa mère était née dans ce pays, et il n'y a pas de province plus forte dans tout le royaume. Le Mazandéran est environné de la mer, qui est très-peu navigable, ou de montagnes stériles et sauvages qu'on ne peut traverser que par des routes fort étroites et très-difficiles. Ce pays est en outre le plus éloigné de tous les ennemis que le roi ait sur les bras et principalement des Turcs. Le roi le considère comme un puissant rempart pour se défendre de toutes les insultes. »

Abbas le Grand n'était pas un Alexandre, mais on peut le ranger sans crainte au nombre des grands politiques. Il fit pour la Perse ce que nous avons vu, il y a quelques années, Méhémet-Ali faire pour l'Égypte; il eut le bon esprit d'appeler les chrétiens à son aide, de les attirer par sa tolérance religieuse et de profiter de leurs divisions. Ce furent les Anglais qui lui rendirent la possession

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

d'Ormuz. Monté sur le trône en 1590, il mourut en 1628, à l'âge de soixante-dix ans, dans le palais qu'il s'était bâti sur les bords de la mer Caspienne. Ferhabad, — la colonie d'allégresse, — fut sa création. Cette ville embrassait dans son enceinte un espace aussi vaste que Rome ou Constantinople; plus larges que la rue Giulia à Rome, ses rues n'avaient pas moins d'une lieue de longueur. Ajoutons que l'immense cité, encore dans son berceau, n'était bâtie « que de terre, de bois, de roseaux et de paille ».

Ce fut à Ferhabad que Pietro della Valle rejoignit le monarque auquel il venait offrir ses services contre le Turc. Pour ce gentilhomme romain qu'avait conduit en Perse le pieux espoir de contribuer de ses conseils et de son épée à la chute de l'éternel ennemi du nom chrétien, « le roi Abbas n'était pas seulement le roi de ses peuples, il en était le père, le tuteur, le bienfaiteur incomparable ». Méhémet-Ali a excité des transports analogues; ses œuvres n'ont pas eu plus de durée que celles d'Abbas le Grand. Quand on compare les relations de Pietro della Valle et de Chardin aux récits de Fraser, on voit sur quelles bases fragiles Abbas avait édifié la grandeur éphémère de la Perse.

Pietro della Valle nous a laissé le portrait d'Abbas. « Le roi, écrivait-il, est de taille médiocre; il ne paraît pas maigre, mais délicat; il a le corps

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

délié, mais nerveux et robuste. Je lui donnerais volontiers le nom de grand *Piccinino*. Je l'appelle grand, parce qu'il est en effet un grand roi. Il a infiniment d'esprit et est extrêmement vaillant et généreux. Toutes ses actions et tous ses mouvements sont animés d'une vivacité extrême, soit qu'il marche, soit qu'il parle, soit qu'il regarde. Il ne saurait demeurer longtemps au même endroit; néanmoins, avec cette inquiétude et cette bizarrerie naturelle, il accompagne ses actions de je ne sais quel sérieux et quelle gravité qui marquent assez en lui la majesté royale. Il a les traits du visage plutôt beaux que laids; tout au moins peut-on dire qu'il est vénérable. »

Avoir exterminé les Uzbeks, avoir pris aux Turcs Érivan et Tauris, n'était certes pas une médiocre gloire; il convient cependant d'examiner de quelle façon le successeur de schah Ismaïl et de schah Tamasp gagna ses batailles. Pietro della Valle l'avait vu de ses propres yeux à l'œuvre, et nous pouvons l'en croire, quand il nous montre l'héritier des sophis « contraignant le peuple à vider les lieux par où les Turcs devaient passer, l'obligeant à emporter ce qu'il possédait, sans laisser derrière lui aucune provision ». Abbas attendait ainsi que l'armée turque « eût été diminuée par la rigueur du temps »; il ne la joignit jamais qu'après l'avoir

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

réduite « par toutes les misères et toutes les incommodités qui devaient, à son compte, exterminer plus d'hommes que le cimeterre ». L'attaquant exténuée, il la taillait en pièces, sans hasarder ses troupes. Ses soldats, en l'année 1602, lui présentèrent dans les plaines de l'Azerbidjan 20,145 têtes coupées. « Jamais, nous apprend Pietro della Valle, le roi ne s'est comporté autrement dans toutes les guerres et dans toutes les entreprises qu'il a faites. Je crois que, de tout temps, les Mèdes, les Perses, les Parthes, en ont usé de la sorte contre les Occidentaux. Les noms et les temps changent, le pays et les affaires sont toujours les mêmes. »

J'en demande pardon au gentilhomme romain; les pays et les affaires aussi peuvent changer. Tant que la chaussée d'Abbas le Grand a subsisté, on s'est rendu d'Asterabad à Tauris plus facilement qu'on ne se rendait, avant la construction du chemin de fer du Pacifique, de Vera Cruz à Mexico. La chaussée rompue en certains endroits, dégradée sur d'autres, complétement disparue sur la majeure partie du parcours, les lamentations des voyageurs ont recommencé. Les chameaux ont de nouveau marché avec de la boue jusqu'aux sangles. « Jugez par là, s'écrie avec raison Pietro della Valle, ce qui devait advenir des chevaux et des animaux plus petits. »

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

L'œuvre d'Abbas était encore en parfait état quand Chardin parcourut à son tour le Mazandéran. « Ce pays, écrivait Chardin en l'année 1662, est en vérité, du mois d'octobre au mois de mai, un pays admirable. Je m'y suis trouvé au mois de février, et j'en étais comme enchanté. Tout le pays n'était qu'un jardin, un paradis, comme les Persans l'appellent. Les levées et les grands chemins paraissaient des allées d'orangers bordant des parterres. J'y trouvais aussi des fruits excellents, de fort bons vins et force gibier. Mais dès la fin d'avril, il faut se retirer dans les montagnes qui sont à 25 ou 30 lieues de la mer, et laisser les rivages à cause de la chaleur insupportable qui dessèche même les plus gros ruisseaux. N'était la fécondité de la terre qui attire du peuple des environs, le pays serait désert, par la malignité de l'air. On trouve l'air de tout le rivage de la mer Caspienne si malfaisant qu'on tient pour une disgrâce d'y être envoyé. » En somme, suivant Chardin, « le climat du Mazandéran a beaucoup de rapport avec le climat du midi de l'Europe ». Pietro della Valle le compare au climat de Rome; peut-être devrait-il dire : au climat des marais Pontins.

Consultons Fraser; nous saurons tout ce que des observations passagères peuvent à ce sujet nous apprendre : « Le climat du Mazandéran, nous

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

raconte ce voyageur anglais, est avant tout un climat capricieux. Il n'est pas nettement partagé en saison sèche et en saison pluvieuse. Parfois, durant une année, on a trois mois entiers de beau temps continu; l'année suivante, ces mêmes trois mois seront des mois humides. Au fond, le climat du Mazandéran est un climat pluvieux. » S'il est un point sur lequel il ne puisse demeurer aucun doute, c'est assurément celui-là. La commission de délimitation anglo-persane, dans le remarquable travail qu'elle vient de publier, constate le fait et l'explique. Fraser ne sera donc pas démenti, quand il nous assure qu'au Mazandéran, « il n'y a pas un mois dans l'année où l'on puisse compter sur de la sécheresse ». C'est surtout de décembre à la fin d'avril que les pluies sont à craindre; mais parfois, au cœur de l'hiver, la chaleur devient telle qu'il faut se vêtir comme en été. Par compensation, d'autres fois, au milieu de l'été, on se voit obligé de recourir aux fourrures.

Si nous n'avions qu'Arrien, Diodore de Sicile ou Strabon pour nous guider dans l'Hyrcanie, nous risquerions fort de nous y égarer; Pietro della Valle et Chardin me paraîtraient eux-mêmes des guides insuffisants. Heureusement nous avons Fraser, et, sous la conduite de Fraser, une armée pourrait partir d'Asterabad avec la certitude de suivre le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

meilleur et le plus court chemin pour arriver dans l'Azerbidjan. Fraser connaît la route dans tous ses détours ; il a étudié toutes les passes, sondé à ses dépens tous les défilés. La force naturelle du pays lui apparaît à chaque pas. « Il est peu de contrées, dit-il, mieux partagées par la nature contre les agressions extérieures. La côte est bordée d'une forêt impénétrable faite pour décourager l'ennemi le plus entreprenant. L'embarras de l'envahisseur serait encore accru par les profonds étangs et par les vastes marais également couverts d'arbres et de halliers qui se trouvent en arrière de cette première barrière. De semblables obstacles seraient doublement utiles aux défenseurs du pays, familiarisés avec tous les détours de ces labyrinthes. Du côté du sud, les passes à travers les montagnes sont excessivement roides, difficiles et longues. On pourrait les fermer ou les défendre le plus aisément du monde. Il n'est pas d'armée qui, sans le secours de la trahison, pût espérer les forcer. Admettons néanmoins que cette armée arrive dans le pays plat ; elle s'y trouvera jetée au milieu d'un dédale de bois et de marais dont elle ne saurait se tirer sans un guide. Le Ghilan et le Mazandéran ont suivi le sort général de la monarchie dans ses révolutions diverses ; ils ne sont jamais tombés sous le glaive d'une puissance envahissante. »

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Je demande qu'on fasse exception pour Alexandre. Non-seulement Alexandre a conquis, bien conquis, subjugué par la force des armes le Ghilan et le Mazandéran, mais il a trouvé un lieutenant assez intrépide, assez aventureux, pour se charger de soumettre à lui seul le pays des Cadusiens. Qu'était le pays des Cadusiens, sinon le fameux district de Talish? Ce district comprend la portion de la région montagneuse qui s'étend de l'extrémité du Ghilan jusqu'à la frontière russe. Les tribus du Talish obéissaient vers le commencement de ce siècle à un chef puissant qui ne craignit pas de faire la guerre au roi de Perse. Cet audacieux rebelle appela les Russes à son secours et leur livra la place de Lankeroun. En 1812, la garnison moscovite fut chassée de Lankeroun par les Persans; le 13 janvier 1813, les Moscovites prenaient leur revanche. Ils enlevèrent Lankeroun d'assaut. Ce ne fut pas sans essuyer de grandes pertes : douze cents hommes furent tués ou blessés, et le brave général Kutlerousky périt dans l'action.

Les habitants de Talish ont plus d'un trait de ressemblance avec les Lesghis du Daghestan. Actifs et durs à la fatigue, braves et aveuglément dévoués à leurs chefs, ils tiennent pour peu sacrées la vie et la propriété d'autrui. En un mot, ils unissent les meilleures qualités du montagnard écossais à

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la barbarie du sauvage. Force, aisance, agilité, tout en eux est porté à un degré bien supérieur à celui qu'ont atteint les habitants des hautes terres de l'Écosse. « Il faut, nous dit Fraser, voir les montagnards du Talish gravir les passes les plus escarpées, les enfants mêmes s'élancer après leurs chèvres sur les flancs des montagnes ! Ces hommes et ces enfants m'ont bien souvent émerveillé par la facilité avec laquelle ils affrontent les endroits les plus périlleux ; ils y sont aussi à l'aise que sur un terrain plat. »

Il est, en vérité, difficile de concevoir une lutte plus inégale que celle qui s'engage entre des soldats réguliers et des populations pour lesquelles la montagne n'a jamais eu ni faux pas ni vertige. Le soldat, dans ces circonstances, combat en quelque sorte hors de son élément; ce qui est un jeu pour son adversaire devient pour lui un péril mortel. De quels hommes Alexandre était-il donc suivi, pour qu'il les pût ainsi transporter sur tous les théâtres, leur faire affronter un jour les sables brûlants, le lendemain les crêtes couvertes de neige, les conduire dans les plaines sans eau ou les jeter avec la même indifférence du bord des précipices au lit impétueux des torrents ?

Pietro della Valle est venu, au mois de janvier, d'Ispahan à Ferahbad par Kashan, Merinjab,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Siakoh, Héblé-Roud, Firouz-Koh — *la montagne victorieuse* — la passe de Roudbar et Sari. On compte d'Ispahan à Kashan six étapes et 170 kilomètres. A partir de Kashan, Pietro della Valle a traversé de grandes plaines sablonneuses où les animaux enfonçaient jusqu'au ventre; il a, pendant six heures, suivi les piliers de pierres noires qui jalonnent la route dans ce désert de sel que les Persans ont nommé « *la vallée de l'ombre de la mort* ». Aux marais salants, *aux kavirs*, ont succédé les marais boueux, et ce n'est que cinq jours après le départ de Kashan que la caravane a retrouvé un terrain solide. Le lendemain, Pietro della Valle entre dans les montagnes. Le voilà engagé dans une vallée profonde, très-étroite, semblable à la *valle streitura* de l'Ombrie. La vallée asiatique cependant est beaucoup plus longue. Le chemin est plat et uni; rarement on y monte ou l'on y descend. Seulement les montagnes se dressent toujours très-hautes des deux côtés, et quelquefois le sentier est si resserré qu'on a beaucoup de peine à y faire passer une litière. Un gros ruisseau coule au fond de cette vallée. On approche enfin du bourg d'Héblé-Roud et de la passe de Kishlak. La caravane vient d'atteindre l'altitude de 900 mètres; la neige apparaît. « Héblé-Roud, au rapport de Pietro della Valle, est une bourgade

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

assez considérable, abondante en fruits, mais extrêmement froide. Elle est pour ainsi dire sous terre, opprimée tout alentour de montagnes très-hautes. » Quatre lieues de chemin conduisent d'Héblé-Roud à Firouz-Koh. Le bourg de Firouz-Koh est situé sur la cime des montagnes, en un endroit découvert et fort élevé, où l'on se rend néanmoins par un chemin uni et facile. La route s'élève peu à peu et si doucement qu'on s'en aperçoit à peine. Firouz-Koh est le dernier village de la province d'Irak. Il ne reste plus, quand on y est arrivé, qu'à descendre vers la mer. La descente, deux fois aussi longue que la montée, s'opère dans les neiges d'abord, au milieu des précipices ensuite. Au pied même des montagnes on rencontre encore une de ces vallées étroites que, de tous côtés, les eaux des torrents ont creusées.

Vous chercherez en vain sur la carte « le premier lieu habité du Mazandéran, Suzcharabad ». Bien des lieux habités ont disparu depuis le temps d'Abbas le Grand. Ce souverain lui-même en a fait disparaître un grand nombre sous sa main de fer. Que sont devenus ces châteaux bâtis sur le penchant des montagnes, « où certains petits gentilshommes s'étaient retranchés comme dans des forteresses » ? Profitant de la faiblesse du pouvoir central, cachés derrière les remparts qu'ils avaient

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

élevés aux jours de la minorité d'Abbas, et de l'extrême vieillesse du père de ce grand roi, Chada-Bendé, les chefs de la montagne se crurent un instant assez forts pour assumer le rôle de princes indépendants. Abbas ne voulait pas de noblesse féodale ; il fit promptement raser tous ces châteaux qui lui portaient ombrage, et Pietro della Valle n'en vit que les ruines.

De tous les voyageurs dont nous avons compulsé les récits, Pietro della Valle est assurément celui qui se plaint le moins, celui qui oublie le plus aisément de nous attendrir sur ses fatigues. Il chemine lentement de village en village, du bourg de Giret au bourg de Tallarapescet ; les boues ont remplacé les neiges et les précipices ; le terrain est extrêmement glissant. « Si, en certains endroits, la route n'eût été taillée en escalier, les montures n'auraient jamais pu s'en tirer. » Les dernières vallées, les dernières collines ont été laissées en arrière ; à l'issue de Tallarapescet, les plaines enfin commencent ; on entre dans une grande forêt. La voie qu'Abbas y a fait percer est fort large et fort belle, tout ombragée d'arbres autour desquels s'enlace la vigne sauvage. Le sol malheureusement reste gras et humide ; c'est à peine si les voyageurs, en proie à une fatigue excessive, peuvent avancer de deux lieues dans la journée. La nuit les surprend

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

en pleine forêt ; le lendemain, ils arrivent à Sari.

Qui nous disait donc que Sari occupait l'emplacement de Zadracarta, de la ville où Arrien amène Alexandre, au sortir d'Hécatompylos, et qu'il nous désigne comme la cité royale, comme l'antique capitale de l'Hyrcanie? Un voyageur anglais, diplomate et orientaliste à la fois, Ouseley, a pris soin de nous enlever cette illusion. Ne voyons dans Sari « qu'un lieu fort grand et fort peuplé, dans lequel, au dix-huitième siècle, le roi Abbas avait un palais ». Il nous faudra chercher ailleurs l'emplacement de Zadracarta. « On donne à Sari le nom de ville, nous dit Pietro della Valle; mais cette ville n'est pas fermée de murailles, et je n'y remarquai aucune maison qui fût bien bâtie. A Sari, les maisons sont toutes couvertes de paille, à l'exception de quelques-unes qui ont une couverture de tuiles. Ce lieu se nomme Sari, qui signifie *jaune*, peut-être à cause de la quantité d'orangers dont il est rempli. »

Le 14 février de l'année 1618, après vingt-cinq jours de marches et de haltes, Pietro della Valle accomplit sa dernière étape; il l'accomplit au milieu d'une campagne tellement peuplée que les quatre lieues qui séparent Ferhabad de Sari lui paraissent « une habitation perpétuelle ». Le roi a commencé à bâtir cette ville de Ferhabad dans une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

grande plaine « qui se répand jusqu'à la mer » : Ferhabad est éloignée de deux milles environ du rivage. La plaine était autrefois une forêt; quand on l'eut défrichée, « le roi la remplit d'une infinité de gens dont la majeure partie se composait de chrétiens. Le roi les fit venir de plusieurs contrées, particulièrement de l'Arménie et de la Géorgie. » Pietro della Valle n'ajoute pas, — ce que nous apprennent Chardin et Morier, — que la plupart de ces malheureux colons périrent victimes de l'insalubrité du climat.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE II.

LE VOYAGE DE FRASER : L'HYRCANIE MARITIME. D'ASTERABAD A RESHT.

J'évalue à 500 kilomètres environ le chemin parcouru par Pietro della Valle. Pour se rendre d'Asterabad à la vieille cité d'Ardébil, dans l'Azerbidjan, Fraser n'a pas traversé une beaucoup plus grande portion de la Perse, mais Fraser a sur son devancier un grand avantage à mes yeux ; il doit avoir suivi de plus près l'itinéraire d'Alexandre. C'est à lui et à aucun autre que je veux me fier pour bien apprécier les difficultés que va rencontrer mon héros. Le 6 avril 1822, Fraser, venant du Khorasan, fait son entrée dans Asterabad. Le temps est humide et pluvieux ; des nuages bas enveloppent la montagne et jettent une teinte triste sur le paysage. Ronces, pruniers sauvages, grenadiers, présentent de toutes parts des massifs presque impénétrables. Faisons rapidement le tour de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'horizon : « Une montagne domine la ville au sud-ouest; à l'est s'étend la chaîne de l'Elbourz. La partie inférieure de cette chaîne et les vallées profondes qui la coupent sont revêtues d'une sombre et épaisse verdure ; les sommets se perdent dans les nuages. Quand ces cimes apparaissent, elles ne montrent que des rochers nus, tout couverts de neige. Au nord et au nord-est se déploient de riches plaines parsemées de villages, de champs cultivés et de bois jusqu'à la limite du désert des Turcomans ; à l'ouest, la vue se perd au milieu de forêts bornées à une distance considérable par la mer Caspienne. » De tous côtés la forêt presse la ville ; non-seulement elle s'avance jusqu'au bord du fossé ; mais dans la cité même, elle entoure la plupart des habitations d'un vaste jardin. Les rues sont pavées, —luxe plus appréciable dans le Mazandéran que partout ailleurs. — De vieux sycomores mêlés à de hauts cyprès les ombragent ; le lit d'un ruisseau a été ménagé au milieu. Environnée d'un mur de boue en ruines, Asterabad avait, en 1822, 6 kilomètres de tour ; on y comptait à peine deux mille ou trois mille maisons.

De la hauteur d'Asterabad à la hauteur d'Ashref, une langue de terre parallèle au rivage, dont la largeur varie de 6 à 7 kilomètres, sépare de la mer Caspienne, sur un espace de 70 milles, une immense

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nappe d'eau que les géographes ont nommée la baie d'Ashurada. Les navires de faible tonnage y pénètrent par une brèche que la vague s'est ouverte dans la barrière de sable. Les Russes ont fait, dit-on, de la baie intérieure sur laquelle n'avaient jamais flotté que des barques, le centre de leur station navale dans la Caspienne.

Bien que séparée par une distance de 32 kilomètres de la mer, Asterabad a toujours été considérée comme une des échelles maritimes de la Perse. Nadir-Schah la dévasta sans pitié, et si cette ville en ruine peut se promettre un jour quelque prospérité commerciale, elle devra, la chose est triste à dire, ce retour de fortune aux ennemis les plus dangereux de la Perse, aux Cosaques et aux Moscovites. Asterabad est très-insalubre; les miasmes des forêts qui l'environnent lui valent sous ce rapport la plus fâcheuse des notoriétés.

Le 15 avril, Fraser quitte Asterabad pour se rendre à Sari, capitale du Mazandéran. La route suit la chaussée fort dégradée déjà que fit jadis construire Abbas le Grand. Perçant un bois épais, elle s'avance parfois sous l'ombrage des plus belles essences forestières, le plus souvent à travers des halliers. De temps en temps une clairière laisse apparaître un village entouré de champs cultivés, au milieu desquels s'élèvent des arbres majestueux. La

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

soie est la richesse du Mazandéran : les plantations de mûriers forment la parure de ses plaines.

D'Asterabad à Resht, sur la carte de Keith Johnson, je mesure 445 kilomètres; j'en relève 483 sur le journal de marche de Fraser. Nous n'en sommes pas à insister sur ces différences. En quatorze étapes Fraser a parcouru, d'une extrémité à l'autre, le bord méridional de la mer Caspienne, et je puis vous nommer les diverses stations où il s'arrêta. Kourdmuhuleh, Nokundeh, Ashref, Nica, Sari, Balfrouth, Amol, Izzut-Deh, Alliabad, Towar, Roud-i-sir, Ab-i-germ, Lahajan, sont des noms qui me sont, grâce à une longue étude, devenus familiers. Je puis également vous citer les rivières que Fraser a franchies. Fraser a passé à gué l'Ab-i-Talar, l'Heri-Roud, le Chalaus, le Nuishtah, le Mazzur, le Shir-i-Roud, le Poul-i-Roud, le No-Roud, le Shalmon; il a traversé dans un bac le Séfid-Roud, sur des ponts la Nica, la Thedjin, l'Herauz, le Kiaroud, la rivière de Zémuzjan; je vous fais grâce de trois ou quatre cours d'eau de moindre importance. Vingt rivières débouchant à la mer, sur un parcours de 483 kilomètres, constituent, ce me semble, un pays suffisamment arrosé.

Parti, nous l'avons dit, d'Asterabad le 15 avril 1822, Fraser a parcouru, depuis le matin, 37 kilomètres dans la direction du nord-ouest. Il fait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

halte dans la vallée de Kourdmuhuleh. Une seconde étape de 22 kilomètres le conduit le lendemain, 16 avril, au village de Nokundeh. La nature du pays, le paysage, rien n'a changé. Kourdmuhuleh, Nokundeh, ce sont deux villages qui se ressemblent à s'y méprendre. Tous deux sont dispersés, par groupes de trois ou quatre maisons, au sein de la forêt. Le chêne, l'orme, le sycomore, le bouleau, le frêne, l'aune surtout et quelques noyers, se mêlent confusément, dans cette futaie touffue, aux arbres fruitiers, généralement sauvages. La caravane n'a pas cessé de côtoyer la mer Caspienne, de la côtoyer même d'assez près, car, d'Asterabad à Nokundeh, la bande de terre qui court entre la base des montagnes et la mer n'a guère plus de 8 ou 9 kilomètres de largeur. On y rencontre plusieurs villages qui font le commerce avec les Turcomans du désert, avec les anciens sujets de la reine Thalestris, si nous admettons que cette fameuse reine des Amazones qui, au dire de Quinte-Curce, voulut avoir des enfants d'Alexandre, ait jamais existé. Les paysans du Mazandéran fournissent à leurs voisins nomades des fruits, du coton, de la soie, des armes, des objets manufacturés; les nomades en retour leur apportent des feutres, des couvertures de chevaux, des tapis, des sacs, du sel et du naphte.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ashruf ou Ashref est à 42 kilomètres de Nokundeh. Abbas y avait fait construire un magnifique palais. Jardins et palais, tout est aujourd'hui en ruine. La ville n'a pas moins souffert. On lui attribuait trois cents bains : ce chiffre suffit pour donner une idée de la population. En 1822, Fraser ne trouve que cinq cents maisons éparses dans un bois de grande étendue. Le port de Kara-Tuppeh, par lequel s'écoulaient autrefois les produits d'Ashref, est abandonné. De quoi faut-il le plus s'étonner? De tout ce qu'a pu produire un seul règne, ou du dommage immense qu'a causé le court espace de deux siècles? L'humanité ne fera donc jamais autre chose? Élever et raser tour à tour ses taupinières paraît être, par une loi fatale et par un incorrigible penchant, le passe-temps favori de l'animal le plus capricieux — je ne dirai pas le plus malfaisant — de la création.

C'est en suivant la chaussée d'Abbas que Fraser se rend de Nokundeh à la ville presque morte d'Ashref. Il existe bien une autre route sur le bord de la mer, mais cette route traverse un véritable désert, et, sans un guide, elle serait dangereuse. Malheureusement la chaussée du grand roi a cessé d'être sur bien des points praticable. Où elle fait défaut, il n'est pas d'autre parti à prendre que de se lancer à travers la forêt. Avançons cependant

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sans crainte; les montagnes et les bois vont bientôt laisser un peu plus d'espace à la plaine. Nica ne se trouve qu'à 27 kilomètres d'Ashref, et déjà les approches de Nica ont donné un tout autre caractère au pays. Des ondulations de terrain, de nombreux villages, des enclos cultivés, de riants bouquets d'arbres rompent agréablement la monotonie du paysage; une belle rivière traversée par un pont d'une seule arche court gaiement à pleins bords au milieu de ce district. Tout autour de Nica la culture est parfaite; mais Nica n'est qu'une oasis; à peine en est-on sorti qu'on rentre dans la forêt vierge.

Aux abords de Sari le terrain de nouveau se dégage; les voyageurs chevauchent au milieu de vastes rizières; à un kilomètre et demi de Sari, ils traversent la rivière de Thedjin sur un beau et solide pont de dix-sept arches. La rivière est large et rapide; dans les crues, elle doit être formidable. « Sari, nous dit Fraser, est incontestablement une ville de haute antiquité; Ferdousi la cite comme la capitale du Mazandéran. » Le circuit actuel de Sari ne dépasse pas 5 kilomètres. Entourée d'un mur et d'un fossé dans le plus déplorable état, la vieille capitale renferme encore de 3,000 à 4,000 maisons.

La ville de prédilection d'Abbas, la création favorite du régénérateur de la Perse, Ferhabad, a

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

beaucoup contribué à découronner Sari. Ferhabad n'est pas sur la route directe d'Asterabad à Resht; on la trouvera située à l'embouchure de la Thedjin, à 27 kilomètres environ de Sari. Ce fut autrefois une ville considérable; ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit village et, dans sa partie maritime, une pêcherie d'esturgeons.

De Sari à Balfroush les chevaux s'avancent à travers l'argile délayée, enfonçant — l'expression se répète avec une monotonie qui devient à la longue agaçante — *dans la boue jusqu'au ventre.* Cette expression, je la maintiens pourtant, car je me reprocherais de supprimer un renseignement qui ne sera peut-être pas quelque jour inutile aux armées que l'Hyrcanie verra se disputer encore l'héritage de Darius. Faut-il donc après tout se préoccuper à ce point du sol marécageux où le cheval persan déploie des qualités qui feraient honneur à un hippopotame? Gardez plutôt vos inquiétudes, si vous voulez m'en croire, pour le passage de l'Ab-i-Talar. Le volume d'eau de ce torrent est tel, il s'écoule avec une si étourdissante impétuosité, qu'on est obligé d'échelonner des hommes tout le long du gué. Les hardis passeurs s'acquittent de leur office avec une adresse et une intrépidité vraiment merveilleuses. S'affermissant contre le courant à l'aide de longues perches, ils se tiennent postés aux endroits les plus

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

difficiles pour assister et pour soutenir au besoin les voyageurs. Nous avons vu Pietro della Valle se rappeler, en traversant l'Elbourz, les gorges étroites et profondes de l'Ombrie; les rizières et les îlots boisés dont est semée la campagne de Balfroush font songer, nous assure Fraser, au Bengale. Il faut être dans Balfroush pour l'apercevoir; du dehors, on ne voit que l'épaisse forêt au milieu de laquelle sont semées les habitations. Balfroush est peut-être la cité la plus heureuse et la plus prospère de la monarchie des Khadjars. C'est une ville entièrement peuplée d'ouvriers et de trafiquants; on n'y trouverait ni un khan, ni un noble; le gouverneur lui-même est un marchand. L'activité qui règne en ce lieu privilégié lui donne jusqu'à un certain point l'aspect de fourmilière affairée qu'on remarque dans les villes commerçantes de l'Inde. Balfroush n'a pas été, comme Ashref, comme Sari, comme Ferhabad, la création d'un Sophi ou d'un Thahéride[1]; elle est le produit tout spontané du commerce. Située dans un pays bas, marécageux, quoique riche, dont les routes presque impraticables semblaient peu se prêter à un trafic de transit, n'ayant pour tout débouché à la mer qu'une

[1] Les Thahérides ont été, au temps des califes arabes, de 813 à 872, les possesseurs indépendants du Khorasan et du Mazandéran.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rade foraine éloignée de 19 kilomètres, Balfroush eût difficilement grandi sous l'œil inquiet et soupçonneux d'un Mirza; elle a dû son essor à l'industrie privée et à la protection de ses institutions communales. En 1822, ses habitants ne craignaient pas de la comparer à Ispahan même; les uns prétendaient qu'elle renfermait au moins 100,000 maisons; les autres ne lui en donnaient que 20,000; un recensement officiel constatait, à la même époque, l'existence de 36,000 maisons et de 300,000 habitants. Il n'y a pas d'édifices publics à Balfroush, pas de palais, pas de kiosques; on y trouve, en revanche, les plus vastes bazars de la Perse.

L'étroite bande de terre qui se prolongeait étranglée entre la chaîne de l'Elbourz et la Caspienne s'est enfin élargie : à la hauteur de Sari, elle avait à peine 26 ou 27 kilomètres de profondeur; à Balfroush, elle en mesure au moins 48. Toute cette superficie est couverte de grands et populeux villages; toute cette riche campagne porte d'abondantes moissons. Le riz est la production habituelle du pays; le coton et la canne à sucre y sont également cultivés avec succès. A 36 kilomètres de la ville née d'hier s'élève l'ancienne capitale du Thabarestan, Amol, la ville dont les chroniqueurs font remonter la fondation aux temps fabuleux

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de Djemschid. C'est sur ce terrain que Ferdousi, l'auteur du *Châh Namêh,* le poëte lauréat de Mahmoud le Gaznévide, a placé plusieurs scènes de son poëme héroïque. La ville d'Amol se compose aujourd'hui de 4,000 ou 5,000 maisons, et renferme de 35,000 à 40,000 âmes. On y entre, en venant de Balfroush, par un pont de douze arches jeté sur l'Herauz, rivière rapide et profonde.

La mer se trouve à 19 kilomètres d'Amol; la route va directement la chercher; elle va la chercher à travers une forêt de chênes, de sycomores et d'aunes. Le sycomore, ainsi que le fait observer Fraser, est l'arbre persan par excellence; on le rencontre dans tous les jardins. Nous marchions, depuis notre départ d'Asterabad, entre la forêt et la montagne; nous allons cheminer maintenant sur une étroite plage de sable et de gravier, ayant la mer à droite, des dunes de sable à gauche. Miniature de montagnes, ces dunes sont couronnées par une miniature de forêt : chênes nains, grenadiers, poiriers sauvages et ronces. Les eaux de la Caspienne, dont le niveau se trouve actuellement de 26 mètres au-dessous de celui de la mer Noire, ont dû être jadis beaucoup plus élevées. Ce sont elles qui, en roulant leurs brisants sur la grève, ont accumulé grain à grain cette barrière sablonneuse derrière laquelle croupissent tant de mares stagnantes. On ne rencontre pas

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sur les côtes persanes ces longs rideaux de palétuviers qui rendent inabordables les rivages de la Malaisie; malheureusement les aunes et les sycomores n'ont guère moins d'affinité pour la vase. Arrêtées par le bourrelet de sable, les eaux de la montagne ont commencé par créer des lacs; les lacs peu à peu se sont comblés, et une végétation touffue y a pris racine. C'est ainsi qu'un immense marécage, et une forêt rendue doublement impénétrable par le sol fangeux qu'elle recouvre, ont fini par envahir la majeure partie des côtes méridionales de la mer Caspienne. La science des ingénieurs n'aurait jamais imaginé de plus sûre défense; la troupe la plus vaillante débarquée sur ce littoral ne saurait y faire de progrès, si une véritable armée de pionniers, la hache et la pioche en main, ne marche devant elle pour lui ouvrir la voie. Quand Abbas donna l'ordre de construire la fameuse chaussée qui fut tout à la fois l'œuvre la plus utile et la plus glorieuse de son règne, il fallut d'abord creuser dans l'océan de boue une tranchée profonde, remplir cette tranchée de graviers et de cailloux brisés, puis, sur la couche destinée à filtrer les eaux, poser, à la façon romaine, un solide massif de grosses pierres maçonnées.

Qu'une belle matinée est une douce chose dans un pays où il pleut presque tous les jours! Comme il lui est facile de dissiper les impressions fâcheuses

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et d'arrêter, par un de ses sourires, le blâme maussade sur les lèvres de l'étranger! Le 13 mai 1822, au moment où Fraser et sa caravane se remettaient en marche, après avoir passé la nuit sous de constantes averses au petit village d'Issut-Deh, non loin du bord de la mer Caspienne, le soleil se leva pour la première fois pur et radieux. La Perse alors n'était plus « ce pays en friche, livré aux exactions, allant de déchéance en déchéance à sa perte » ; c'était la patrie des poëtes et des fleurs : « La brise se lève et fait gémir harmonieusement le feuillage; les roses volent et tourbillonnent dans l'air; les pommiers sont chargés de fruits colorés comme une joue virginale, et mille oiseaux à l'éloquent ramage révèlent aux amants les secrets de l'amour. » Qui voudrait songer, à cette heure, que l'araignée tisse sa toile dans les palais d'Abbas, et que la fameuse chaussée tombe en ruine? La mer bleue, les bois entrecoupés de champs et de cottages, les montagnes se dressant comme un mur de 2,000 mètres de haut et affectant toutes les formes, toutes les teintes, voilà un spectacle de nature à refouler les réflexions chagrines et à faire oublier bien des fatigues!

Une journée de marche — ces journées sont presque toujours de 30 ou 35 kilomètres — conduit Fraser et ses compagnons à un village de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

création récente, Alliabad. Fraser n'a pas encore quitté le bord de la mer : « La plage, dit-il, se compose en général de sable et de gravier ; quelquefois cependant on y rencontre des lits de galets. Partout des dunes de sable dominent le rivage. Au delà s'étend la ligne d'eau stagnante appelée Mourdab, *l'eau morte*. Ces mourdabs sont bordés par des jungles en arrière desquelles on a bâti les villages les plus rapprochés de la mer. » La description cette fois est complète; elle embrasse en quelques traits rapides tout l'ensemble du tableau. Si jamais une armée moderne doit passer par là, ses chefs ne pourront pas se plaindre que Fraser leur ait dissimulé les obstacles qu'ils auront à surmonter pour arriver au pied des pentes de l'Elbourz. Le voyageur anglais les prévient que l'eau de la mer — il a pris soin de la goûter à diverses reprises — sera seulement saumâtre. Les animaux consentiront-ils à la boire? Je les ai vus en Crimée plus difficiles sur ce point que les hommes. Il est vrai que dans le Mazandéran l'eau des rivières ne saurait longtemps manquer; on n'a guère à craindre, quoi qu'en ait pensé Chardin, d'y trouver, comme aux bords de l'affreuse Tauride, les torrents mis à sec par les ardeurs impitoyables de l'été. Les jours les plus brûlants ont ici des matinées brumeuses et humides.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La route cependant continue de suivre le bord de la mer; l'aspect du pays est toujours le même, mais les montagnes se sont tellement rapprochées du rivage que la bande de terrain plat n'a plus guère qu'un kilomètre de large. A 16 kilomètres d'Alliabad, on traverse l'Heri-Roud, abondante rivière qui sort d'une coupure profonde dans la montagne et dont l'onde transparente fut jadis proclamée par Abbas « la meilleure eau du Mazandéran ». Le littoral, en cet endroit, s'échancre; il se courbe pour entourer de ses deux bras étendus vers le large une baie qui va de la pointe formée par les alluvions de l'Héri-Roud, à un autre épi qu'ont créé, 13 ou 14 kilomètres plus à l'ouest, les dépôts d'une seconde rivière, — le Chalaus. L'empire ottoman n'a jamais passé pour un État d'un accès facile; il a eu du moins l'attention de mettre sa capitale sur la rive même du Bosphore. Les diplomates qui se rendent à leur poste près de la Sublime Porte ne risquent pas, comme ceux qui vont représenter leur souverain à la cour du roi des Shiites, de disparaître engloutis par quelque jondrière ou roulés à la façon d'un bloc erratique dans le lit raviné d'un torrnet. J'ai peine à comprendre comment en l'année 1618 l'ambassadeur d'Espagne, don Garcia de Silva y Figueroa, homme âgé, vieillard « tout blanc et sans dents », put

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

arriver sans encombre d'Ormuz à Casbin. Pietro della Valle nous dit que l'envoyé du Roi Catholique voyagea en litière. Ce mode de transport n'était pas fait pour rendre moins périlleux le passage des cours d'eau que l'ambassade rencontra probablement plus d'une fois débordés sur sa route. De tous les périls qu'a courus Fraser, celui qui paraît avoir laissé l'impression la plus vive et la plus durable dans son esprit, c'est le danger se renouvelant presque à chaque étape de ces traversées hasardeuses. « Le Chalaus, nous dit-il, prend sa source dans les montagnes qui s'élèvent derrière Téhéran, près d'un endroit appelé Lour; une vallée profonde le reçoit, et de nombreux affluents le grossissent en chemin; ruisseau paisible à son origine, il ne tarde pas à devenir torrent impétueux et, à la moindre averse, balaye tout devant lui. Son eau trouble et bourbeuse va colorer la Caspienne à une grande distance du rivage. Il faut de bons guides pour n'être pas emporté par ce flot furieux à la mer. » A quelques kilomètres plus loin, Fraser se trouve arrêté par un autre cours d'eau; mais c'est un jeu de passer là, quand on vient de traverser le Chalaus.

De torrent en torrent la caravane a gagné le village de No-Deh, situé à 39 kilomètres d'Alliabad. La route s'est écartée insensiblement de la plage;

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

elle serpente maintenant au milieu des dunes, à travers des massifs de buis, de coignassiers sauvages, de pommiers, de poiriers, de pruniers, de figuiers, de vignes, de jasmins, d'aubépines, d'arbustes de toute sorte, les uns couverts de fruits, les autres chargés de fleurs, parterre incomparable dessiné comme par la main d'un maître sur un tapis de trèfle aux nuances de safran et de pourpre que le printemps prend chaque année plaisir à émailler de clochettes, de marguerites et de bardanes. N'est-ce pas, en vérité, un délicieux pays? Délicieux sans doute, mais bien insalubre! Quel charme prendraient à nos yeux ces magnifiques contrées, si l'on en pouvait chasser les rhumatismes, les ophthalmies et l'hydropisie, conséquence presque inévitable de la fièvre!

C'est par un chemin encaissé, par un sentier sinueux tracé à travers la forêt, qu'on arrive, après une marche de 35 kilomètres, de No-Deh à Towar. Encore faut-il, pour y arriver, traverser plusieurs cours d'eau considérables, dont le plus important, le Nuishtah, tombe dans la mer à 22 kilomètres environ de No-Deh. Le village de Towar appartient au district de Tunnacaboun, qui a Khorremabad pour chef-lieu. La principale production de ce district est la soie. Semées au hasard dans la forêt, par groupes de deux ou trois maisons, les habitations de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Towar sont entourées de champs et de vergers; la vigne grimpe partout le long des arbres. Nous ne sommes plus dans le pays des grandes plaines; les montagnes ici sont à peine à 5 kilomètres de la plage. De distance en distance, on les trouve coupées par de profondes vallées où s'est concentrée la majeure partie de la population. Quatre étapes nous séparent encore de la capitale du Ghilan. La première étape est la plus courte; elle ne mesure que 30 kilomètres et va nous conduire du village de Towar au village d'Ab-i-germ (*l'eau chaude*). Pas d'étape dans le Mazandéran, nous l'avons déjà dit, qui ne soit coupée par quelque cours d'eau; celle-ci est interrompue par le Mazzur, forte rivière qui, à son embouchure, se divise en plusieurs canaux. Vient ensuite la seconde étape : pour la franchir, en d'autres termes, pour se rendre d'Ab-i-germ à Roud-i-sir, il faut se ceindre les reins; on n'a pas moins de 43 kilomètres à parcourir d'un seule traite. Aux caravanes même la route paraît longue; que serait-ce s'il s'agissait de franchir cet espace avec une armée? A 5 kilomètres d'Ab-i-germ, une petite rivière sortant du ravin où elle a pris naissance, vient tout à coup marquer la limite politique du Ghilan et du Mazandéran. Que signifient ces divisions inconnues de l'antiquité? L'Hyrcanie maritime change-t-elle de

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

caractère, quand on a dépassé Ab-i-germ? N'est-elle pas toujours à la fois et la terre de boue et la terre des chênes? Un magnifique contre-fort projeté en avant par une haute montagne dont le front sourcilleux reste encore, aux derniers jours de mai, couronné de neige, descend jusqu'à la grève, non loin de l'embouchure de la petite rivière; ce contre-fort se termine brusquement par un promontoire tranché à pic que les Persans ont appelé Sucht-Sir (*la tête dure*). Voilà quelle eût dû être la frontière du Mazandéran; pareil jalon nous aurait beaucoup mieux indiqué le passage d'une province à l'autre que cet insignifiant cours d'eau qui n'a pas même de nom dans un pays où chaque vallée envoie un ruisseau à la mer.

Le promontoire de Sucht-Sir est à peine dépassé que déjà l'on entend rouler sur son lit de cailloux usés et arrondis par le frottement des siècles, la fougueuse rivière de Poul-i-Roud. Le Ghilan nous accueille comme nous accueillit, dès notre sortie d'Asterabad, le Mazandéran; pour entrée de jeu il nous donne un large torrent à franchir. Le Poul-i-Roud avait un nom de favorable augure; on l'appelait *la rivière du pont;* le pont a disparu; il ne reste plus au Poul-i-Roud que ce nom qui rappelle la prospérité d'un âge évanoui. Hâtons-nous, si nous voulons atteindre avant la nuit Roud-i-Sir.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Les rivières se succèdent : une, deux, trois. Est-ce tout? Si la Perse est généralement privée d'eau et passe avec raison pour le pays le plus sec de la terre, l'Hyrcanie, par compensation, semble avoir été, sous ce rapport, traitée par la nature avec une magnificence excessive. Elle a le superflu quand, sur l'autre versant de l'Elbourz, les provinces altérées manquent du nécessaire. Chaque rivière a formé par ses alluvions une pointe dans la Caspienne; ces épis qui comprennent entre leurs dépôts accrus de jour en jour de petites baies à demi ensablées, sont les seuls accidents que présente la ligne régulière de la côte. Les montagnes cependant se sont peu à peu rejetées en arrière; elles ne s'approcheront plus désormais de la mer qu'à distance respectueuse. Le terme de la longue étape qui, depuis le matin, met à si rude épreuve la constance de la caravane, Roud-i-Sir, est un village important. Une rivière, le No-Roud, lui sert de bordure; une autre rivière, le Kia-Roud, le traverse.

Quand une fois on s'est laissé prendre dans l'engrenage d'un journal de marche, il est difficile de ne pas aller jusqu'au bout. Par bonheur, le plus gros est fait, et les kilomètres ne sont pas nombreux qui ont encore à se dérouler devant nous. Comptons-en d'abord 35 de Roud-i-Sir à Lahajan. Il semble que

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la route veuille enfin s'aplanir; les rivières mêmes ont modifié avantageusement leur allure : ce ne sont plus des torrents aux bonds capricieux et sauvages; elles écoulent lentement leur onde paresseuse à travers la plaine élargie. La rivière de Zémujan, entre autres, aurait assez d'eau pour ravager ses rives; elle se borne, grâce à la pente peu inclinée de son lit, à les fertiliser. Tout l'espace compris entre Zémujan et Roud-i-Sir est occupé par des jardins de mûriers qu'interrompent seuls quelques champs de riz, des vergers et, à d'assez rares intervalles, de beaux arbres forestiers. Des fougères gigantesques encadrent le chemin et croissent partout sous bois. On serait quelquefois tenté de se croire transporté sous les tropiques; la végétation et la chaleur ne sont guère ici en rapport avec un parallèle qui diffère à peine, faisons-en la remarque, du parallèle d'Alger et du parallèle d'Athènes. Si Zémujan était moins rapproché de Roud-i-Sir, la caravane ne pourrait se défendre d'y dresser ses tentes; outre la rivière dont les bords verdoyants présentent le paysage le plus riche et le plus romantique, Zémujan possède un autre attrait; son bazar est un des marchés les mieux approvisionnés de la province; mais les voyageurs en Perse font d'ordinaire de plus fortes journées. De Roud-i-Sir, ils poussent généralement jusqu'à Lahajan.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Fraser a traversé la rivière de Zémujan sur un pont en ruine; il franchit à gué la rivière de Shalmon et gagne ainsi le pied d'une petite chaîne de montagnes que la route contourne sur un espace de plusieurs kilomètres. « De nombreux réservoirs, dit-il, ont été construits en réunissant les pointes de la montagne pour retenir l'eau de divers ruisseaux et arroser ainsi les rizières. » De toutes les cultures, celle de l'épi nourricier de la Chine est assurément, en fait d'eau, la plus exigeante; je n'aurais pas cru cependant que la vase, au Ghilan, eût jamais besoin d'être artificiellement délayée.

Lahajan est une ville ancienne et qui eut autrefois une étendue considérable. Le dictionnaire géographique de Yaquout, écrivain arabe du douzième siècle, la désigne déjà comme le chef-lieu du Ghilan. « Climat chaud », dit-il. Je le crois parbleu bien : le 18 mai 1822, on y étouffait. — « Territoire arrosé par les sources des montagnes voisines. On y fabrique la meilleure soie du pays. Productions : riz, orangers et citrons. » Fraser, de son côté, nous entretient avec enthousiasme des plantations de mûriers, des rizières et des bouquets de bois qui font des environs de Lahajan un jardin enchanteur; mais c'est surtout la forêt qui l'inspire, cette forêt que, dans l'Hyrcanie maritime, on rencontre sans cesse et qui méritait bien d'être chantée par les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

poëtes avant d'exciter les convoitises de l'apprenti charpentier de Sardam. De hauts sycomores, des noyers, des ormes, bordent des deux côtés la vieille chaussée d'Abbas, dont il subsiste en cet endroit quelques restes. Le voyageur qui vient de parcourir les plaines nues de la Perse ne se lasse pas de bénir ce dôme de feuillages sous lequel il marche à couvert.

La forêt, il est vrai, demeure impénétrable; d'épais halliers en interdiraient l'accès aux bûcherons les plus entreprenants. Attendez les dernières heures du soir, quand, au déclin du jour, le soleil viendra foudroyer de ses feux rasants le sol qui fume encore, vous reconnaîtrez que l'ombre du buisson peut avoir son utilité tout aussi bien que l'ombre des grands arbres. Et toujours, là où s'ouvre la moindre percée, le même gazon jonché de hyacinthes bleues, de lupins jaunes, de mille autres corolles, plus brillantes et plus délicates encore! L'Hyrcanie n'a pas reçu des Persans le nom qu'elle méritait. On eût dû l'appeler la patrie des fleurs, si l'on n'eût préféré la nommer la mère des vaisseaux. Ce qu'on pourrait construire de flottes sur ces rivages est vraiment incroyable. Alexandre paraît être le premier qui ait songé à exploiter les ressources forestières de l'Hyrcanie; Pierre le Grand, dont la marine de sapin dépérissait avec une rapidité

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

lamentable, eut la même pensée, et il n'est pas douteux qu'au temps où Collingwood considérait comme un acte de patriotisme méritoire le semis d'un gland sur le sol anglais, les chênes du Mazandéran n'auraient guère tardé à solliciter la cognée moscovite. Ces richesses si longtemps négligées n'ont plus aujourd'hui la même importance. La tôle a remplacé presque partout le bois dans les constructions navales, et si le Mazandéran est jamais envahi, ce ne sera pas seulement en vue d'approvisionner les chantiers du Bug ou ceux de la Néva.

La soie que produit Lahajan est en majeure partie portée à Enzelli, où on l'embarque sur les navires côtiers de la mer Caspienne : ce qui en reste est absorbé par les fabriques indigènes d'Ispahan. Lahajan était jadis aussi renommée que Sari pour ses manufactures; ce n'est plus, depuis le commencement du siècle, qu'un grand village agricole. La population y est brusquement descendue au chiffre de 15,000 âmes. Resht, désignée par Yaquout, il y a sept cents ans, « comme une toute petite ville », a dépossédé l'ancien chef-lieu du Ghilan. C'est à Resht que Fraser a marqué le terme de son voyage; c'est là qu'il doit se mettre en relations avec l'administration persane et se préparer à franchir les cols de l'Elbourz. Il n'a plus qu'une étape devant lui pour arriver au but; l'étape seulement

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sera longue. De Lahajan à Resht on ne compte pas moins de 45 kilomètres.

La première portion de la route traverse les halliers habituels de fougères gigantesques et de grenadiers sauvages; viennent ensuite 19 kilomètres de plantations de mûriers, au bout desquels on se trouve sur les bords du Séfid-Roud. Le Séfid-Roud (*la rivière blanche*) prend sa source de l'autre côté des montagnes, où elle porte le nom de Kizzil-Ozoun. Elle s'est frayé un passage à travers la barrière qui lui faisait obstacle, en profitant d'une gorge dangereuse et abrupte. Traversant alors le Ghilan d'un cours furieux et souvent destructeur, ce torrent toujours prêt à grossir va se jeter dans la mer Caspienne, à quelques kilomètres à l'est d'Enzelli. Le fleuve sur ce point se trouve maîtrisé par les berges d'un canal qui n'a pas moins de 200 mètres de largeur; l'eau y bout violemment dans un lit profond, allant d'une rive à l'autre, charriant encore, au sein de ses remous, les arbres et les rochers arrachés aux hauteurs. Le Séfid-Roud subit d'ailleurs très-rarement cette contrainte : dans la majeure partie de son long parcours on le voit déchirer ses rives, s'extravaser au loin, former des îles et des bancs de gravier qu'il modifie sans cesse. Il faut pourtant passer cette rivière indomptable; et, ce qui rend l'opération plus périlleuse encore, il la faut passer

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dans un bac, méchant bateau plat, grossièrement travaillé. Et dire qu'il y a encore du commerce au Ghilan, qu'on y trafique et qu'on y voyage, comme si le grand Abbas et ses œuvres n'avaient pas, depuis longtemps, cessé d'exister! Rien ne décourage le marchand; il est plus hardi que le soldat. Fraser atteignit Resht au moment où le soleil allait se coucher; depuis deux heures, il chevauchait à travers un marais. Tout autour de lui s'étendaient des jardins de mûriers et des rizières; sur la route, les chevaux enfonçaient — qu'on nous pardonne de le redire encore — dans la boue jusqu'au ventre.

La frontière naturelle du Ghilan, du côté de l'ouest, est l'Araxe. Le Ghilan aurait ainsi 321 kilomètres environ de longueur; il embrasserait les vastes et célèbres plaines de Charval-Mogham, mais cette partie du nord-ouest est aujourd'hui, avec la place de Lankeroun, aux mains de la Russie. Resht, comme Balfroush, est tellement entourée d'arbres qu'il est difficile d'en apprécier à première vue l'étendue. Fraser définit cette ville « un composé de petits compartiments séparés par d'étroits et obscurs passages ». Il y a peu de grandes rues à Resht, et quelques-unes seulement sont pavées. Les bazars néanmoins sont vastes, propres et bien tenus. C'est le moins que l'on puisse attendre d'une cité commerciale. Resht est, en effet, un des entrepôts

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les plus importants de la Caspienne; on y échange les productions de la Perse contre celles que la Russie exporte d'Astrakan. La population de Resht a été évaluée par Fraser à 60,000 ou 80,000 âmes, et le nombre des maisons à 3,000. Le port de ce marché situé dans l'intérieur est Enzelli. Un banc de sable sépare le bassin maritime des eaux d'un grand lac alimenté par plusieurs rivières qui ont, en cet endroit, leur commune issue. La route de Resht à Enzelli était, en 1822, exécrable; s'il en faut croire sir Frederick Goldsmid, cinquante ans de charrois et de négligent abandon ne l'auraient pas améliorée. Des canaux destinés aux irrigations la sillonnent; perdu au milieu de ce réseau, Fraser, pour s'en dégager, se jette d'abord au sein d'un labyrinthe de buissons et de ronces; il n'en sort, après mille fatigues, que pour tomber au milieu d'un bois; forêt marécageuse où la fange tenace s'attache comme une glu aux pieds des chevaux empêtrés, quand elle ne menace pas de les engloutir. La patience vient à bout de tout, et les voyageurs en Perse n'ont qu'à prendre exemple sur les animaux qui les portent. Fraser débouche enfin du dédale dans lequel il a dû errer pendant près d'une heure; il se trouve à sa grande satisfaction au bord d'une petite crique, la crique de Piri-Bazar, qui reçoit la rivière de Resht, rivière fort amoindrie alors par

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les nombreuses saignées que les cultivateurs lui ont faites. Une eau noire et dormante, bordée d'une jungle épaisse, remplit un canal long de 3 kilomètres et si peu large que les embarcations y manquent de l'espace dont elles auraient besoin pour étendre leurs rames ; les mariniers qui les montent en sont réduits à pousser le fond avec de longues perches. Embarqué sur un des bateaux qui apportent à Resht le naphte de Bakou, le voyageur anglais laisse derrière lui Piri-Bazar, village composé de deux ou trois misérables huttes sous lesquelles s'abritent les officiers de la douane. « Piri-Bazar, dit-il, doit être un endroit malsain, car les exhalaisons marécageuses que nous envoyait la jungle nous rendirent la descente du canal fort désagréable. » Le lac d'Enzelli ne tarde pas heureusement à s'épanouir devant la barque qui doit le traverser. Le lac s'étend vers l'est aussi bien que vers l'ouest à perte de vue; du côté du nord, surgit, à 12 ou 15 milles de distance, le village d'Enzelli. Une étroite bande de sable, à peine interrompue par une brèche de 200 ou 300 mètres de large, sépare de la mer Caspienne cette nappe d'eau, dont la plus grande longueur peut être évaluée à 60 ou 70 kilomètres. Les navires qui font le commerce entre la Russie et la Perse, navires de 200 tonneaux tout au plus, ont été construits pour naviguer dans des eaux peu profondes ; le lac d'En-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

zelli et le canal de Piri-Bazar peuvent les recevoir; ces bâtiments n'en ont pas moins quelque difficulté à franchir la barre qui s'est amassée peu à peu à l'issue du goulet extérieur. La mer Caspienne n'a pas été faite pour les vaisseaux de ligne; elle se comble de plus en plus tous les jours. Il se passera cependant bien des siècles encore avant qu'elle devienne impropre à porter des flottilles.

Le village d'Enzelli compte un millier d'âmes et de 300 à 400 maisons. Je parle toujours comme si rien n'était changé en Perse depuis soixante ans. L'Orient n'est pas généralement, à l'époque où nous vivons, en voie de progrès; si la Perse faisait exception au sort commun des États musulmans, le phénomène mériterait d'être signalé, et je me reprocherais d'en avoir cru aveuglément Fraser et Morier sur parole. Malheureusement la récente exploration de la commission anglo-persane nous donne à penser que si la Perse a fait, de 1822 à 1882, quelque chemin, ce n'est pas précisément dans la voie qui conduit aux améliorations. Je tiens donc, jusqu'à nouvel ordre, le tableau que nous a tracé Fraser de l'Hyrcanie pour un tableau fidèle, et les routes actuelles du Mazandéran pour des routes aussi impraticables aux armées que les premières percées pratiquées à travers la forêt par les contemporains de Djemchid ou par ceux d'Alexandre.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE III.

SUITE DU VOYAGE DE FRASER.
LA RÉGION MONTAGNEUSE. — DE RESHT A ARDÉBIL.

La largeur du pays plat varie énormément sur le littoral de la mer Caspienne; les montagnes s'avancent quelquefois jusqu'au bord de l'eau, quelquefois s'en éloignent de 50, de 60, de 70 kilomètres. L'Hyrcanie maritime, dans son ensemble, n'est à proprement parler qu'un lais de mer. Reste la région montagneuse, l'Hyrcanie des plateaux. Cette seconde portion de territoire n'augmente pas d'une quantité bien sensible la largeur de la province, car la montagne offre des pentes singulièrement abruptes. Entre les crêtes élevées de la chaîne et la plage, si l'on compte, en certains endroits, une distance de 110 ou 112 kilomètres, on n'en mesure le plus souvent que 48 ou 50 à peine. D'un côté de l'Elbourz se déploient le Mazandéran et le Ghilan, de l'autre l'Azerbidjan.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Ce sont deux régions qui ne semblent pas appartenir à la même zone, et qu'on s'étonne de trouver, par une sorte de caprice géologique, si voisines l'une de l'autre. Comme l'a fort bien remarqué Chardin, « le climat de l'Hyrcanie est humide et nuageux, le terrain est fertile; l'air du pays des Parthes, au contraire, est sec; on n'y voit que rarement, durant six mois de l'année, des pluies ou des nuages; le sol est sablonneux, et la nature n'y produit rien toute seule ».

Morier ne connaissait que deux passages pour descendre du plateau iranien dans le Mazandéran. « L'un, dit-il, est le Pile Rod-Bar, auquel mène le pont jeté sur le Kizzil-Ozoun; l'autre longe la mer Caspienne; on y arrive par la route de Resht. » Pietro della Valle, qui venait d'Ispahan et non de Téhéran ou de Casbin, a suivi, pour gagner Ferhabad, une passe fort éloignée des deux coupures mentionnées par Morier; il s'est engagé dans la longue vallée que domine Firouz-Koh et qui s'ouvre beaucoup plus à l'est que le ravin du Kizzil-Ozoun. Fraser, au contraire, va nous montrer comment on peut sortir de l'Hyrcanie, en côtoyant la frontière du Talish. La première gorge que le voyageur explore est la passe de Massaul. Fraser, quand il entreprit cette ascension pénible, venait de quitter Resht en fugitif; il se tenait autant que possible en

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dehors des chemins frayés. On s'en aperçoit aisément à son récit; la carte reste muette sur la plupart des localités par lesquelles il nous fait passer. L'ambition de Fraser était de gagner Ardébil, d'où il eût probablement sans grandes difficultés atteint la ville de Tauris, chef-lieu de l'Azerbidjan. Peut-être aurait-il mieux valu pour lui, puisqu'il se rapprochait autant du district montagneux de Talish, chercher à y pénétrer; le territoire russe lui eût en quelques heures offert une protection qu'il n'était pas certain de trouver à Tauris; mais Fraser ignorait alors que la route qu'il suivait pût border d'aussi près la frontière persane.

Le voyage de Fraser fut rempli des plus dures épreuves. Parti de Resht avec un compagnon dont la fidélité ne lui fit pas un instant défaut, Fraser arrive, par la grande route de Fomen, route excellente, quoique formée d'un sol sablonneux, sur les bords d'une rivière considérable, le Passwan. Un bac le porte sans encombre à l'autre rive. Les émissaires que le gouverneur du Mazandéran aura sans doute détachés à la poursuite du voyageur suspect qui lui a glissé avec une singulière audace entre les mains, auront désormais quelque peine à découvrir les traces de l'intrépide aventurier. Fraser s'est arrêté, pour prendre quelque repos, au petit village de Nishumlah. De ce village, il coupe droit vers

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la mer, négligeant à dessein la voie généralement fréquentée : ce sont les sentiers perdus au milieu des halliers de buis, d'aunes et d'autres essences amies de la vase qu'il recherche. Où ces sentiers vont-ils le conduire? De rizières inondées, il aboutit à une forêt à demi remplie d'eau. Je ne sais quel hasard propice lui fait dans ce péril rencontrer une clairière. Il se croit sauvé, se félicite déjà de s'être mis par ce détour hardi hors des atteintes de ses persécuteurs, quand tout à coup il entend gronder le canon du soir. Le malheureux est revenu à son insu sur ses pas; il n'est guère à plus de 20 kilomètres de Resht. Un enfant se présente : dans un pays où la désertion est devenue endémique, on ne s'étonne pas outre mesure de rencontrer sous bois des gens qui semblent avoir intérêt à s'y cacher. Fraser et son compagnon se donnent pour des artilleurs échappés de Casbin et se dirigeant vers Ardébil. L'enfant consent à leur servir de guide; il les ramène sur la chaussée d'Abbas. Par Toulou-Bazar et Kishmah, les fugitifs atteignent le village de Teregoram. Ne cherchez ni Kishmah, ni Toulou-Bazar sur les meilleures cartes : Toulou-Bazar et Kishmah ne sont que des hangars où se tient chaque année une foire périodique.

De Teregoram, il fallait maintenant arriver à Kiskar. L'itinéraire que s'étaient à l'avance tracé

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Fraser et son fidèle Achate consistait à gagner Khal-Khol, en dépassant Kiskar de 18 kilomètres environ; à Khal-Khol commence l'ascension des passes. Les sympathies heureusement ne manquaient pas aux prétendus déserteurs; un enfant les avait guidés; un vieillard leur donna un excellent avis. « N'entrez pas, leur dit-il, dans Kiskar; vous y seriez certainement découverts; tournez plutôt à gauche, dès que vous approcherez de ce village; traversez ensuite la rivière; pour la franchir, vous trouverez un pont. A partir de ce pont, la route est bonne et plate. Demandez au premier passant le chemin de Pir-i-jalli; une fois à Pir-i-jalli, aucun obstacle ne vous arrêtera jusqu'à Khal-Khol! »

Pir-i-jalli est une petite mosquée et un lieu de pèlerinage; la route qui y conduit suit les détours d'une vallée boisée et longe les bords d'une rivière large, mais peu profonde. Les voyageurs se rapprochent rapidement des montagnes. De Pir-i-jalli, pour atteindre le village de Mir-i-Muhuleh, il leur fallut marcher trois longues heures encore sous un soleil ardent, traverser et retraverser à diverses reprises la rivière; mais, à partir de Mir-i-Muhuleh, une forêt d'aunes, qui auraient pu rivaliser pour la taille avec les plus grands chênes, étendit sur eux son ombrage. On était alors au mois de juin; à cette époque de l'année, l'ombre est aussi douce au pèle-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rin qui erre entre la Caspienne et l'Elbourz que le murmure du ruisseau peut l'être aux oreilles du berger qui descend de l'Olympe ou de l'Ossa dans la vallée de Tempé. Les contre-forts des montagnes, couverts non plus seulement d'aunes, mais de chênes, de frênes, de sycomores, de bouleaux, se dressaient déjà de tous côtés et dérobaient insensiblement à Fraser la vue des plaines. Plus loin se montrait par intervalles le grand massif rocheux, nu, dépouillé d'arbres, couronné de ses pics au diadème de neige. La passe de Massaul s'ouvre, à proprement parler, au village de Shalimah, c'est-à-dire à cinq kilomètres environ du village de Mir-i-Muhuleh. La hauteur des montagnes dépasse en cet endroit 2,000 mètres; la longueur de la rampe n'en mesure pas plus de 19,000. « On peut se faire, dit avec raison Fraser, une idée de l'ascension. » La nature du terrain ajoute encore ici à la fatigue. La face septentrionale de l'Elbourz, celle qui regarde la mer Caspienne, se compose d'argile plutôt que de roche; le sol y est si spongieux, si humide, que partout où la terre n'est pas recouverte d'herbe, les pieds s'y enfoncent au point de ne pouvoir s'en détacher sans un certain effort. Les parties les plus foulées finissent par devenir impraticables, et l'on regarde alors comme une bonne fortune de trouver sur sa route le lit d'un torrent, dût-on,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pour profiter de cette voie scabreuse, sauter de pierre en pierre, se hisser même parfois sur la croupe glissante des rochers. Qu'on s'étonne maintenant qu'Alexandre, quand il pénétra jusqu'au fond de l'Hyrcanie, ait cheminé le plus souvent à pied! Ce n'est pas sans raison qu'on a dit : *l'immobile Orient;* les siècles dans l'Orient n'ont pas le sommeil moins dur qu'Épiménide. Je suis donc convaincu que le labeur du malheureux Anglais n'est que l'image fidèle des efforts imposés aux soldats qui pénétrèrent avec Alexandre dans les défilés où s'égara un instant Bucéphale. « Le souffle nous manqua souvent, dit Fraser; il nous fallut faire des haltes fréquentes. Nous pouvions à peine avancer d'une cinquantaine de pas sans éprouver le besoin de nous arrêter; nos genoux tremblaient, et la tête nous tournait. »

Les rameaux secondaires ont été cependant gravis l'un après l'autre; Fraser vient d'atteindre par une succession de gorges la chaîne principale; le bois peu à peu disparaît; complétement dépouillés, les sommets n'en conservent pas le moindre vestige : en revanche leur nudité se cache presque partout sous un manteau de riches pâturages. « La province du Ghilan, dit Fraser, s'étend comme une carte déployée à nos pieds; on en suit aisément le contour, de la pointe de Sucht-Sir à Lankeroun. Enzelli et sa vaste mer intérieure

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

font à peine, dans ce panorama splendide, l'effet d'un étang; la Caspienne seule, bornant tout l'horizon du côté du nord-est, semble une nappe d'eau de quelque étendue. »

Les voyageurs ont repris haleine; ils se remettent courageusement en route. Pour arriver au point culminant de la chaîne, pour planer à la fois sur le Ghilan et sur l'Azerbidjan, il leur reste au moins 8 kilomètres à faire. La pente heureusement s'est adoucie, et la route, qui serpente autour d'une grosse masse de rochers, repose enfin sur un terrain plus ferme. Quelle journée! Partis de Shalimah aux premières clartés de l'aurore, les voyageurs ne sont pas assurés de pouvoir atteindre avant la nuit le gîte que l'Azerbidjan leur réserve. La descente cependant sur le versant méridional de l'Elbourz sera aussi rapide que la montée de l'autre côté a été lente et rude. « Plus d'argile! s'écrie avec un soupir de soulagement le fugitif exténué; plus de boue! Un gazon ras, aussi doux aux pieds qu'un tapis, et des sources à chaque pas pour étancher notre soif. » Ce chemin sur lequel Fraser s'extasie n'est pourtant, à tout prendre, que le lit d'un torrent. Ce sont les pluies qui, en ravinant le sol, y ont fait l'office négligé de l'ingénieur. Le torrent et les voyageurs s'arrêtent au village de Ghiliwan : salut à la nouvelle province! Fraser vient d'entrer dans l'Azerbidjan.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La vitesse prodigieuse avec laquelle nous dévorons aujourd'hui l'espace nous a tous habitués à de brusques changements de climat; il n'arrive pas souvent néanmoins que l'on passe dans le court intervalle d'une journée, des vergers remplis d'abricots, de prunes et de cerises déjà mûrs, à des jardins où ces mêmes fruits, noués à peine depuis hier, feront attendre plus de deux mois encore leur maturité. Le muletier persan est fait à ces contrastes; il lui suffit de descendre de Ghiliwan à Diz pour en rencontrer de plus saisissants. Il vient de quitter un terrain semé de peupliers, d'arbres fruitiers, de saules; il tombe en quelques heures au milieu de collines de sable. « Nous voici revenus, dit Fraser, aux maisons de boue, aux toits plats et aux ruines. »

Si triste et si maussade que fût ce nouveau paysage, Fraser remerciait en secret le sort de lui avoir permis de le contempler : le sort, hélas! ne lui fut pas longtemps favorable. Arrêté à Diz par les montagnards du khan de Talish, il eut à subir les plus affreux traitements, avant d'être ramené à Resht comme un malfaiteur. A Resht, tout s'arrangea : un prince du sang venait d'y arriver. Nourri dans le sérail, ce prince n'ignorait par le danger qu'il y avait à provoquer les réclamations de la légation britannique; il se confondit en excuses, blâma sévèrement le gouverneur du Mazandéran et s'em-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pressa d'accorder à l'Anglais maltraité un passe-port en règle. Fraser n'eut pas besoin cette fois de se jeter au milieu des halliers; son voyage devint relativement facile, et nous lui devons la connaissance d'une nouvelle passe, de la passe par laquelle Parménion rejoignit très-probablement Alexandre.

Fraser commence par gagner le bord de la mer Caspienne. Une barque le transporte de Piri-Bazar à Enzelli. C'est un trajet de 24 kilomètres tout au plus. D'Enzelli, le voyageur, sûr de trouver, grâce au firman dont il est muni, une assistance résignée et docile, là où il n'eût rencontré quelques jours auparavant que des insultes, se dirige d'abord à l'ouest, puis au nord, longeant, sans jamais s'en écarter, le rivage, le longeant à travers des bois de pruniers sauvages, jusqu'à l'embouchure du Shuffi-Roud. Ne confondons pas le Shuffi-Roud avec le Séfid-Roud (*la rivière blanche*); nous retournerions au cap de la Tête dure, sur la frontière du Ghilan et du Mazandéran. A 50 ou 60 kilomètres d'Enzelli, se présente le village de Calaseraï; 26 kilomètres plus loin, celui de Kergana-Roud. Fraser est parvenu au pied de la passe d'Aglaber. C'est là qu'aboutissait jadis la grande chaussée d'Abbas. Nous avons vu à quel point la gorge de Massaul était d'un accès difficile, combien la rampe à gravir y était âpre et roide; le défilé d'Aglaber

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

n'offre, au contraire, qu'une pente graduelle et, chose bien rare en Perse, une route uniformément bonne. Sur les points périlleux la voie a été taillée dans le roc; en divers endroits on l'a consolidée par de la maçonnerie ou par des poutres. Serrons un peu la bride à notre enthousiasme : une rivière torrentueuse débouchant à Kerganaroud a fait, en somme, le plus fort de la besogne; les pionniers n'ont eu qu'à rectifier la fissure que l'eau avait creusée. Fraser monte et descend, suivant la configuration accidentée des rives, abrité tout le temps par une magnifique forêt d'aunes; coupant à diverses reprises le torrent, mais rencontrant toujours pour le traverser de solides ponts de bois. Il chemine ainsi entre des montagnes couvertes d'arbres jusqu'à leur sommet; il chemine pendant près de cinq heures. Alors seulement commence une ascension dont la roideur s'accentue plus qu'il ne conviendrait à une voie commerciale; la route heureusement se remet bientôt à serpenter entre des mamelons. La caravane approche du hameau d'Aglaber.

A ces hauteurs, les Persans dressent plus souvent des tentes qu'ils ne bâtissent des maisons. Aglaber est le campement d'été du roi de la montagne. Ce khan à demi sauvage s'y est établi avec ses serviteurs, avec ses femmes et avec ses troupeaux. Il

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

occupe ainsi le centre d'une vallée circulaire : ses sujets ont pour pâturages les bords inclinés de l'amphithéâtre. La vallée descend jusqu'au pied des monts en ondulations successives; elle n'est brusquement tranchée que du côté du nord-est; aussi présente-t-elle une grande quantité de terrain propre à la culture. Tout cet espace est rempli de jachères ou de champs labourés.

Au cœur même de l'été, il subsiste encore quelques plaques de neige sur ces hauts sommets; néanmoins on peut dire qu'à l'exception du Demavend, aucun des pics de la chaîne ne porte de neiges éternelles : pendant toute l'année, les caravanes passent et repassent dans les défilés de l'Elbourz sans qu'aucun obstacle insurmontable les arrête. Le campement d'Aglaber est loin d'occuper la partie la plus élevée du col; il reste encore neuf ou dix kilomètres à gravir pour atteindre le faîte où les eaux se partagent. Sur ce plateau, la route, avant de s'abaisser vers l'Azerbidjan, contourne pendant un certain temps le bord d'un ravin à pic. Quelque habitué qu'il puisse être aux fissures dont la chaîne de l'Elbourz est semée, le voyageur détourne involontairement ses regards du gouffre que sa monture rase avec insouciance. La descente s'effectue par une large vallée qui peu à peu s'ouvre et se déploie; bientôt la vallée, s'élargissant toujours,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

finit par se transformer en une vaste plaine. Divers cours d'eau s'y réunissent alors comme dans un réservoir et forment, à cinq ou six kilomètres au delà de l'issue du défilé, un petit lac qui remplit le fond d'un bassin désert où l'œil le plus perçant ne découvrirait pas un buisson. « Quel contraste, s'écrie ici Fraser, avec les épaisses forêts dont le sombre aspect avait si longtemps fatigué nos yeux et accablé pour ainsi dire nos esprits ! »

Le lac est à peine dépassé qu'une nouvelle chaîne se dresse devant la caravane. Les grands rameaux montagneux nous réservent constamment de ces surprises; la cime n'est jamais celle que d'en bas notre regard mesure : après un premier sommet péniblement atteint, il s'en présente généralement un autre. Celui que Fraser s'apprête à gravir ne sera du moins dominé que par la voûte du ciel. De ce point culminant, on aperçoit, répandues sur le flanc opposé de la montagne, les maisons d'Hassawur, village situé à mi-chemin d'Aglaber et d'Ardébil. Le lendemain, Fraser traverse l'immense plaine sur laquelle le mont Savalan étend au loin la majesté de son ombre. Élevé de 4,256 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce sommet neigeux cache habituellement son front dans les nuages. Douze heures de marche et 74 kilomètres de chemin ont conduit Fraser aux portes d'Ardébil. Je l'y

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

abandonne : ceux qui désireront en savoir davantage sur l'Atropatène n'ont qu'à consulter Jenkinson [1]. Pour moi, je retourne auprès d'Alexandre; je me crois maintenant de force à le suivre, mieux que n'ont pu faire Strabon, Diodore de Sicile, Arrien, Plutarque, Trogue-Pompée et Quinte-Curce, à travers les campagnes fangeuses et les monts hérissés de l'Hyrcanie.

[1] Voir les *Marins du* XVe *et du* XVIe *siècle*. E. Plon et Cie, éditeurs.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE IV.

CONQUÊTE DE L'HYRCANIE. — CLÉMENCE D'ALEXANDRE.

Bessus fuyait : avant de songer à le poursuivre avec des soldats harassés et des chevaux fourbus, il fallait se demander ce qu'allaient devenir ces provinces du nord au sein desquelles on n'avait pas encore pénétré et qui s'étendaient, sauf une interruption mal connue, jusqu'à la mer Noire. « De la Colchide à la Médie, écrivait Hérodote, la distance est courte. Entre les deux contrées, il ne se trouve qu'une nation, les Saspires. En sortant de chez les Saspires, on est chez les Mèdes. » Bien des motifs, en apparence puissants, invitaient Alexandre à se rapprocher des rives du Pont-Euxin plutôt que des bords de l'Indus. Zopyrion, à qui avait été confié le gouvernement du Pont, venait d'être massacré, avec toutes ses troupes, par les Scythes d'Europe, et dans la haute Médie, dans cette région mon-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tagneuse où s'élève aujourd'hui, non loin du lac d'Ourmiah, la ville de Tauris, les chefs de la Gordyène et du pays des Carduques affichaient déjà le dessein qu'un satrape de Darius, devenu un des auxiliaires d'Alexandre, Atropatès, parvint à réaliser quelques années plus tard. Ils se préparaient à se constituer, avec l'appui des Saspires, autrement dit des montagnards du Caucase et de l'Arménie, autant de souverainetés complétement indépendantes.

Quand on entreprend la conquête du monde, l'échiquier sur lequel se joue la partie devient tellement vaste qu'il est difficile de pouvoir se promettre, partout et à la fois, un bonheur constant. L'essentiel est de ne pas se laisser troubler outre mesure par quelques échecs partiels. Un lieutenant imprudent, jugeant indigne de lui de rester inactif, quand son maître se couvre de gloire, s'engageant avec légèreté dans une expédition téméraire, cela s'est vu de tout temps et en tout pays. Les victoires d'Alexandre semblent avoir eu le don d'exciter chez quiconque pouvait avoir alors une armée à ses ordres, l'émulation la plus irréfléchie et la plus périlleuse. A l'heure même où Zopyrion fondait sur les Scythes, à la tête d'un faible détachement de 3,000 hommes, le propre frère d'Olympias, cet Épirote que Philippe avait donné, en l'année 342 avant Jésus-Christ, pour

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

successeur au roi des Molosses, un Alexandre aussi, mais non pas un Alexandre invincible, ne se laissait-il pas attirer en Italie par les Tarentins? Parti des ports de l'Épire, l'imprudent devancier de Pyrrhus était descendu sur la rive opposée de l'Adriatique. Ce n'était pas seulement à l'occupation de l'Italie, c'était à la conquête de la Sicile, de l'Afrique, de tout l'Occident en un mot, qu'il croyait marcher; le présomptueux Albanais se jugeait de taille à partager le monde avec son neveu. Il n'aboutit qu'à se faire battre par les Bruttiens, ramassis de bandits composé en majeure partie d'esclaves fugitifs. La mort fit évanouir son rêve sur le champ de bataille de Pandosie.

Alexandre apprit la double catastrophe, le désastre de Zopyrion et la défaite de l'armée épirote, au moment où, revenant sur ses pas, après la dispersion des troupes de Bessus, il s'occupait de rassembler ses détachements épars et appelait à lui de tous côtés ses réserves. Si la victoire de Mégalopolis eût été moins complète, le roi de Macédoine aurait pu s'inquiéter; la folle équipée du roi des Molosses n'allait-elle pas rendre quelque courage à la Grèce? Sparte domptée garantissait par bonheur au dominateur de l'Asie la soumission du Péloponèse, et, quant à l'Attique, Alexandre savait bien qu'il n'en avait, pour le moment, rien à craindre : il lui

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

prenait chaque jour ses soldats et ne lui laissait que ses orateurs; la Grèce n'était plus faite pour alarmer personne. Les liens de parenté qui unissaient les familles royales de l'Épire et de la Macédoine ne permettaient cependant pas au fils d'Olympias de se montrer complétement indifférent à l'issue de la malheureuse campagne italienne : Alexandre prescrivit un deuil de trois jours à l'armée. Quand il eut accordé ce tribut aux mânes de son oncle, il reporta immédiatement sa pensée tout entière vers l'Asie.

L'idée de s'enfoncer dans la haute Médie lui répugnait comme un pas rétrograde. Peut-être eût-ce été, en effet, le moyen le plus sûr d'encourager de la part des Bactriens, des Dranges, des Arachotes un retour offensif. La prudence commandait au moins de conserver, pendant qu'on étudierait la question, l'armée groupée sur la frontière qui sera toujours la partie la plus vulnérable de la Perse. Il n'était qu'une expédition qui se pût tenter, en attendant la saison favorable pour pénétrer dans la petite Médie ou dans la Parthiène : il fallait s'occuper de subjuguer l'Hyrcanie. On resterait ainsi à cheval sur la ligne des opérations futures et l'on éviterait jusqu'à l'apparence de tourner le dos à Bessus.

En partant d'Ecbatane, Alexandre avait déjà prévu que la retraite de Darius pourrait s'opérer avec d'égales chances de succès du côté de l'est ou du côté

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

du nord. Il s'était réservé la poursuite sur le chemin plus probable de la Bactriane, il avait prescrit à Parménion de se porter à l'autre extrémité de la chaîne montagneuse qui borde l'Hyrcanie : en langage moderne, il avait marché sur Téhéran et dirigé son premier lieutenant sur Ardébil. Les Bactriens, nous l'avons déjà vu, ne laissèrent pas le choix à Darius; ils l'entraînèrent à marches forcées vers l'Orient; mais aussitôt après l'attentat, les Grecs auxiliaires et les Perses, rendus à leur liberté d'action, se jetèrent, comme dans le plus sûr asile, au milieu des défilés de l'Elbourz. Alexandre avait donc un double motif pour s'attaquer sur-le-champ à l'Hyrcanie : il lui importait de réduire à l'obéissance une province fertile et de ne pas laisser un second centre de résistance s'établir.

L'armée macédonienne se trouvait campée à cinq jours de marche de Rhagès, au pied des derniers contre-forts de la grande chaîne. Le roi la partage en trois corps, confie un de ces groupes à Cratère, un autre à Érygius qu'il charge de la conduite des bagages; avec le corps le plus nombreux et le plus légèrement armé, il se porte lui-même, à travers un massif de chaînons montueux, sur Hécatompylos.

Pour s'appeler la ville aux cent portes, il faut qu'Hécatompylos ait été, aux jours de sa splendeur,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

une des hôtelleries les plus fréquentées de l'Orient. Diodore de Sicile nous la décrit comme une ville opulente et surtout comme une ville abondamment pourvue de vivres. Un voyageur français, M. l'adjudant général Ferrier, croit pouvoir en marquer l'emplacement « sur un vaste plateau enfermé entre des montagnes », à 66 kilomètres environ à l'est de Damghân. Ce plateau, que sillonnent des gorges profondes, est le point central où viennent aboutir, du nord et du sud de la Perse, « les routes de Kashan, de Koum, de Téhéran, de Firouz-Koh, de Sari, d'Asterabad, de Gourghan, de Boujnourd, de Koutchan, de Meshed, de Turchis, de Toun et de Tabbas ». Alexandre y arrive, en trois jours de marche, au mois de juillet de l'année 330 avant Jésus-Christ. Pendant près de deux mois l'armée qu'il prépare ainsi à de nouvelles épreuves, se refait dans ses cantonnements; au mois de septembre, elle commence à rayonner sur toutes les contrées voisines; quelques jours encore, et nous la verrons, franchissant les cols les plus élevés, pénétrer à travers le Mazandéran jusqu'aux bords de la mer Caspienne.

Dès l'ouverture de cette nouvelle campagne, des symptômes favorables se manifestent; Nabarzane, le complice de Bessus, vient solliciter un pardon qui lui est sur-le-champ accordé. Ce n'est pas au

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

moment où il s'apprête à combattre des tribus belliqueuses, servies par le difficile accès de leur pays, qu'Alexandre commettra la faute de décourager par une rigueur intempestive les soumissions. L'exemple de Nabarzane entraîne Phratapherne, le satrape de la Parthiène et de l'Hyrcanie, Autophradatès, le gouverneur du pays des Tapuriens. Alexandre se décide à descendre dans la plaine, il se met en marche pour Zadracarta. Si Zadracarta n'est pas la ville moderne de Sari, est-ce Balfroush? Est-ce Amol? Est-ce Asterabad? C'est en tout cas une ville peu éloignée des bords de la mer Caspienne. Quinte-Curce l'appelle Arves, sans jeter par ce nom nouveau plus de lumières sur le lieu où nous devons chercher les traces de la capitale disparue. A Zadracarta, le roi de Macédoine est rejoint par Cratère, qui s'est vainement efforcé d'atteindre les Grecs à la solde de Darius; Érygius, de son côté, amène les bagages prudemment laissés jusqu'alors en arrière. L'armée vit dans l'abondance; jamais, depuis le départ de Sestos, elle n'a dressé ses tentes sur un sol plus fertile; la vigne et tous les arbres fruitiers y prospèrent.

Alexandre n'hésitait pas à jeter dédaigneusement le manteau de l'oubli sur des trahisons qui devaient tourner au profit de sa cause et contribuer plus qu'Issus et Arbèles au succès définitif de ses armes;

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

il se réservait cependant de marquer, dès qu'il en trouverait l'occasion, le cas qu'il faisait de la fidélité d'un sujet à son roi malheureux. Artabaze n'avait cessé d'entourer Darius de ses soins; il ne s'était éloigné d'un camp où il voyait avec désespoir germer les projets les plus criminels, que sur l'ordre formel du souverain. La mort de Darius le déliait de ses serments; pouvait-il les aller porter au meurtrier? Le maître légitime de la Perse serait pour Artabaze celui qui punirait Bessus. Ce vieillard de quatre-vingt-quinze ans n'hésita pas à se rendre auprès d'Alexandre. Il vint à sa rencontre accompagné de neuf fils, tous enfants de la même mère. L'armée était en marche quand Artabaze en joignit l'avant-garde. Le vieux satrape trouva le roi de Macédoine cheminant à pied, suivant sa coutume. Il apportait au vainqueur une foi qui ne s'était jamais parjurée; le vainqueur était fait pour apprécier la valeur d'un semblable don. Le noble suppliant, rendant à son nouveau roi les honneurs qu'il rendait jadis à Darius, demeurait prosterné. Avec cette grâce qui lui était propre et qui lui gagna tant de cœurs, Alexandre le relève et lui tend la main; Artabaze a désormais sa place marquée dans l'entourage royal. Le Nestor de la Perse n'est malheureusement plus d'âge à gravir sans monture les sentiers de l'Elbourz : Alexandre commande

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'on lui amène sur-le-champ des chevaux. Il ne se contente pas de faire monter Artabaze; il saute lui-même en selle. Louis XIV nous a montré la politesse des rois; Alexandre nous fait voir ici la politesse telle que la conçoit le cœur d'un héros. Combien de jeunes gens auraient pris plaisir à faire, en cette occasion, parade de leur force! Le roi n'a songé, au contraire, qu'à épargner à son hôte le spectacle d'une vigueur à laquelle la vieillesse, si résignée qu'elle soit, ne pourra jamais s'empêcher d'accorder au moins un regret. Il renonce à ses habitudes sans laisser soupçonner qu'il les modifie; c'est pour sa convenance, et non pour celle du vieillard qui vient d'être invité à le suivre, que, ce jour-là, il ne se montrera pas à ses troupes, guidant lui-même à pied la colonne : la montée est trop rude. La fatigue affectée du roi console et réjouit en secret le crédule orgueil d'Artabaze. Le fidèle compagnon de Darius ne ne sent plus trop vieux pour prendre encore sa part des exploits d'un règne qui commence. « Puisses-tu jouir longtemps d'une félicité constante, dit-il avec émotion à ce prince plus jeune que ses petits-enfants. Si, parmi tant de sujets de joie, quelque chose m'afflige, c'est, hélas! la pensée qu'il me reste peu de jours pour applaudir à ta gloire et pour profiter de tes bienfaits. »

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La haine de l'invasion, l'horreur de l'étranger, auraient pu ailleurs qu'en Asie prévaloir contre ce charme déjà subi par tant d'âmes; l'Asie ne tient pas longtemps rigueur au destin. Elle ne demandait au conquérant que le respect de ses dieux, de ses lois, de ses mœurs. A ce prix, elle promettait de s'incliner sans murmure. Mais les Grecs, ces stipendiés devenus les ennemis de Bessus, tout en restant les ennemis d'Alexandre, quel serait leur refuge? Quelle faveur inespérée du sort viendrait leur conserver la vie? Eux aussi, ils auraient accepté avec un transport reconnaissant la grâce accordée aux généraux perses; ils la sollicitaient par l'envoi de nombreux députés. Alexandre, malgré la politique indulgente dont il s'était fait une loi, demeurait à l'égard de ces mercenaires inflexible. Ils avaient été traîtres à leur pays, rebelles au vœu unanime de la Grèce; le roi exigeait qu'ils se rendissent à discrétion. Il refusait d'engager envers ces soldats félons sa parole, ne leur accordait aucune garantie et entendait les traiter à sa guise. Si dure que fût la réponse, les Grecs se soumirent : Qu'Alexandre leur envoyât un de ses lieutenants, ils lui remettraient leurs armes. Alexandre détache auprès d'eux un Grec et un Perse : Andronique, fils d'Ager, et Artabaze.

Il y avait là les débris d'une armée, quinze cents

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

soldats, seuls restes des guerriers qui avaient combattu sur les bords du Granique, à Issus, dans les champs d'Arbèles; il y avait aussi des députés de toutes les nations, ambassadeurs, attachés militaires, qu'une alarme générale, au premier bruit des prodigieux succès qui révélaient au monde une armée invincible, envoya au camp de Darius bien plus pour observer la marche de la tempête qu'avec le vain espoir de parvenir à en conjurer les effets. Lorsque Andronique eut rempli sa mission et eut amené aux pieds de son maître tous ces aventuriers vieillis sur les champs de bataille, l'âme du jeune capitaine se laissa toucher. Alexandre fut clément; malheureusement il ne le fut qu'à demi. Il ne voulut pas l'être aux dépens de ce qu'il se plaisait à nommer les droits de la Grèce; il crut de son devoir d'agir en généralissime, en délégué tenant tous ses pouvoirs du congrès de Corinthe, plutôt qu'en potentat ne devant compte de ses décisions qu'à lui-même. C'est ainsi qu'on le vit introduire jusque dans le pardon des distinctions qui sembleraient subtiles, s'il était permis d'oublier à quel point il importait au roi de Macédoine de rappeler sans cesse aux Hellènes que, lorsqu'il combattait en Asie, ce n'était pas seulement par amour de la gloire, c'était aussi pour obéir aux ordres que la Grèce tout entière lui avait donnés. Sinope s'était

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

crue obligée d'envoyer des députés à Darius : nul dans le camp des Grecs n'y pouvait trouver à redire. Isolée de la Grèce, Sinope, de tout temps, dépendit de la monarchie des Perses. Carthage avait jugé bon d'expédier, en qualité d'ambassadeur, Héraclide : à quel titre eût-on fait un crime à Carthage de son ambassade? Les députés de Sinope ainsi qu'Héraclide furent sur-le-champ relâchés. Des Grecs servaient Darius avant la déclaration de guerre; Alexandre ne vit là rien de répréhensible : ces stipendiés furent rendus à la liberté en même temps que les députés de Sinope et l'ambassadeur de Carthage. Mais Callistratidès, Pausippe, Monime, Anomante, envoyés par Lacédémone, que faisaient-ils à la cour de l'ennemi séculaire? Comment deux Athéniens, Dropidès et Démocratès, eurent-ils l'imprudente audace de les accompagner? Les uns, représentants d'une oligarchie haineuse, les autres, déserteurs de la démocratie, s'étaient arrogé le droit de venir soutenir dans les rangs des Barbares la cause qu'ils n'avaient pu faire triompher ni à Chéronée, ni à Thèbes, ni à Mégalopolis. Alexandre leur fit grâce de la vie; il jugea nécessaire de les retenir prisonniers.

Le pouvoir d'un seul tiendra toujours pour ennemi naturel le gouvernement d'une elite jalouse et fière de ses prérogatives; il s'accommodera mieux

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

avec le gouvernement de tous; vis-à-vis de Lacédémone, il n'y avait pas pour le successeur de Philippe de ménagements à garder. Aussi ne lui épargna-t-il ni les châtiments, ni les humiliations. Lacédémone pouvait disparaître, il était impossible de se la figurer aux pieds d'Alexandre.

Un des deux Athéniens se conduisit dans cette circonstance en Spartiate. Démocratès s'était toujours signalé par son opposition à la prépondérance macédonienne; dès qu'il vit ses compagnons d'infortune résolus à se rendre à merci, il voulut pour sa part s'affranchir de toute crainte et se perça sur-le-champ de son épée. C'est un des rares exemples de suicide que présente l'histoire d'un peuple trop léger, trop épris de la vie qu'il se faisait si belle pour vouloir échapper aux vicissitudes de la politique par le trépas. Les patriciens romains, pendant un certain temps, eurent l'humeur plus sauvage; les trésors de l'Asie, de la Grèce et de la Sicile ne tardèrent pas à les guérir de cette facilité trop grande à renoncer à la vie.

Quand tout ce qui avait un nom eut été pardonné ou puni, Alexandre ne vit plus dans les quinze cents soldats qui restaient que des recrues. Châtiment ou faveur, il les incorpora tous sans distinction dans son armée.

Au début du quatrième siècle avant notre ère, la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cour d'Artaxerxe Ochus servit de refuge aux mécontents grecs; par compensation, la cour de Philippe de Macédoine fut, à la même époque, l'asile de plus d'un courtisan échappé à la tyrannie ombrageuse du grand roi. L'Asie et l'Europe, pour leur commun malheur, mais surtout pour le malheur de l'Asie, avaient depuis longtemps cessé d'être étrangères l'une à l'autre. Sans vouloir exagérer la part que ces intelligences, préparées de longue date, eurent à la promptitude de la conquête, on ne peut méconnaître qu'elles durent y contribuer dans une certaine mesure. Alexandre retrouva en Asie un des hôtes de son père, Ménapis, exilé sous le règne d'Ochus. Il fit de ce Perse initié aux mœurs et à la civilisation de la Grèce, un satrape. Ce fut à lui qu'il confia le soin de maintenir dans le devoir l'Hyrcanie, aussitôt que ses armes l'auraient subjuguée. Les Tapuriens furent rangés sous le gouvernement d'Autophradatès. Hyrcaniens, Tapuriens, ce sont toujours des habitants du Mazandéran. Une peuplade voisine, les Cadusiens, occupaient, tout le fait présumer, le district de Talish; les Mardes ont probablement vécu dans le massif montagneux du Ghilan.

Le Mazandéran, nous l'avons déjà dit, est « la terre des chênes »; le Ghilan est « la terre de boue »; nous avons rencontré des Mardes dans la Perside : ce nom devait désigner, non pas des tribus sœurs, mais des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tribus adonnées à des habitudes analogues d'existence — d'une existence errante et sauvage. — Il semble que les Perses aient jadis appelé Mardes tous les peuples de montagne chez lesquels ils avaient renoncé à pénétrer.

Alexandre réduisit promptement les Hyrcaniens déconcertés par la rapidité des coups qu'il leur porta; il n'eut pas aussi facilement raison des Mardes. A la tête d'une colonne volante, composée des Hypaspistes, des Agriens, des corps de Cœnus et d'Amyntas, des archers à cheval, de la moitié de la cavalerie des hétaires, il fait, par une marche de nuit, une irruption soudaine sur ce territoire réputé jusqu'alors inviolable. Les Mardes surpris abandonnent leur campement et fuient dans la montagne. Là ils s'arrêtent sous le couvert des bois, protégés par les palissades dont ils ont barré le moindre sentier. Pour arriver jusqu'à eux, les Macédoniens sont obligés de s'ouvrir un passage à la hache. Forcés dans un premier repaire, les Mardes se replient à l'instant vers un autre. Ce sont gens accoutumés dès l'enfance à se glisser à travers les broussailles; ils disparaissent brusquement avant qu'on ait pu les saisir et révèlent tout à coup leur présence, par une volée de traits, là où on les attend le moins. Quelle guerre pour un roi! Quels indignes dangers pour un généralissime!

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La chasse se poursuit, mais sans amener de résultats appréciables. Plus d'un détachement macédonien s'est égaré au sein de la forêt; les Mardes, à leur tour, ont fait des prisonniers. Bucéphale lui-même vient de tomber entre leurs mains. Il n'était pas besoin de cette capture pour enflammer le courroux d'Alexandre. Irrité de la résistance inattendue qu'il rencontre, le roi prend à l'instant une mesure énergique : il fait raser les bois sur un assez long espace et ordonne que l'on profite de la clairière ainsi pratiquée pour élever à la hâte, avec la terre de la montagne et les branches des arbres abattus, un vaste retranchement. La construction grandit à vue d'œil; les Mardes la contemplent de loin avec effroi. Ils comprennent que l'ennemi va prendre racine sur ce sol qu'ils ne peuvent plus défendre. C'en est fait à jamais de leur indépendance; la soumission complète est le seul espoir de salut qui leur reste. Ils ramènent Bucéphale au camp des Macédoniens et offrent de livrer immédiatement des otages.

Alexandre ne crut pas devoir se montrer exigeant : c'était déjà beaucoup d'avoir su obtenir d'un peuple si difficile à joindre l'aveu de son impuissance et de sa défaite; le contre-coup d'un semblable succès se ferait inévitablement sentir dans toute l'Hyrcanie. On croit découvrir ici ce que j'appellerai la politique

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

militaire d'Alexandre. Le fils de Philippe met sa gloire à tenter ce que les rois auxquels il se substitue ont déclaré ou paru reconnaître impraticable; il renverse les obstacles qui les ont rebutés, abat les têtes qui refusaient de se courber devant eux, et se montre aux populations étonnées plus grand que les monarques dont il vient, en vertu des lois de la guerre, réclamer l'héritage. C'est un maître invincible que le ciel leur envoie; ils doivent renoncer à l'espoir de lui résister. Pagres, Tapuriens, Grecs stipendiés, Mardes eux-mêmes jusqu'alors insoumis, tout ploie sous l'ascendant de l'astre nouveau qui se lève. Les lieutenants qu'Alexandre détache à droite et à gauche cernent la montagne, mais c'est lui, Alexandre, toujours lui, qui court en percer les profondeurs. Il se jette au milieu des rochers et des précipices, s'enfonce au sein des bois impénétrables. Une telle activité finit par éblouir. Alexandre ne veut donc pas seulement conquérir le monde; on dirait qu'il s'attache à le conquérir de sa propre main. Cette avidité de gloire est le trait caractéristique du fils de Philippe.

Les otages des Mardes furent remis aux mains d'Autophradatès, et l'armée se hâta de regagner son camp. Elle y arriva le cinquième jour. Quel peut bien être le point de la plaine qu'une troupe rapide, descendue des montagnes du Ghilan, ait quelque

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

chance d'atteindre après cinq jours de marche? Je n'en vois pas d'autres qu'Amol ou Sari. Quant à Zadracarta, ville royale, où jadis Darius tenait sa cour, lorsqu'il visitait l'Hyrcanie, Alexandre en a fait sa base d'opérations, et c'est là qu'il concentre les troupes et les vivres primitivement rassemblés à Hecatompylos. Alexandre se dispose à marcher sur Hérat et sur le Turkestan; n'est il pas, dans ce cas, beaucoup plus naturel de prendre pour point de départ Asterabad que Sari, Balfroush ou Amol? Je tomberai donc volontiers d'accord avec les érudits les plus autorisés, et n'hésiterai pas à me figurer Alexandre, quand il fut revenu, après son expédition contre les Mardes, à Zadracarta, campé sur l'emplacement même d'où les troupes russes et françaises combinées auraient probablement pris leur vol en 1801, si l'empereur Paul Ier n'eût pas été assassiné.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE V.

LES MÉCONTENTS.

Qui ne serait tenté de croire qu'après la victoire tout va devenir facile? Nous avons vu cependant de grands gouvernements, dont le prestige se trouvait rehaussé par les satisfactions les plus éclatantes données aux aspirations nationales, échanger tout à coup une tranquillité séculaire contre des troubles que n'avaient jamais connus des époques moins prospères et des règnes moins glorieux; on dirait que le sort, par un malicieux caprice, se fasse un jeu, en ces occasions, de fouler aux pieds notre orgueil après avoir pris plaisir à l'exalter. Pour le malheur des peuples et des rois, la victoire oblige, et, dans la voie qu'elle ouvre, il est presque aussi périlleux d'arrêter ses armées au pied des Balkans ou sur les bords du Mincio que de vouloir les conduire de Paris à Moscou. Si Alexandre et Napoléon eussent seulement laissé transpirer la pensée de faire halte

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

à mi-route, combien de grands esprits se seraient fait honneur de gourmander, au nom d'une politique à vues larges, leur impardonnable faiblesse! Ils se crurent obligés, suivant le langage prêté au roi de Macédoine par Quinte-Curce, « pour conserver sûrement leurs conquêtes, de conquérir ce qu'ils ne possédaient pas encore », et, sévère jusqu'à l'injustice, l'histoire veut aujourd'hui oublier leur incomparable grandeur pour ne se souvenir que de leur prétendue ambition. Je proteste.

Maître des quatre grandes capitales de l'empire, de Babylone, de Suse, de Persépolis, d'Ecbatane, Alexandre pouvait-il se dispenser de marcher sur la Bactriane? Bessus avait pris la robe royale; il se faisait appeler Artaxerxe et rassemblait, outre les Bactriens, les Scythes autour de lui. Fallait-il dédaigner ce dernier appel à la résistance, et le châtiment de Bessus ne s'imposait-il pas à qui prétendait recueillir l'héritage du roi que Bessus avait immolé? Malheureusement Alexandre n'était pas le seul à qui l'on eût pu reprocher avec quelque apparence de raison de s'être laissé enivrer par de trop faciles triomphes; la présomption de ses lieutenants égalait au moins son orgueil, et lui rendait l'exercice du commandement suprême d'heure en heure plus pénible. Bien peu de ces hommes de guerre, si brillants cependant sur les champs de bataille, au-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

raient goûté le viril conseil de Cléarque qui « tenait pour honteux d'acquérir des richesses sans danger » ; ils avaient hâte de jouir dans l'abondance d'un repos qu'ils croyaient avoir acquis par assez de sang répandu et par assez de fatigues vaillamment supportées. Comment entraîner à de nouveaux efforts toutes ces lassitudes? Les calculs profonds de l'homme d'État ne leur disaient rien. Mécontents, inquiets, jaloux les uns des autres, envieux même d'une gloire qu'ils croyaient naïvement leur ouvrage, les généraux macédoniens s'aigrissaient davantage tous les jours. La mort de Darius était pour eux la fin et le couronnement de l'expédition. A quoi bon désormais poursuivre des bandes éparses, des nomades qu'on ne parviendrait jamais à joindre et à détruire, poussât-on la campagne jusqu'aux derniers confins de la Bactriane? « Alexandre, disaient-ils, ne s'arrêterait qu'au point où la terre et l'eau lui manqueraient; il voudrait bientôt aller chercher Bessus et ses partisans chez les Scythes. » En dépit de tous ces murmures, les lieutenants d'Alexandre s'apprêtaient à marcher, — il n'était pas facile de se détacher d'un tel maître. — Alexandre les trouverait dociles, de cette docilité revêche du cheval qui se sent moins fort que son cavalier; en fait de dévouement, il ne lui restait plus que le dévouement de ses soldats. Les soldats aussi murmuraient; ils

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ne conspiraient pas. Un seul mot d'Alexandre les rendait à leur enthousiasme.

Il fallait distinguer cependant les troupes de la Thrace et de la Macédoine des contingents fournis par les villes de la Grèce. Le même esprit était loin d'animer ces deux grandes fractions de l'armée. Les Macédoniens ne connaissaient de patrie et de Dieu qu'Alexandre; les Grecs gardaient au fond du cœur le culte et le regret de la vieille liberté. Ils appartenaient bien au général; ils marchandaient leur foi au souverain. Alexandre jugea prudent de congédier toute cette portion douteuse, mais il voulut la congédier en roi. Chaque cavalier reçut, à son départ, une gratification de 5,500 francs, le moindre fantassin toucha une centaine de dariques. La darique était le louis d'or de l'époque. Il se rencontra parmi ces auxiliaires des soldats assez épris encore de leur vaillant métier pour refuser le congé qu'Alexandre leur offrait. A ceux-là c'est une prime de 16,500 francs qui va être sur-le-champ payée. Les trésors de l'Asie subvenaient aisément à ces libéralités excessives, et le plus libéral des rois prenait plaisir à les dissiper.

On a de tout temps accusé les souverains d'avoir cherché dans la guerre une diversion aux mécontentements intérieurs; Quinte-Curce se garderait bien d'épargner cette imputation au roi de Macé-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

doine. Il ne veut voir dans l'expédition de la Bactriane que l'occasion avidement saisie de prévenir une sédition militaire. Si pareille sédition eût été, comme le prétend Quinte-Curce, à la veille d'éclater, comment expliquerait-on la résignation dont le soldat fit preuve quand le roi, pour début, lui demanda le sacrifice de son butin? L'armée traînait à sa suite les dépouilles des nombreuses capitales qu'elle avait pillées. Ce n'était pas avec cet attirail qu'elle atteindrait Bessus. « Alexandre, dit Quinte-Curce, fait réunir dans une vaste plaine les chariots chargés des fruits de ce long pillage; il ordonne qu'on dételle et qu'on ramène au camp les attelages. Saisissant une torche, il la jette le premier sur ses propres bagages et commande qu'on mette le feu au reste. » Pour peu que l'on ait vu avec quelle énergie le soldat sait défendre de vieilles nippes dont le poids, dans les marches, ne sert qu'à l'écraser, on se figurera aisément ce qu'il en dut coûter aux Macédoniens pour se séparer des richesses « que souvent ils n'avaient enlevées des villes ennemies qu'en éteignant les flammes qui les allaient dévorer ».

Les choses se sont-elles passées d'une façon aussi théâtrale? La destruction des bagages à Zadracarta pourrait bien appartenir au même ordre de faits que l'incendie de Persépolis. Qu'Alexandre ait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

seulement prescrit « d'alléger les sacs », qu'une étincelle soit tombée sur les loques jetées de côté, il n'en aura pas fallu davantage pour inspirer aux chroniqueurs l'irrésistible tentation de faire un tableau. De toute façon, une courte harangue paraît avoir calmé promptement et sans peine la prétendue douleur de l'armée. Le soldat ne connaît guère les longs regrets; les Macédoniens eurent le bon esprit, si nous en croyons Quinte-Curce, de prendre gaiement leur parti d'un événement dont les conséquences, au dire des vieux grognards, étaient plus aisément réparables que ne l'eût été la moindre brèche faite à la discipline. Cette poignée d'hommes perdue au milieu d'une multitude innombrable de peuples qui n'avaient avec elle aucun rapport de religion, de langage ou de mœurs, sentait instinctivement le danger auquel l'exposerait l'affaiblissement de la magnifique organisation militaire qui lui avait procuré la victoire. Dans toutes ses inquiétudes, elle se serrait autour de son chef, et cependant ce chef dont le courage et la merveilleuse habileté faisaient son salut, des esprits aussi imprudents que pervers songeaient à le lui ravir. La trahison rampait déjà dans l'ombre; nous la verrons bientôt se glisser jusqu'au chevet du roi. Heures tristes et mélancoliques où la méfiance finira par envahir le cœur le plus généreux, où le glaive du bourreau

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se lèvera implacable à l'appel de cette voix qui ne s'était fait entendre jusqu'alors que pour distribuer des encouragements ou pour accorder des pardons!

Il faut un bien grand amour de la vérité pour se décider à prendre parti contre les malheureux; les historiens qui ont flétri avec indignation les rigueurs d'Alexandre ont fait ce que je voudrais pouvoir faire à mon tour; mais si j'obéissais à cet élan du cœur, serais-je juste? C'est un terrible rôle que celui de monarque, et le jour où les rois sont obligés de refouler au fond de leur âme la pitié me semble, de tous leurs jours de tribulations morales, celui où le ciel nous les montre le plus à plaindre. Les joies de la clémence doivent-elles cependant s'acheter au prix du salut de l'armée? Je ne puis oublier que, conduit, il y a près de quarante ans, dans le cabinet d'un phrénologiste, on m'y montra le masque de l'empereur Napoléon. A l'extrême regret des disciples de Gall et de Spurzheim, la phrénologie ne possède que l'empreinte antérieure de la tête où s'agitèrent longtemps, devant les peuples muets, les destinées du monde. Quel trait saillant croyez-vous que lui ait révélé le fragment incomplet de ce crâne puissant? L'organe de la bienveillance développé outre mesure. « Oui, me disait l'enthousiaste adepte d'une science dont il ne m'appartient pas, d'ailleurs, de me porter garant, oui,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

j'ai beaucoup étudié l'histoire de Napoléon, et je déclare qu'ici même la localisation de nos sentiments et de nos facultés n'a pas menti; l'empereur était essentiellement bienveillant; plus d'une de ses fautes doit être attribuée au penchant généreux qu'un examen superficiel lui refuse. » On ne s'en douterait guère en lisant les ordres donnés à l'héroïque défenseur de Hambourg, bien moins encore en se rappelant le jugement sommaire et l'exécution précipitée du duc d'Enghien; mais il ne faut pas confondre l'homme et le soldat : l'homme peut être doux et le soldat féroce. L'habitude du danger a parfois de fâcheuses conséquences; elle apprend le mépris de la vie humaine. Quand à tout propos on met son existence en jeu, quand on la tient au fond pour peu de chose, faut-il s'étonner qu'on fasse, à l'occasion, bon marché de la vie des autres? Ne jugeons donc pas l'âme des grands capitaines à ces rugissements qui font encore frissonner, comme un vent d'orage, les feuillets de l'histoire. Lorsque Alexandre s'incline avec respect devant la famille de Darius, quand Napoléon jette au feu les papiers qui perdaient un conspirateur, nous ne pouvons plus les confondre avec un Néron ou avec un Tibère. Le cœur de l'homme a racheté les violences du soldat.

A partir de la mort de Darius et de l'arrivée des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

troupes à Hecatompylos, nous nous trouvons en présence d'une conspiration permanente. « Alexandre, nous dit Quinte-Curce, n'ignorait pas les mécontentements de ses principaux amis ; il les comblait de dons et de faveurs, dans l'espoir de regagner leur affection. » Que reprochaient donc à leur roi ces amis farouches? Ils lui reprochaient « d'affecter le faste de la cour de Perse et de se rendre semblable aux vaincus ». Alexandre, en effet, n'est plus seulement, à cette heure, le roi de la Macédoine; le sceptre qu'il aspire à saisir, les Anglais le connaissent : ils l'ont décerné récemment à l'impératrice des Indes. Les Scythes se rassemblaient de toutes parts autour de Bessus : la moindre hésitation avançait très-probablement de soixante-quinze ans l'avénement de la dynastie des Parthes. Puisqu'il faut un roi aux Barbares, Alexandre va leur montrer la royauté sous le seul aspect que les Barbares connaissent. A peine est-il descendu des monts de l'Hyrcanie qu'il se hâte d'opérer la transfiguration que depuis longtemps il médite : il revêt pour la première fois la blanche tunique des Perses et apparait la tête ceinte du diadème d'azur. On croirait vraiment que Darius, en mourant, l'a institué son héritier! Voilà bien, en effet, ce qu'il importe que les vaincus, au milieu de la confusion du moment, s'imaginent. Alexandre, — admirons

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ici sans réserve l'habileté de sa politique, — leur dissimulera si bien la gravité du changement qui va s'accomplir, qu'il leur ravira leur obéissance, leurs coutumes, leur langue, leurs dieux mêmes, sans que rien d'extérieur puisse les avertir que l'Asie a passé sous une domination étrangère. Blâmer Alexandre en exaltant Dupleix et Clive est une de ces inconséquences auxquelles on pouvait s'attendre; l'esprit n'en reste pas moins confondu de tant d'injustice.

Les Asiatiques forment une race à part, la servitude est un besoin pour eux; seulement il leur faut le joug d'or, la force brutale ne suffirait pas à les courber. En brisant le sceptre sous lequel cette immense agglomération vivait, depuis deux siècles, paisible et prospère, Alexandre s'était créé le devoir de ne pas abandonner ses innombrables sujets à l'anarchie. Les prêtres de Jupiter Ammon lui rendaient heureusement la tâche assez facile; Alexandre affecta de prendre leur oracle au sérieux, il se présenta aux Perses en homme convaincu de sa filiation divine. Quand tout tend à leur rappeler leur humanité, les rois font bien de ne pas trop y croire, ils n'en remplissent que mieux le rôle qui leur est assigné. La foi en soi-même est indispensable à qui prétend commander la foi chez les autres. Ce n'est assurément pas avec vingt mille fantassins

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et trois mille cavaliers, — tel est le chiffre total des troupes qui vont se diriger vers la Bactriane, — qu'Alexandre pourrait se flatter d'arriver à ses fins, s'il n'appelait à son aide l'étiquette dont, avec une sagacité rare, il s'entoure. Que de grossiers soldats ne l'aient pas compris, il n'y a pas lieu de s'en étonner; mais que des philosophes soient tombés dans la même erreur, voilà ce qui pourrait faire mettre en doute leurs lumières, — je ne me permettrai pas de dire, leur patriotisme. Tous ces déclamateurs imprudents, qui s'exposent par leurs vaines critiques à provoquer de dangereuses séditions dans l'armée, sont des patriotes; ils croient sincèrement que le monde a été créé pour enrichir et pour servir la Grèce. Ce sentiment étroit avait, comme tous les préjugés, sa grandeur. Je ne fais pas, remarquez-le bien, la guerre aux préjugés, — ce serait mal choisir mon moment, — je me borne à constater le danger que l'on court à vouloir follement ramener le monde en arrière. Le vieil Isocrate, après la bataille de Chéronée, se laissa mourir de faim; Démosthène consentit à vivre, mais ce fut pour faire au fils de Philippe la guerre que son éloquence avait soutenue presque seule contre le vainqueur de la Phocide. Eut-il dans ce second effort un meilleur succès?

Le plus grand patriote que nous offre l'histoire

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

est incontestablement Démosthène. La reconnaissance du peuple athénien ne s'y est pas trompée, et les orateurs du parti de Philippe ont inutilement essayé de ternir cette gloire, qui demeure sans tache. Qu'Eschine se soit mieux conduit dans l'Eubée, que Phocion ait fait meilleure figure sur le champ de bataille, peu importe; le cœur qui bat le plus chaudement pour la patrie n'en est pas moins celui de l'illustre orateur. Démosthène, sans doute, s'épuise à une tâche vaine; il ne ramènera pas dans la cité vieillie les vertus de Salamine et de Marathon; mais Hector, lui aussi, a dû plus d'une fois désespérer du salut de Troie. En a-t-il pour cela moins vaillamment combattu aux bords du Scamandre, et son héroïsme nous en parait-il aujourd'hui moins méritoire? Démosthène, je l'accorde, fut le chef d'une mauvaise école. Si intelligent, si avisé aux choses de la politique qu'il pût être, il avait, comme tant d'autres, son infirmité mentale : il ne croyait pas à l'avenir d'Alexandre. Que signifiait ce nom de *Margitès* par lequel l'éloquent railleur se faisait un malin plaisir de désigner l'héritier de Philippe? Margitès était le niais de la comédie grecque, *un infeliz,* diraient les Espagnols. Sous les murs d'Athènes, Alexandre apprit à celui qui le croyait encore un enfant ridicule qu'il était devenu « un homme »; en Asie, il lui montra cette chose

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rare entre toutes : un homme digne d'être roi. Eh bien, même à cette heure, mon admiration pour Alexandre ne me rendra pas injuste envers Démosthène : il est des hommes auxquels on ne saurait demander de se convertir ; représentants d'une idée, ils doivent en suivre le sort. Je les plains seulement d'avoir fait un choix qui les met en contradiction manifeste avec les vues de la Providence.

Les vides de l'armée grecque se comblaient peu à peu, mais ces nombreux renforts pouvaient-ils rendre au roi les incomparables soldats de la première heure, les braves tombés de fatigue sur les routes ou qui dormaient leur dernier sommeil au fond des gorges de Persépolis ? Le courage n'est pas le lot d'un seul peuple ; il n'est guère de nation qui ne possède une certaine fleur d'héroïsme, fleur qu'on voit s'épanouir aux champs de Jemmapes, de Valmy, de Castiglione et de Marengo. « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer », disait le maréchal Bugeaud. Quand cette fleur a été moissonnée, il ne faut plus compter que sur un regain de qualité sensiblement inférieure. Les vainqueurs de Wagram, nous assure le duc de Raguse, ne valaient plus les soldats d'Ulm et d'Auerstaedt ; les Anglais ne sont jamais parvenus en Crimée à reconstituer les vieux bataillons décimés aux journées de l'Alma, de Balaklava et d'Inkermann. La race a sans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

doute ses qualités natives; le climat exerce incontestablement sa puissance; néanmoins, au sein même des races les mieux douées, sous le ciel le plus généreux, les armées ne réparent pas aisément leurs pertes. On sait le jugement porté par l'empereur Napoléon à ce sujet : « Les multitudes qui ont envahi la France en 1814 et en 1815, disait le glorieux captif de Sainte-Hélène, n'étaient que de la canaille auprès des vrais soldats que nous avions combattus à Marengo, à Austerlitz, à Iéna. » Tous les grands hommes de guerre ont fait peu de fond sur le nombre; c'est surtout à la qualité du soldat qu'on les a vus s'attacher. Le soldat, en effet, ce n'est pas seulement un homme brave : il est tel volontaire arrivé de la veille au camp qui, suivant l'expression de l'empereur, « calculera moins le boulet » que le vétéran aguerri par de nombreuses campagnes. Le soldat vraiment digne de ce nom, c'est l'homme qui obéit. Celui-là ne s'exposera peut-être pas à plaisir; il mourra quand il en aura reçu l'ordre de son général.

Les soldats du début font cruellement défaut quand viennent les jours d'épreuve; et les lieutenants qu'enfanta la glorieuse ivresse, croit-on qu'on réussisse jamais à les remplacer? Ceux que la mort n'a pas fauchés ont vieilli; leur longue expérience est bien loin de valoir l'élan qui les distinguait dans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la chaleur de l'âge, « sous le consulat de Plancus ». L'expérience devient trop souvent un penchant grondeur à discerner et à mettre en lumière le côté fâcheux des choses. Comment, du reste, la vieillesse ne serait-elle pas chagrine? Chaque jour lui apporte de nouvelles amertumes, et l'avenir qu'elle a devant elle est trop court pour lui laisser entrevoir des compensations. Parménion est un des exemples les plus frappants de cette opiniâtreté de la fortune à redoubler ses coups quand elle a résolu d'affliger un illustre déclin. Ce n'était pas assez de sa gloire compromise dans la journée d'Arbèles; il fallait encore que le père fût atteint dans ses affections et dans le juste espoir que lui inspirait la plus noble lignée. Déjà, en Égypte, un des fils de Parménion, Hector, jeune et vaillant guerrier qu'honorait, entre tous ses compagnons, l'amitié d'Alexandre, avait trouvé dans les eaux du Nil un trépas obscur. La barque qui le portait, trop chargée, chavira. Le roi ressentit, presque autant que Parménion lui-même, la perte douloureuse; les funérailles d'Hector témoignèrent de son deuil, et rien ne fut épargné pour donner à ces honneurs suprêmes tout l'éclat par lequel les anciens croyaient consoler les mânes des héros moissonnés avant l'âge. Deux ans plus tard, au moment où l'armée se mettait en marche pour la Bactriane, les fièvres

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de l'Hyrcanie enlevaient à Parménion un second fils : Nicanor, le commandant des hypaspistes, était emporté par un de ces accès pernicieux qui laissent à peine au médecin le temps de se reconnaître. L'armee ne refusa pas à Nicanor les regrets qu'elle avait accordés à son frère, et le roi, toujours préoccupé de ce culte des morts qui composait le fond des religions antiques, fut sur le point, pour rendre à son ami les derniers devoirs, de suspendre la poursuite de Bessus. Mais on était au milieu du désert, les vivres allaient manquer; Alexandre se vit obligé de continuer sa route. Croirait-on que, dans cette conjoncture si pressante, le chef de l'armée grecque n'hésita pas à laisser Philotas en arrière avec 2,600 hommes? Mieux valait, pensait-il, opposer aux Scythes et aux Bactriens une force réduite que priver un général macédonien, un fils de Parménion, un frère d'armes, des honneurs auxquels ses cendres avaient droit. Les dieux cependant se seraient montrés cléments s'ils n'avaient jamais infligé à cette race condamnée de plus grands malheurs qu'une tombe sans libations et des obsèques à court de sacrifices.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE VI.

VOYAGE DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL FERRIER. DE TÉHÉRAN A HÉRAT.

Les pays que nous avons jusqu'ici parcourus ne répondent pas à l'idée qu'on se fait généralement de la Perse. Les vallées du Farsistan ou celles de l'Irak-Adjémi, les plaines inondées du Ghilan et du Mazandéran ne ressemblent guère, en effet, à ce grand plateau iranien qui fut, aux premiers âges du monde, l'étape passagère des migrations aryennes. Épine dorsale de l'Asie, le plateau de l'Iran, dont l'altitude moyenne est d'environ 1,200 mètres, a pour caractère distinctif une configuration singulière : les lèvres du bassin y sont partout plus élevées que le bassin qu'elles encadrent, et pas une des rivières qui traversent cet espace immense n'arrive jusqu'à l'Océan. Le major Olivier St-John en a fait, je crois, le premier la remarque : « Chaque goutte d'eau, dit-il, qui tombe sur le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

plateau persan s'évapore dans les limites de ce plateau même. » L'ensemble de la Perse, à l'exception des bords de la mer Caspienne et des pentes occidentales du mont Zagros, est, en fait, un désert. Le savant géologue anglais à qui nous empruntons ces détails définit ainsi le vaste empire des Khadjars : « Des plaines stériles séparées l'une de l'autre par des hauteurs également stériles. » — « Ce qui frappe le plus les yeux, ajoute-t-il, c'est la grande prédominance des formations de récente origine : gravier, sable et argile. Tous ces dépôts sont là plus apparents qu'ils ne le seraient ailleurs, à cause de la pauvreté de la végétation et de l'absence de culture dans la majeure partie du pays. » Les stratifications gypseuses se présentent en outre presque partout en Perse ; le sol, dès qu'il se trouve exposé à une humidité suffisante, se couvre d'une efflorescence qui forme, à la surface, une mince couche blanchâtre et, dans les dépressions, des fondrières d'une boue limoneuse et salée. Ces marais sont appelés *kavir* dans le nord de la Perse et *kafeh* dans le sud; ils diffèrent peu, je pense, des *chotts* de l'Algérie. Celui que nous a décrit Pietro della Valle n'est qu'un kavir de second ordre; le principal kavir occupe un bien autre espace : on le désigne sous le nom de Dasht-i-Kavir (*le grand désert de sel*).

Suivant le major qui nous sert de guide, on

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

devrait comprendre dans la zone hydrologique du plateau iranien l'Afghanistan et la portion septentrionale du Kélat. Les limites de cette région seraient alors : au nord, l'Elbourz et les chaînes qui relient l'Elbourz au Paropamisus, l'Hindou-Koush moderne; à l'ouest, les montagnes du Kourdistan et la longue cordillère du Zagros; à l'est, le mont Soliman et les autres soulèvements qui bordent le territoire hindou; au sud enfin, le massif du Kerman méridional et les terrains élevés du Beloutchistan. Le major St-John évalue à 1,580,000 kilomètres carrés la superficie totale de la Perse proprement dite; à 932,000 celle du plateau. Le premier de ces chiffres diffère peu de celui que nous fournirait l'Europe méridionale : Espagne, Portugal, Italie, Grèce, Turquie d'Europe, Montenegro, Serbie et Roumanie, rassemblés dans un tout compact; pour se rapprocher du second, il serait nécessaire de réunir par juxtaposition les surfaces du royaume entier de la Grande-Bretagne, des Pays-Bas, de la France et de la Belgique. Tous nos départements couvriraient à peine la moitié du plateau persan. Dans les expéditions dont nous allons bientôt aborder le récit, nous devrons constamment avoir cette considération présente à la pensée : le désert est partout, et les distances à franchir sont énormes.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La Perse orientale, cette immense région conquise par Cyrus et par le fils d'Hystaspe, était mieux connue des Mèdes qu'elle ne l'a jamais été des Grecs et des Romains. Elle comprenait au nord la Parthiène, la Margiane, la Bactriane, la Sogdiane; au centre, le grand désert, l'Arie, la Drangiane, l'Arachosie; au sud, la Gédrosie et la Carmanie. A ces divisions anciennes correspondent aujourd'hui le Khorasan, le Turkestan, l'Afghanistam, le Sistan, le Beloutchistan et le Kerman. Strabon s'est surtout occupé des populations nomades dont le territoire bornait les provinces conquises par Alexandre; il nous montre, au nord de la Perse, prêts à fondre sur la monarchie qui les a refoulés, les Massagètes, les Dahiens, les Khorasmiens et les Saces. Ces quatre grandes tribus pourraient être désignées d'un seul nom : ce sont des Scythes. Les Sogdiens et les Bactriens appartiennent également à la race touranienne. « Il n'y a guère de différence, nous dit Strabon, sous le rapport du genre de vie, des coutumes, des mœurs, entre ces populations sédentaires et les nomades qui les avoisinent. » M. l'adjudant général Ferrier faisait, en l'année 1850, la même remarque : les Uzbeks de Khiva, de Bokhara, de Balkh, ne s'éloignent pas sensiblement des peuplades errantes du Turkestan. « Visage plat, large et pointu par le bas, barbe

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

blonde, menue et mal plantée, tête souvent trop petite et percée de deux trous qui rappellent par la forme les yeux chinois », tel est le type commun à ces deux familles séparées d'une même race. « Seulement, ajoute M. Ferrier, les Turcomans sont nomades; les Uzbeks, citadins ou villageois. »

Les études préliminaires qui ont été faites pour l'établissement d'un chemin de fer destiné à relier Téhéran à Hérat admettent deux tracés dont les avantages, paraît-il, se balancent; la marche d'une armée — si c'est une armée qui doit se rendre, dans les conditions actuelles, sur les confins de l'Afghanistan — a des exigences qui ne permettent guère d'hésiter dans le choix de l'itinéraire. Ce qu'une armée a coutume de chercher avant tout, c'est de l'eau et des vivres : on n'est assuré d'en rencontrer que sur la route qui passe par Nichapour et Meshed. Une ceinture de montagnes semble avoir, par une ligne de démarcation bien tranchée, assigné de ce côté aux Scythes et aux Persans le domaine que la nature leur a dévolu. Cette ceinture que le major St-John appelle avec raison « le rebord septentrional du plateau iranien, à l'est de la mer Caspienne », rattache les monts de l'Hyrcanie au Paropamisus, une des barrières de l'Inde. Elle se compose de deux ou trois chaînes successives : le Kuren Dagh, le Kopel Dagh et les monts Gulistan.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Le nord du Khorasan — la terre du soleil — doit sa fertilité à l'heureux voisinage de ces montagnes; les eaux qui s'en épanchent maintiennent encore un peu de verdure et de végétation sur la lisière du désert.

Un géographe de Bokhara qui mourut à Constantinople en 1830, après y avoir séjourné trente-trois ans, Mir-Abdoul-Kerim, compte de Téhéran à Meshed vingt-cinq étapes; Ferrier a parcouru cette même route en vingt-deux jours, mais ses journées furent singulièrement bien employées, car elles comprennent 185 heures de marche. Quelle est donc la distance réelle entre Téhéran et Meshed? Si l'on se bornait à la mesurer sur la carte, on ne s'en ferait pas une idée exacte Bien que la route soit en général « plate et unie », il est certains points cependant où le chemin traverse des montagnes, gravit des pentes fort roides, pour redescendre les versants opposés. On peut donc tenir pour certain que l'intervalle qui sépare Téhéran de Meshed dépasse d'une quantité notable le chiffre qu'on obtiendrait en s'en rapportant uniquement au compas. D'un autre côté, j'hésite à donner constamment aux *farsangs* la valeur de six kilomètres que Buckingham et Ferrier m'autorisent à leur attribuer; ces voyageurs eux-mêmes ont, en effet, pris soin de nous prévenir que jamais mesure itinéraire ne fut plus facultative et plus variable. Je

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

flotte donc d'une limite à l'autre. Quel que soit le parti auquel je m'arrête, l'erreur, si j'en commets, ne me fera pas exagérer les fatigues que dut éprouver l'armée d'Alexandre, quand il lui fallut se transporter des rivages de la mer Caspienne au pied des montagnes du Caboulistan. Je suppose cette armée partie de Zadracarta et revenue à Hecatompylos : c'est là qu'ont été réunis les divers dépôts de troupes et de vivres, là qu'en prévision d'une expédition nouvelle ont été rassemblés de tous côtés les approvisionnements. Si Téhéran n'occupe pas l'emplacement de Rhagès, si Hecatompylos ne s'est pas élevée aux lieux où nous voyons aujourd'hui la ville moderne de Damghan, il s'en faut de si peu que les calculs de marche n'en seront pas sensiblement altérés. J'admets donc qu'Alexandre, pour se rendre d'Hecatompylos dans l'Arie, aura marché pendant 198 heures au pas ordinaire d'un cheval et aura parcouru de 700 à 800 kilomètres. Strabon, sur la foi d'Ératosthène, nous dit 833; les arpenteurs des marches, Diognète et Bœton, en avaient mesuré 838; nous verrons ce qu'en penseront un jour les ingénieurs du chemin de fer. Une chose du moins demeure incontestable, et c'est déjà beaucoup : une caravane peut aller de Tehéran à Damghan en 73 heures, de Damghan à Meshed en 111, de Meshed à Hérat en 86. Elle fera sans doute à ce train d'énormes en-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

jambées, des étapes de 35, de 40, de 50, quelquefois même de 60 kilomètres; elle ne suspendra sa marche qu'un instant à Meshed. Elle passera par des altitudes généralement uniformes : 1173 mètres à Deh-Mollah, le premier village qui suit Damghan, 1125 à Miyameh, 1249 à Ferrah-Abad, 973 à Mezinan, 912 à Mehir, 1155 à Sebz-var. Le terrain, à partir de Sebz-var, s'accidente davantage : Nichapour est à 1474 mètres au-dessus du niveau de la mer, Dèh-Roud à 1763. De ce point culminant on descend par Tjagar et par Turgoreh vers Meshed, dont l'élévation n'est plus que de 935 mètres. Un des compagnons du major général sir Frederick Goldsmid, le major Evan Smith, évaluait, en 1872, à 896 kilomètres la distance de Téhéran à Meshed; il en mesurait 541 entre Meshed et Damghan. Ces chiffres diffèrent peu, on le voit, de ceux qu'il est permis de déduire du journal de marche de Ferrier.

Poursuivons maintenant notre chemin de Meshed sur Hérat. Nos étapes, dont les employés du chemin de fer ne tarderont pas à répéter les noms, s'appelleront, dans l'ordre où je les cite : Turokh, Sing-Best, Hédireh, Mahmoud-Abad, Tourbet-Cheikh-Djami, Kariz, Kussang, Roouzé Nak, Chékivan Mimizak. Je suis toujours porté à plaindre les soldats d'Alexandre emportés comme une nuée de sauterelles dans ce tourbillon qui roule, sans s'arrêter, d'occi-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dent en orient; mais ici j'allais, en vérité, commettre une grave erreur. Le laconisme de Quinte-Curce et d'Arrien m'avait donné à penser que ces soldats s'étaient, en quittant l'Hyrcanie, jetés à corps perdu au milieu du désert; Ferrier a tout à fait redressé mes idées à cet égard. Même aujourd'hui où tant de dévastations ont passé sur l'Asie, ce n'est pas un désert qu'on traverse, quand on s'achemine de Damghan sur Meshed. Grâce à M. Ferrier, il n'est pas de route en Perse dont nous puissions apprécier plus sûrement les ressources. Notre compatriote voyage en soldat et voit les choses en commandant d'armée. C'est lui qui nous apprend que, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre, le vent de nord-ouest souffle sur le plateau avec une violence extrême. La poussière est souvent si épaisse «qu'on ne pourrait, dit Ferrier, distinguer les objets à deux pas devant soi». Encore la poussière d'Arbèles! On la retrouvera donc partout dans l'empire de Darius! N'est-ce pas là un renseignement dont il faille tenir compte sur cette mer mise à sec par un cataclysme, et ne conviendrait-il pas, en cas de rencontre, de s'y conduire en marin, je veux dire de manœuvrer, avant de combattre, de façon à prendre le dessus du vent? Les soldats du train, en tout cas, feront sagement de bien assujettir les bagages.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Au temps de Schah-Abbas, Damghan contenait quinze mille maisons; la même ville n'en renferme plus que trois cent vingt-six qui soient encore habitées: des jardins et des champs labourés ont remplacé les constructions qui ont disparu. De Damghan à Dèh-Mollah, on longe d'assez près une petite chaîne de montagnes. « La route est plate, mais en grande partie argileuse » Elle se raffermit en approchant de Châh-Roud et devient « tour à tour sablonneuse et pierreuse ». Comme Damghan, Châh-Roud, ville de neuf cents maisons, a sa citadelle, son mur d'enceinte et son fossé. A six kilomètres plus au nord, M. Ferrier nous fait remarquer Bostam, chef-lieu d'un district qui n'embrasse pas moins de trente-huit villages, tous riches, fertiles et bien peuplés. « Si jamais les Russes, observe l'adjudant général, forten froid à cette époque avec la cour persane, s'emparent du Mazandéran, Châh-Roud et Bostam leur serviront de tête de pont pour se garder contre un retour offensif. »

En lisant le voyage de Ferrier, je me suis parfois demandé pourquoi les caravanes se condamnaient à de si longues étapes; l'explication de cette hâte qui doit beaucoup accroître les fatigues de la route n'est peut-être que trop naturelle. Les caravanes sont probablement obligées de franchir d'un trait tout l'espace qui sépare un cours d'eau d'un autre cours d'eau. Semblable nécessité régla au Mexique

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les étapes de nos troupes; mais ces nécessités-là ne font pas honneur au pays où elles se produisent. Si Alexandre a dû, comme Ferrier, se porter de Châh-Roud à Miyameh, de Miyameh à Ferrah-Abad, de Ferrah-Abad à Abbas-Abad, d'Abbas-Abad à Mezinan, à Mehir, à Sebz-var, à Zafferani, à Nichapour, je comprends qu'il y ait eu quelques murmures au bivouac, car ces marches dépassent de beaucoup l'étape habituelle. L'aspect du district doit pourtant avoir déridé les fronts. Pour que la banlieue de Sebz-var, exposée comme elle l'est aux incursions perpétuelles des Turcomans, soit encore aujourd'hui « couverte de beaux villages et, ce qui est plus rare en Perse, de cultures dont l'œil ne découvre pas la fin », il faut que le pays soit singulièrement fertile.

Entre Zafferani et Nichapour, une chaîne de montagnes coupe obliquement la plaine; aussi la route suit-elle des sinuosités sans fin, restant presque constamment « encaissée entre des hauteurs ». Après quatorze heures de marche, Ferrier arrive accablé de fatigue à Nichapour. Un territoire « arrosé par douze mille cours d'eau » ne saurait manquer de moissons. La plaine de Nichapour en possédait douze mille autrefois : un grand nombre de ces puits ou de ces canaux sont maintenant taris; cet appauvrissement n'empêche pas les environs de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Nichapour de nous offrir encore le spectacle d'une fécondité prodigieuse. « Nichapour, nous apprend M. Ferrier, a été jadis une des villes les plus grandes et les plus riches de la Perse. On prétend que Touli-Khan, fils de Gengis, lorsqu'il prit Nichapour en l'année 1220, fit mettre à mort près de deux millions d'habitants. Aujourd'hui la cité déchue renferme tout au plus 8,000 âmes. »

De Nichapour à Dèh-Roud, l'admiration de Ferrier ne fait que croître. « Cette étape, nous dit-il, n'est qu'une longue promenade — une promenade de 30 kilomètres — sur un chemin sablonneux et facile, à travers des jardins, des cultures et des villages parfaitement arrosés... En voyant cette belle et féconde nature, on comprend sans peine la prédilection que divers souverains ont montrée pour Nichapour. C'est vraiment le séjour le plus délicieux qu'on puisse imaginer. »

Meshed, cité sainte, n'a pas subi la triste déchéance de Nichapour; c'est encore de nos jours une ville florissante de 60,000 âmes. Malgré le voisinage dangereux des Turcomans, elle est devenue l'entrepôt général de toutes les marchandises que la Perse échange avec les États tartares et avec l'Afghanistan. Plus de 50,000 pèlerins y viennent chaque année visiter le tombeau de l'Imam Raza. Meshed, suivant Ferrier, n'a guère plus

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

d'un millier d'années d'existence; Alexandre n'a donc pu la trouver sur sa route. La ville où le conquérant s'est arrêté avant de pénétrer dans l'Arie, ville qu'Arrien nous désigne sous le nom de Susia, était probablement Thous, cité ruinée dont les débris sont encore visibles à 36 kilomètres au nord de Meshed. Presque partout il en est ainsi : Bagdad, Shouster, Istakar, Hamadan, Téhéran, Damghan, ont mis à profit, comme Meshed, les ruines d'une cité antique. Ceux qui les édifièrent se gardèrent bien de vouloir les asseoir au milieu de décombres qu'il eût été trop long de déblayer; peut-être aussi quelque crainte superstitieuse les engagea-t-elle à fuir des lieux sur lesquels la colère céleste avait passé.

De Meshed à Hérat, on compte environ 300 kilomètres, 10 étapes et 86 heures de marche. Pour accomplir cette seconde partie du voyage, Ferrier se procure à Meshed deux chameaux. Avec la nature du sol, les moyens de transport ont changé. De Meshed à Turokh, le terrain se présente « uni et facile ». De Turokh à Sing-Best, la route devient plus ondulée, montueuse, entrecoupée, sans cesser cependant d'être bonne. De Sing-Best à Hédireh, nous retrouvons la plaine; d'Hédireh à Mahmoud-Abad, le chemin reste plat; sur certains points on le trouve sablonneux et solide; sur d'autres, argileux

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et prompt à se défoncer. De Mahmoud-Abad à Tourbet-Cheikh-Djami, le voyageur ne rencontre pas un obstacle; de Tourbet-Cheikh-Djami à Kariz, le sol n'est pas moins aplani. Quelle idée fausse je me faisais du trajet d'Hecatompylos aux frontières de l'Arie! Mais c'est vraiment un jeu de conduire jusque-là une armée.

Kariz, petit bourg de soixante maisons, est le dernier village qui appartienne de ce côté à la Perse. « D'immenses ruines, dit Ferrier, l'environnent et dénotent un pays antérieurement très-peuplé. » Kussang est à 30 kilomètres de Kariz; je me sens lassé d'ajouter : « La route est unie et facile. » On n'en rencontre pas d'autre de Téhéran à Hérat; nous ne sommes pas ici au milieu des vallées de la Médie et de la Perside. Ferrier a eu un instant la pensée de chercher dans les environs de Kussang l'antique capitale de l'Arie; il y a renoncé. Artacoana restera donc pour nous aux lieux où l'ont d'un commun accord placée les érudits, sur les bords de l'Heri Roud et non loin de la situation occupée aujourd'hui par Hérat.

Quand il célébrait les charmes de la fertile campagne de Nichapour, l'intrépide voyageur a cru cependant devoir nous prévenir que « le climat y était un peu froid en hiver ». Les rigueurs de la température ne doivent pas être moindres à Kussang,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

puisqu'une armée entière — l'armée afghane d'Ahmed-Châh Sudozéhi — fut, en 1752, détruite par le froid sous les murs de Kiaffir-Kalèh, fort aujourd'hui ruiné qui n'est pas à plus de 18 kilomètres de Kussang. Depuis qu'en venant de Bagdad, Ferrier est entré dans les montagnes médiques, il n'a pas rencontré un cours d'eau auquel on pût raisonnablement donner le nom de rivière; à Kussang, c'est aux bords d'un véritable fleuve, d'un fleuve bordé, sur une longueur de plus de 72 kilomètres, d'arbres de haute futaie et de taillis, qu'il aura la satisfaction de dresser sa tente. L'Héri-Roud — l'Arius des anciens — prend naissance au centre de la Paropamisade, traverse le territoire d'Hérat, celui de Kussang, et va se perdre, comme tous les fleuves du plateau iranien, dans les sables. La ville de Kussang, au rapport de notre compatriote, n'est plus qu'une vaste ruine; on y compte à peine quatre cents maisons.

A quoi bon mentionner les deux étapes qui précèdent Hérat — Roouzé Nak et Chékivan Mimizak — si ce n'est pour s'applaudir encore avec Ferrier « d'y retrouver une bonne route de sable et de gravier » ? Sur un parcours de 800 kilomètres, — à quelque soixantaine de kilomètres près, la distance de Paris à Marseille, — cette complaisance inusitée du sol ne se dément que trois fois : près de Zaf-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ferani, aux approches de Dèh-Roud, et enfin de Dèh-Roud à Turgoreh. Pour arriver à ce dernier village, Ferrier a dû traverser « la montagne la plus rude et la plus escarpée qu'il eût franchie en Perse ». Il lui a fallu trois heures d'une ascension pénible avant d'en pouvoir atteindre le sommet. La cime, en effet, doit être haute, car le soleil de mai y prodiguait en vain ses rayons. Un froid glacial faisait regretter aux voyageurs les ardeurs souvent si incommodes de la plaine. Voilà, on ne peut le nier, un sérieux obstacle. Ferrier nous prévient qu'on peut l'éviter : il suffit d'allonger sa route de 50 ou 60 kilomètres. De Dèh-Roud à Hérat, on s'est abaissé de 957 mètres; de Meshed à Hérat, on n'a guère changé de niveau : l'altitude de Meshed est de 935 mètres; celle d'Hérat, de 805.

Les Persans n'ont jamais mis en doute que la ville d'Hérat n'eût été fondée par Alexandre. Yaquout, le géographe, assigne à cette ville, dont les Afghans, après mainte alternative, ont fini par garder la possession, un rang exceptionnel parmi les cités persanes. Il célèbre avec enthousiasme la richesse de son sol, l'abondance de ses eaux, la beauté de ses jardins; il vante surtout Hérat pour le grand nombre de savants et d'hommes de mérite qu'elle a produits. Les poëtes ont succédé au géographe; ils ont à leur tour chanté « cette terre abondante

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et féconde, rafraîchie par le vent du nord, où mûrit le raisin, où fleurissent la jacinthe et le narcisse ». Quand la prospérité d Hérat était à son apogée, on ne parlait dans l'Asie entière que de ses édifices, de ses douze portes et de sa double enceinte. La voix publique lui attribuait alors 444,000 maisons, 12,000 boutiques, 6,000 bains ou caravansérails. « A la plaine dont cette capitale occupe le centre, nous dit M. Ferrier, viennent se relier toutes les routes qui aboutissent aux principales contrées de l'Asie. » C'était la route de l'Inde que les Anglais tenaient à défendre, lorsqu'en 1838 ils prodiguaient leur or et leurs conseils aux habitants d'Hérat assiégés par les Persans. Cet Afghanistan qui leur a coûté tant de sang et de peines, les Anglais l'opposent comme un boulevard à la Perse, parce qu'ils craignent et ont probablement juste sujet de craindre que la Perse elle-même n'ait pas de boulevard suffisant à opposer à la Russie. Nulle puissance n'a plus foi dans la force musulmane. On s'était un instant flatté de neutraliser pour ainsi dire en des mains inertes les plus riches portions du globe, et Montesquieu lui-même n'entrevoyait pas de meilleur moyen d'arrêter des compétitions funestes. Quel est l'homme politique qui ne se soit aujourd'hui détaché de cette illusion?

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE VII.

SUITE DU VOYAGE DE FERRIER.
D'HÉRAT A FERRAH.

La Drangiane, d'après Strabon, n'était « qu'une annexe administrative et financière de l'Arie ». Le Sistan est également, de nos jours, une dépendance naturelle de la principauté d'Hérat; mais la Perse, l'Afghanistan, le Beloutchistan, n'ont cessé de s'en disputer la possession. Prophtasia, la capitale des Dranges, et Ferrah, le chef-lieu du Sistan, sont deux noms différents pour une localité identique. Les caravanes se transportent avec la plus grande facilité d'Hérat à Ferrah. La première étape leur fait franchir, presque à la sortie de la ville, l'Héri-Roud, « sur un pont de briques cuites, composé de vingt-six arches ». Elle les conduit, à travers des débris de monuments, d'aqueducs, d'habitations, jusqu'à la chaîne de montagnes, prolongement du Kouh-Siah, qu'il faut inévitablement fran-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

chir avant d'arriver au caravansérail de Chabith. A Hérat, les eaux coulaient vers le nord et vers l'ouest; sur le versant opposé du Kouh-Siah, elles prennent la direction du sud. Le Roud-Guèz serpente dans la plaine de Chabith, au milieu de forêts de tamaris, avant d'aller grossir le cours de la rivière d'Adreskian, plus connue sous le nom d'Herroud-Roud. Adreskian est le terme de la seconde étape; la troisième journée de marche aboutit à Sebzavar. La caravane, depuis son départ d'Hérat, a parcouru tour à tour des plaines et des montagnes. La chaîne qui sépare la principauté d'Hérat du Sistan n'avait pas échappé à Strabon : « La majeure partie de la Drangiane, dit-il, est au sud des montagnes. Cette province possède cependant quelques cantons situés sur le versant septentrional et dans le voisinage immédiat de l'Arie. » Sebzavar n'est qu'une très-petite forteresse, moitié moins grande que la forteresse de Ferrah, qui n'est elle-même que la moitié de la citadelle d'Hérat. L'importance de Sebzavar lui vient de sa position, qui la constitue, suivant la remarque de Ferrier, « un des anneaux de la ligne stratégique qu'une armée russe ou persane, voulant s'avancer dans l'Afghanistan, devrait prendre comme base d'opérations ».

L'Herroud-Roud le cède à peine, pour le volume de ses eaux, à l'Heri-Roud, avec lequel on le con-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

fondait autrefois. La caravane côtoie l'Herroud-Roud pendant près de huit heures; elle s'engage ensuite dans des montagnes, qu'elle ne met guère plus d'une heure à franchir. Neuf heures après avoir quitté Sebzavar, elle atteint le petit fortin de Djedjèh. De ce fortin, pour gagner Khoch-Ava, il faut se résigner à entrer dans une succession de vallées ceintes par de hautes montagnes; entre Khoch-Ava et Ferrah, il n'y a, au contraire, qu'une seule plaine. Dans cette plaine, on rencontre « quelques villages riches, un sol bien cultivé et surtout beaucoup de ruines ». Le voyage d'Hérat à Ferrah, voyage de 276 kilomètres, ne demande en somme à une caravane que six jours de marche.

Pris dans son ensemble, le Sistan est un pays plat, coupé çà et là de collines peu élevées; le tiers de la surface se compose de sables mouvants; les deux autres tiers sont formés de sables compactes, mêlés d'une petite partie d'argile et très-riches en humus. Placé en dehors de la route qui mène d'Hérat à Ferrah, mais sur le chemin direct d'Hérat à Kandahar, à 342 kilomètres environ d'Hérat, le district de Bakoua offre aux regards une plaine s'étendant à perte de vue dans tous les sens, et dont l'aspect monotone n'est coupé que par deux ou trois monticules semés çà et là. « Les montagnes, très-escarpées et très-élevées, qui bordent cette

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

plaine au nord, dit Ferrier, sont sans doute les limites méridionales de la contrée que les anciens nommaient la Paropamisade. Quant à la plaine de Bakoua, si elle était peuplée et cultivée comme elle pourrait l'être, elle deviendrait un véritable grenier d'abondance pour l'Afghanistan »

Wachir et Gulistan sont des districts contigus, qui ont été jadis et qui sont probablement appelés à redevenir, dès que le ciel leur accordera une administration tutélaire, tout aussi riches et tout aussi fertiles. Frappé de la fécondité merveilleuse de cette vaste plaine, et probablement désireux de n'y point laisser pénétrer les bandits du désert, Antiochus Soter, au dire de Strabon, la fit ceindre d'une muraille qui n'avait pas moins de 276 kilomètres de tour. « La Margiane, ajoute le savant géographe, ressemble à l'Arie, et le sol de la Margiane, comme celui de l'Arie, convient merveilleusement à la culture de la vigne. » L'observation serait encore juste aujourd'hui : les fruits, les céréales, réussissent admirablement dans le Sistan ; les arbres seuls, à l'exception des tamaris et de quelques autres essences épineuses, y sont rares; le dattier même, secoué par les vents impétueux qui désolent la plaine, n'a jamais pu s'y acclimater.

Les impressions du géographe grec et celles du voyageur français ont été confirmées par une explo-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ration récente. « Des ruines innombrables, nous apprend le major Evan Smith, membre de la commission de délimitation anglo-persane, couvrent la province dans toutes les directions, sans qu'on puisse conjecturer à quelle époque lointaine on doit en faire remonter l'existence. Le Sistan est la terre classique des légendes; il n'y a pas un endroit dont le nom ne soit lié à l'histoire du héros Roustam, de sa famille, de ses exploits, de ses souffrances. L'émir de Nasirabad prétendait faire du Sistan le jardin de la Perse : vingt mille Persans, chassés de leur pays par la famine, étaient venus, en 1871, s'établir dans cette contrée, où ils étaient certains de trouver à bas prix et en abondance tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Si l'irrigation était perfectionnée dans le Sistan, la quantité de grain que produirait la province serait simplement énorme. »

L'armée européenne qui, s'attachant à suivre les traces d'Alexandre, viendrait, comme le conquérant macédonien, prendre ses quartiers d'hiver dans la Margiane, se féliciterait sans doute d'avoir assis son camp au sein d'une région aussi productive; aurait-elle autant à se louer du climat? Ferrier a traversé deux fois la Margiane : au cœur de l'été et au milieu de l'automne; les Anglais y ont passé deux mois en plein hiver. Les informations de ces observateurs par conséquent se complètent. Interrogeons-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les successivement. Je laisse de côté le choléra qui ravageait affreusement le pays à l'époque où Ferrier y fit un séjour assez prolongé. Le choléra est un accident; il n'a découragé ni l'armée de Crimée à Varna, ni l'armée d'Agamemnon en Troade. Il serait bon pourtant de savoir si le voisinage de l'Inde n'expose pas plus particulièrement le Sistan à de fréquentes visites du fléau contagieux : une armée de 35,000 ou de 40,000 hommes, comme l'était l'armée macédonienne et comme le serait sans doute une armée russe, ne subit pas impunément un déchet qui vient en réduire d'une façon trop marquée l'effectif. Mais passons : si nous écartons l'éventualité du choléra de nos calculs, il nous faudra du moins compter avec la température. Le 26 juillet, Ferrier signale une chaleur incroyable, 46 degrés centigrades à l'ombre; trois jours plus tard, 48 degrés. Le 4 octobre, le soleil est encore de feu, le simoun maintient une atmosphère étouffante. Si l'on en croit les habitants de Ferrah, la chaleur jusqu'au 15 novembre est si forte qu'un œuf exposé au soleil durcit en une heure. De soudaines anomalies cependant quelquefois se présentent : le 8 octobre 1846, le vent du nord souffle tout à coup violemment; la température s'abaisse, et un froid inconnu jusqu'alors dans cette contrée brûlante, un froid que ne se souvien-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nent pas d'avoir jamais éprouvé les plus vieux habitants, vient glacer jusqu'aux os les voyageurs. Ce n'est de toute façon qu'un caprice fort inusité du temps; le 21 octobre, Ferrier retrouve, en s'avançant de Ferrah vers le sud, « un soleil de plomb sur la tête et un sable de feu sous les pieds ». La plaine reste aride et monotone; pas un arbuste, nulle trace, nulle espérance même de végétation; la fécondité des districts de Bakoua, de Wachir et de Gulistan ne se prolonge pas au midi de l'antique Prophtasia. En certains endroits, les premières pluies du printemps pourront couvrir la terre d'une herbe assez abondante; le soleil de juin desséchera tout. En octobre, les rivières seront sur le point de tarir; les puits des oasis n'ont d'eau que pendant quatre mois de l'année. De la fin du mois de mai au milieu du mois de novembre, toute opération militaire, du moins pour une armée qui ne serait pas entièrement composée d'Afghans et de Beloutchis, semble devoir être forcément suspendue.

La saison d'hiver présente des conditions meilleures; ce sera contre le froid qu'il faudra se tenir alors en garde. On a vu le 31 janvier le thermomètre centigrade descendre, dans la nuit, à 15 degrés au-dessous de zéro; le 4 février, le froid redevenir de nouveau intense; le 8 du même mois, une épaisse couche de neige s'étendre sur la campagne.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Dès le 10 février, la température commence à s'élever; le 25, un orage formidable éclate. Le mois de mars amène, par intervalles, d'assez fortes chaleurs. En résumé, le climat du Sistan, pendant les mois d'été, est un climat extrême; durant les mois d'hiver, on peut le considérer comme agréable. La neige ne tombe guère qu'une fois tous les cinquante ans à Ferrah; le printemps est généralement rafraîchi par des pluies. Vers la fin de mai, la température serait déjà intolérable, s'il ne s'élevait à cette époque un vent presque aussi régulier, dans son apparition et dans sa constance, que les moussons de l'Inde. Ce vent règne sans interruption pendant près de cent vingt jours et procure au Sistan une seconde période qu'on peut trouver jusqu'à un certain point supportable. Ce n'est qu'au moment où diminue et finit peu à peu par s'éteindre la brise bienfaisante que la chaleur prend définitivement le dessus. « L'existence, s'écrie M. Evan Smith, devient alors un fardeau. »

Quand on songe qu'à 200 ou 300 kilomètres à peine plus au nord, à Hérat, la chaleur moyenne, en été, n'a jamais dépassé 28 degrés centigrades, on ne peut s'empêcher de reconnaître que le Sistan n'a pas été traité, sous le rapport du climat, comme eût dû l'être un pays dont la latitude ne diffère pas sensiblement de celle du Caire. Si les aqueducs

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

souterrains, les *kariz,* dont les Persans font encore un si grand usage, rendaient un jour à cette contrée désolée le manteau de verdure qui a dû la couvrir autrefois, il est probable que les conditions de la température s'en ressentiraient. Nous n'avons pas de données certaines sur le climat de la Drangiane au temps d'Alexandre; nous savons seulement, par le témoignage de Diodore de Sicile et d'Arrien, que la fécondité d'une faible portion de cette riche province suffit à sauver de la destruction l'armée de Cyrus. Non loin des Dranges, habitaient alors, sur les bords de l'Etymander, les Agriaspes Évergètes. Le grand roi qui fit passer l'empire de l'Asie aux mains des Perses, et dont toute l'existence ne fut qu'une suite à peine interrompue de campagnes, Cyrus, s'était vu, au cours d'une de ces expéditions qu'il poussa si loin vers l'Orient, arrêté dans une contrée déserte et entièrement dépourvue de subsistances. « Il y courut, dit Diodore, les plus grands dangers. Pressés par la faim, ses soldats finirent par se manger entre eux. » Dans cette extrémité, les Agriaspes amenèrent à Cyrus trois mille chariots de vivres. Ces Agriaspes, auxquels la reconnaissance du petit-fils d'Astyage décerna le nom d'Evergètes (*bienfaiteurs*), n'étaient qu'une tribu du Sistan.

Comme la province qui lui a succédé, la Dran-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

giane s'étendait probablement jusqu'aux bords de l'Etymander. Les Afghans ont donné à l'Etymander le nom d'Hirmend. Ce fleuve n'est pas, ainsi que tant de rivières persanes, un cours d'eau insignifiant; du Tigre à l'Indus, on n'en rencontrerait pas d'aussi considérable. L'Hirmend ne va point, il est vrai, jusqu'à l'Océan; il se perd, comme l'Oxus et comme le Jaxarte, dans une mer intérieure, dans le lac du Sistan, l'*Aria palus* des anciens; il n'en a pas moins un cours de plus de 1,200 kilomètres : le Rhin n'en baigne que 1,400. « Encaissé dans un lit profond, nous dit l'adjudant général Ferrier, l'Hirmend traverse d'abord la montueuse contrée de la Paropamisade; à 60 ou 70 kilomètres de Girishk, il commence à rouler sur un terrain plat. La végétation sur les bords de ce fleuve est aussi luxuriante que sous les tropiques. Les eaux de l'Etymander sont claires, froides et de très-bon goût. La navigation pourrait se pratiquer de Girishk jusqu'à l'embouchure. La largeur du fleuve à Girishk est de 60 ou 80 mètres; la profondeur moyenne varie d'une brasse et demie à deux brasses. »

Ferrier a fait, au mois d'octobre et au mois de novembre, le tour de la mer intérieure qui reçoit et absorbe les eaux de l'Etymander. « Ce lac, dit-il, n'est ni un ovale, ni un rond; c'est une espèce

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de trèfle. Sa plus grande longueur est d'environ 72 kilomètres; sa profondeur n'excède pas 4 ou 5 pieds. » En 1872, après deux ou trois années de sécheresse, Evan Smith constatait qu'un grand changement tendait à se produire dans la Drangiane. « Le lac, écrivait-il, se dessèche, et on peut le considérer comme n'existant plus. » Les eaux de l'Etymander ont dû, depuis cette époque, remplir de nouveau leur ancien réservoir, ou elles auront cherché, pour s'y abîmer, quelque autre bassin; ce qui leur est formellement interdit, c'est d'aller à la mer : la constitution géologique du Sistan s'y oppose.

Aujourd'hui, comme au temps des Agriaspes, la population se rapproche autant que possible des bords du fleuve; l'insalubrité de terrains alternativement noyés et découverts par les eaux n'a pas réussi à en éloigner les habitants. La plus grande agglomération se rencontre dans le delta que forme, à partir de la tour d'Alem-Dar, l'Hirmend, divisé alors en plusieurs branches. Ferrier y a compté plus de vingt villages, « tous riches et bien peuplés ». Mais c'est là surtout, au sein de cette oasis dont la prospérité excite l'envie des districts moins favorisés qui l'entourent, que, sans le vent violent qui souffle en été, « la vie humaine, suivant l'expression d'Evan Smith, deviendrait impossi-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ble ». Des moustiques, dont la trompe est de force à percer les couvertures de laine les plus épaisses, se sont établis en maîtres dans le delta; aux derniers jours d'octobre, Ferrier les trouve encore aussi ardents à l'attaque qu'au milieu de l'été. La piqûre des mouches elles-mêmes devient, à cette époque de l'année, venimeuse; les insectes de tout genre et les reptiles se joignent aux moustiques et aux mouches pour faire de cette terre marécageuse un enfer. L'homme résiste cependant; la nature l'a doué d'une énergie vitale supérieure à celle des autres animaux; il résiste, mais les chevaux, la plupart du temps, succombent. « Pour les conserver, disait à M. Evan Smith l'émir de Nasirabad, il faut avoir grand soin de les couvrir de la tête à la queue. Le climat du Sistan leur est particulièrement défavorable. » Avis aux généraux qui descendraient d'Hérat dans la Drangiane avant de se mettre en marche pour Kandahar.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE VIII.

CONQUÊTE DE L'ARIE ET DE LA DRANGIANE PAR ALEXANDRE.

Tout me porte à croire que le conquérant de l'Hyrcanie ne mesurait pas bien lui-même, au moment où il s'apprêtait à partir de Zadracarta, la grandeur de l'effort auquel le condamnait l'héritage royal qu'il avait accepté et qu'il lui fallait maintenant recueillir. L'adhésion empressée du satrape de l'Arie doit avoir contribué à l'abuser sur les dispositions réelles de la Perse orientale. Satibarzane s'était hâté de désavouer Bessus et de protester de son dévouement au nouveau règne : il reçut en échange la confirmation de ses pouvoirs. Alexandre cependant ne crut pas devoir le laisser rentrer seul dans son gouvernement; il lui adjoignit un des hétaires, Anaxippe, avec quarante archers à cheval. L'armée macédonienne allait traverser le territoire des Ariens; Anaxippe et sa troupe veille-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

raient à ce qu'elle n'y commît pas de dégâts. Tel fut le motif allégué par le roi lorsqu'il fit accompagner Satibarzane par cette escorte d'honneur dont le satrape pressentit toutefois sans peine le véritable objet. Pareille combinaison a été constamment adoptée dans les Indes, et nous en avons nous-mêmes observé de nos propres yeux l'heureux fonctionnement à Java. Le *régent* indigène était mis par Alexandre sous la surveillance discrète et dissimulée du *résident* macédonien. Il n'est pas tutèle qui ne soit à la longue importune : Satibarzane n'a pas plus tôt rassemblé dans Artacoana, l'antique capitale de l'Arie, les levées qui lui viennent de toutes parts, qu'il fait massacrer Anaxippe et son détachement. Alexandre s'était mis en marche; il venait d'atteindre, probablement vers le milieu d'octobre, la ville de Susia, située près des confins actuels du Khorasan, quand il apprend que l'Arie, sur la soumission de laquelle il croyait pouvoir compter, est en pleine révolte. Quels qu'aient été ses desseins au début, qu'il ait eu, en partant de Zadracarta, Bactres ou toute autre ville du Turkestan pour objectif, il n'hésite pas à cette heure sur le chemin à prendre : c'est à la région soulevée que l'armée doit courir. « En deux jours, dit Arrien, Alexandre parcourt 110 kilomètres. » Cette marche rapide, accomplie par la cavalerie des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

hétaires, par les archers, par les Agriens, par les corps de Cœnus et d'Amyntas, que le roi, suivant sa coutume, conduit en personne, déconcerte les insurgés. Tout fuit et se disperse; Satibarzane se jette, suivi d'une partie de sa cavalerie, dans les montagnes.

Le satrape abandonnait l'Arie qu'il jugeait difficile à défendre; il se gardait la route de la Bactriane ouverte : les caravanes ne mettent aujourd'hui qu'une quinzaine de jours pour se rendre de la plaine d'Hérat à la plaine de Balkh. La voie est facile; il n'y a que la rivière de Merv, le Mourghâb et la chaîne connue sous le nom de Tirband-i-Turkestan à franchir. Les fuyards de l'Arie allaient être un précieux renfort pour Bessus : Alexandre se lance, avec toutes les troupes qu'il a sous la main, à leur poursuite. Satibarzane a déjà trop d'avance; le roi perdrait son temps à vouloir l'atteindre; il revient sur ses pas. Cratère, en ce moment, arrivait avec le gros de l'armée; Alexandre le trouve arrêté devant un plateau sur lequel 13,000 hommes environ se sont retranchés. Du côté de l'ouest, le plateau se termine par une face abrupte; la pente est plus douce sur la paroi opposée; c'est de ce côté qu'il faut tenter l'attaque. Alexandre commande avant tout qu'on déblaye le terrain. Un immense abatis d'arbres et de branches s'accumule; les Macédoniens en forment un bûcher dont la hau-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

teur égale bientôt celle du sommet occupé par l'ennemi. Le soleil était brûlant, le bois desséché par l'été; une seule étincelle a suffi pour allumer l'incendie. L'embrasement se propage sur tout le flanc du coteau avec une rapidité incroyable; le vent pousse les flammes au visage des défenseurs à demi aveuglés de la redoute. La situation n'était pas tenable; les Barbares se précipitent hors de leurs retranchements. Les uns trouvent la mort au milieu des flammes, les autres sont immolés par les Macédoniens.

Il restait une dernière retraite aux Ariens révoltés : Artacoana, l'antique capitale de l'Arie, était une place forte, une ville qu'on ne pouvait se flatter d'enlever par un simple coup de main. Cratère est chargé de l'investir et de tout préparer pour en battre les murs; Alexandre se porte lui-même sur les lieux : il n'était guère dans ses habitudes de laisser à d'autres le soin de conduire ses troupes à l'assaut. Ordre est donné de faire approcher les tours. Les énormes machines s'ébranlent et avancent lentement, poussées vers la muraille par des mains invisibles. A cet aspect, les habitants d'Artacoana s'épouvantent et ne songent plus qu'à implorer la merci du roi. Alexandre avait le pardon facile; il se contente d'imposer un nouveau satrape, Arsacès, à la province si promptemen reconquise.

Ce vainqueur indulgent n'en jugea pas moins

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nécessaire de prendre ses sûretés contre un soudain retour de turbulence. A 90 kilomètres environ des lieux où les caravanes rencontrent de nos jours la ville de Kussang, s'étend à perte de vue une riche campagne traversée par les affluents nombreux qui vont grossir le cours de l'Héri-Roud, l'Arius des anciens. Au centre de cette plaine, Alexandre fait tracer un camp retranché qui, quelques années plus tard, deviendra une ville. Hérat, dont la monarchie persane n'a cessé de convoiter la possession, Hérat qu'on a surnommée la clef de l'Inde et qui a eu l'honneur, en 1838, d'occuper toutes les chancelleries de l'Europe, couvre très-probablement l'emplacement qu'embrassait, en l'année 330 avant Jésus-Christ, sur les bords de l'Arius, l'enceinte fortifiée d'Alexandre. Cette ville, destinée peut-être par sa position à jouer dans l'avenir un rôle plus important que celui auquel on la crut jusqu'ici appelée, doit sa fondation à la défection inattendue de Satibarzane.

Alexandre achevait de pacifier l'Arie, quand de nouveaux renforts lui arrivèrent. Chaque étape dans le progrès continu qui rapproche rapidement l'armée macédonienne de l'Indus, de ce fleuve au delà duquel s'ouvre un monde fabuleux, le monde d'où Bacchus rapporta la vigne, est ainsi marquée par un apport plus ou moins considérable de la

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

terre natale. L'Hellade se déplace dans ce qu'elle a de plus entreprenant et de plus viril ; on comprend que les Romains aient eu si peu de peine à la conquérir. Zoïlus amenait de la Grèce 500 chevaux ; 3,000 autres avaient été recrutés par Antipater en Illyrie. De la Lydie venaient : sous le commandement de Philippe, fils de Ménélas, 430 cavaliers, dont le tiers environ se composait de Thessaliens restés volontairement au service ; sous le commandement d'Andromaque, 2,600 hommes des milices étrangères.

Un des meurtriers de Darius, Barzaente, gouvernait la Drangiane. Plus compromis que Satibarzane, ce satrape n'avait pas osé feindre la soumission. Il se croyait en sûreté au fond de cette province qui, continuation en quelque sorte de l'Arie, confine aux déserts de la Gédrosie vers le sud et va se relier à l'Arachosie du côté de l'orient ; mais la perfidie de Satibarzane a trop bien éclairé Alexandre sur le danger de laisser derrière lui des populations insoumises. A peine a-t-il réduit ou dissipé les insurgés ariens qu'il se porte avec son armée chez les Dranges. D'Artacoana, le roi passe à Prophtasia ; l'adjudant général Ferrier, si nous le prenions pour guide dans cette incursion rapide, nous conduirait de Kussang et d'Hérat à Ferrah sur les bords de la mer intérieure du Sistan.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Alexandre a dû arriver dans la Drangiane à la fin d'octobre. Si son armée y a trouvé des vivres à profusion, elle a dû, d'autre part, y rencontrer des chaleurs encore excessives. Le climat du Sistan a mis à forte épreuve l'égalité d'âme de tous les voyageurs qui se sont arrêtés quelque temps, entre Nasirabad et Ferrah, au bord de ces marais d'où s'échappent nuit et jour des nuées de moustiques. La patience des généraux macédoniens était à bout déjà quand Alexandre les mena chez les Dranges; les misères irritantes d'un campement prolongé sous ce ciel d'une inclémence devenue proverbiale, ne pouvaient manquer d'agir sur leur humeur et de les disposer davantage encore à la mutinerie. La révolte est constamment dans l'air au sein d'une armée qui souffre.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE IX.

CONSPIRATION DE DYMNUS, SUPPLICE DE PHILOTAS. MEURTRE DE PARMÉNION.

Parménion avait été laissé en Médie avec un milliard et un corps d'élite composé de 6,000 Macédoniens, de 200 jeunes gens appartenant aux plus nobles familles de la Macédoine et de 5,000 Grecs, dont 200 cavaliers. Son fils aîné, Philotas, commandait, dans l'armée de la Drangiane, la cavalerie des hétaires. Déjà redoutable avant la mort de Darius, la puissance de cette famille illustre n'était-elle pas cent fois plus à craindre encore depuis que l'Asie soumise remplissait toute l'armée de pensées de retour? Dans Parménion, les mécontents trouvaient enfin un chef. Alexandre n'avait pas d'enfants : qu'il disparût, la succession au trône de Macédoine devenait vacante; un conspirateur heureux pouvait y aspirer. Ce ne sont ni des Turenne, ni des Wellington que nous avons à juger; ce sont, qu'on

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ne l'oublie pas, des Guise et des Douglas. Leurs actes malheureusement ont été appréciés par des rivaux, et c'est là, je l'avoue, ce qui me trouble un peu quand je m'apprête à faire le procès à leur mémoire.

L'armée campait, depuis neuf jours, dans les plaines de la Drangiane; un dangereux complot, détestable dessein, mystérieusement tramé dans des régions obscures, arrive, par une confidence imprudente de Dymnus, le chef des conjurés, à la connaissance de Nicomaque. Qu'était ce Nicomaque? Un jeune officier sans consistance et que son rang inférieur dans l'armée n'autorisait pas à se présenter, sans y être invité, devant Alexandre. Épouvanté du dangereux secret dont il porte le poids et dont il ne sait comment se décharger, Nicomaque consulte son frère Ceballinus. Tous deux reconnaissent qu'il n'y a pas un instant à perdre, et qu'il faut, avant tout, mettre, par un prompt avis, le roi sur ses gardes. Philotas avait à toute heure accès près du souverain; c'est à Philotas que Ceballinus s'adresse. Philotas, le commandant de la cavalerie des hétaires, l'ami d'Alexandre, est averti; sans doute Alexandre lui-même va l'être. Deux jours se passent, Philotas voit le roi, l'entretient de divers sujets; il ne lui dit rien du complot. Prend-il du moins quelques dispositions pour écarter du héros confiant le danger

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qui menace à chaque instant sa vie? Philotas laisse son maître, son roi, son général, l'homme qui l'honore de son amitié, exposé pendant deux jours aux coups des assassins sans rompre le silence, sans éveiller la vigilance des gardes! Trahison plus flagrante s'est-elle jamais produite, je ne dirai pas, dans une cour, je dirai, pour mieux faire comprendre ma pensée, au sein d'un état-major?

Ceballinus, inquiet, ne voyant donner aucune suite aux avis pressants que son anxiété réitère, se résout à faire prévenir Alexandre par Métron, que Vangelas, un des traducteurs de Quinte-Curce, appelle « le chef de la garde-robe », mais dont les fonctions me paraissent avoir eu, en réalité, beaucoup plus de rapport avec celles de Duroc, le grand maréchal du palais sous le premier empire. Métron, — combien la conduite de ce serviteur fidèle rend plus choquante encore l'indifférence coupable de Philotas! — Métron commence par s'assurer de la personne de Ceballinus et court incontinent chez le roi. Il le trouve au bain. Dès les premiers mots que Métron prononce, Alexandre, assiégé depuis longtemps des plus affligeants soupçons, comprend la gravité de la communication; avec sa présence d'esprit habituelle, il donne sur-le-champ ses ordres. « Qu'on aille arrêter Dymnus. » Maintenant où est le dénonciateur? Le roi ne veut

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

laisser à personne le soin de l'interroger. Ceballinus voit à peine entrer Alexandre dans l'appartement où Métron l'a renfermé, qu'il s'écrie : « O mon roi ! je te revois donc sain et sauf ! Les dieux t'ont arraché aux mains impies des traîtres ! » Tout ce qu'il a pu apprendre du complot, Ceballinus à l'instant le révèle. « Depuis combien de temps, lui demande Alexandre, savais-tu qu'on en voulait à ma vie? — Depuis trois jours, répond le frère de Nicomaque. — Et c'est aujourd'hui seulement que tu me préviens ! » Une information si tardive pouvait-elle venir d'un soldat loyal? N'indiquait-elle pas plutôt un conjuré hésitant, indécis, et qui ne se résignait à livrer ses complices que par la crainte d'une découverte qui l'aurait perdu lui-même?

A cette imputation, Ceballinus proteste : sa contenance, son accent sont empreints d'une sincérité qui ne saurait échapper au regard pénétrant d'Alexandre. Dès que Nicomaque s'est ouvert à lui, Ceballinus n'a eu garde de perdre un instant pour chercher le moyen d'arriver jusqu'au roi ; il a tout rapporté à Philotas. Les rois n'ont pas d'amis : Louis XIV et Napoléon se le sont bien souvent répété avec amertume. Il est cependant des noirceurs que leur cœur ne soupçonne jamais. Alexandre fait appeler Philotas. Sur le complot de Dymnus il n'avait plus de doutes : Dymnus, au moment où les gardes

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

allaient le saisir, s'est donné la mort. Mais que faisait au roi le projet criminel de Dymnus? Ce qui intéressait le prince, et l'armée, et l'Asie, c'était le silence gardé pendant trois jours par le fils de Parménion. Si Alexandre eût pu obtenir de Philotas cet aveu que Henri IV essaya vainement d'arracher au maréchal de Biron, se serait-il déclaré satisfait? Je n'oserais me permettre de le croire : la raison d'État a des exigences souvent inflexibles, et jamais les intrigues de Philippe II n'ont mis la France dans un péril égal à celui que courut en ce jour l'armée de Macédoine. Philotas, en tout cas, n'avoua rien; il embrassa le roi, s'excusa d'un air dégagé de sa négligence, et crut avoir tout dit quand il eut rappelé, pour se faire pardonner, ses services passés. Le malheureux osait follement se flatter de pouvoir rentrer dans ce cœur d'où la méfiance venait de le chasser à jamais. Alexandre lui tendit la main, l'invita même, assure-t-on, à souper; dans la nuit, lorsque les feux du camp furent éteints, il fit investir sa tente par trois cents hommes; le lendemain, six mille soldats s'assemblaient pour juger le fils de Parménion.

Les vieux usages de la Macédoine réservaient à l'armée en campagne ce droit de vie et de mort que la république athénienne attribuait au peuple. Le rôle d'accusateur était le seul qui appartînt à l'au-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

torité royale. Qu'importe ce partage? Dans les jugements déférés à la multitude, la responsabilité ne reste-t-elle pas tout entière à celui qui accuse? Philotas eût été lapidé séance tenante si Alexandre n'eût jugé bon de faire suspendre jusqu'à plus ample informé la sentence. Une lettre de Parménion, saisie parmi les effets de son fils, contenait des expressions vagues dont le double sens pouvait être interprété comme la preuve d'une complicité secrète : Philotas cependant n'avait jamais cessé de protester de l'entière innocence de son père; Cratère, Éphestion, Cœnus, insistèrent pour qu'on recourût à la torture. Au milieu des tourments, Philotas confessa le crime réel ou imaginaire que méditait le commandant de l'armée de Médie. Les supplices raffinés dont les tortionnaires se sont transmis d'âge en âge les atroces secrets, ont de tout temps arraché aux infortunés qui demandaient à grands cris la mort comme une délivrance, les aveux dont on voulait se faire une arme contre eux. L'histoire n'a jamais tenu compte de ces confessions douloureuses. Néanmoins les détails dans lesquels, s'il faut en croire Quinte-Curce, entra, au sortir des mains du bourreau, Philotas, portent un caractère bien étrange de précision et de vraisemblance. « Ni lui ni son père, raconta l'infortuné patient, n'avaient trempé dans l'obscur complot de Dymnus, mais de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mutuels serments les liaient à Hégéloque, depuis le jour où Alexandre s'était laissé proclamer le fils de Jupiter. » Hégéloque, on s'en souviendra peut-être, était ce général qui, au mois de janvier de l'année 331 avant Jésus-Christ, amena en Égypte[1] les prisonniers de Chio et de Mitylène. Ce Grec sceptique et frondeur parvint-il, en effet, à ébranler la foi du vétéran qui avait tant contribué à placer et à raffermir Alexandre sur le trône? Comment expliquer alors qu'avec ce puissant concours le sinistre dessein eût été si longtemps ajourné? « On avait voulu, disait Philotas, attendre que le triomphe des Macédoniens fût couronné par la capture ou par la mort de Darius. » Le crime de Bessus était venu affranchir les conjurés de tout scrupule; ils se préparaient à jeter le masque, quand Hégéloque, l'âme et l'instigateur du complot, tomba frappé sur le champ de bataille. Cet événement, loin de changer le cours des idées de Philotas, ne fit au contraire que stimuler son impatience. Parménion allait entrer dans sa soixante et onzième année; si la mort le surprenait avant qu'Alexandre fût revenu de la Bactriane, qui pourrait mettre encore l'armée de Médie et les trésors d'Ecbatane au service d'une conspiration

[1] Voir les *Campagnes d'Alexandre. Le Drame macédonien.* E. Plon et Cie, éditeurs.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dont le succès même ne s'affirmerait pas sans débat? Que Dymnus ou tout autre portât le coup mortel, Philotas et ses amis se seraient trouvés, grâce à un plan qui subsistait dans l'ombre, les seuls en mesure d'en profiter.

Comment admettre, si le récit recueilli par Quinte-Curce n'a pas été forgé à plaisir, que Philotas ait pu prendre tant de peine à se charger lui-même, qu'il ait eu le sang-froid, brisé, à demi mort, tout haletant encore des angoisses de la gêne, de construire de toutes pièces une histoire que la malveillance de ses ennemis n'aurait jamais pu rêver plus plausible et plus vraisemblable? On comprend aisément qu'après de tels aveux, Cratère, Éphestion et Cœnus se soient retirés satisfaits. Alexandre fit lire les déclarations de Philotas devant les soldats assemblés; une acclamation unanime prononça la sentence. Tous ceux que Nicomaque avait accusés furent, avec Philotas, lapidés sur-le-champ.

« Philotas, dit Quinte-Curce, n'obtint pas même la pitié de ses amis. » Mais l'armée n'avait pas seulement condamné Philotas; elle avait en même temps voté la mort de Parménion. L'arrêt était rendu; il s'agissait de l'exécuter. Les soldats de l'armée d'Italie auraient bien pu cent fois décréter contre Moreau la peine capitale, il n'en eût pas été pour cela plus facile d'aller saisir le rival de gloire

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de Bonaparte au milieu des vieilles légions de l'armée du Rhin. Alexandre pouvait, il est vrai, revenir sur ses pas, le décret de proscription à la main, rentrer à la tête de ses cohortes en Médie, sommer les troupes qui gardaient Ecbatane d'abandonner un traître et livrer en dernier ressort bataille à Parménion. Voilà ce que nous étions peut-être en droit d'attendre d'un héros. Alexandre se conduisit autrement : ne l'accusons pas d'avoir agi cette fois en Asiatique; il n'agit pas même en Macédonien, c'est-à-dire en demi-Barbare; les éphores de Sparte ne l'auraient pas désavoué. Ce qu'il fit ne fut ni un emprunt aux mœurs des vaincus, ni un ressouvenir des perfidies paternelles; ce qu'il fit, la Grèce en avait maintes fois donné le spectacle : il fit assassiner Parménion.

Atroces exigences du salut de l'État, il ne m'appartient pas de vous absoudre ni de vous condamner; je ne suis pas, grâce à Dieu, un homme politique, et je plains sincèrement ceux que des considérations trop cruelles pour mon cœur, peut-être aussi trop hautes pour mon intelligence, obligent à fouler aux pieds, comme autant de faiblesses coupables, les scrupules qui pourraient arrêter un esprit vulgaire. Il n'en est pas moins vrai que la conscience s'alarme quand on lui demande de reconnaître deux morales : l'une absolue et faite pour la grande masse humaine,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'autre réservée aux hommes de gouvernement. Les conséquences qu'aurait pu avoir la moindre hésitation après le supplice de Philotas ne sont pas douteuses : la guerre renaissait en Grèce, l'Asie se soulevait, encouragée par les divisions des vainqueurs; un vaste écroulement succédait à la conquête à peine ébauchée. Alexandre ne voulut pas exposer l'univers à cette anarchie; il le sauva aux dépens de sa gloire. Hercule en personne, pendant qu'il supportait le ciel sur ses épaules, dut quelquefois trouver la tâche d'Atlas bien lourde; j'aurais préféré, je l'avoue humblement, qu'Alexandre laissât choir le monde plutôt que de se résoudre à le soutenir d'une main cauteleuse et sanglante. Le meurtre de Parménion fut sans doute conforme aux habitudes politiques de l'époque; ce n'en est pas moins une exécution à la turque.

Un des plus chers compagnons du vieillard, Polydamas, franchit en onze jours les 1,400 kilomètres qui séparent la Drangiane de la Médie. Qu'on ne mette pas en doute cette rapidité merveilleuse; le *jambaz*, ou chameau de course, réalise tous les jours de semblables prodiges. Accompagné de deux Arabes et prenant à travers le désert la route que devait, deux mille ans plus tard, faire jalonner par des tours de brique Nadir-Schah, Polydamas se tenait assuré de devancer tous les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avis qui auraient pu mettre Parménion sur ses gardes. Il portait deux lettres d'Alexandre, l'une adressée au commandant de l'armée de Médie, l'autre destinée à Cléandre, un des généraux qui, dans cette même armée, servaient en sous-ordre. La première lettre contenait l'exposé affectueux et confiant des opérations projetées; la seconde enjoignait à Cléandre d'exécuter la sentence de mort portée contre le proscrit. Polydamas arrive de nuit à Ecbatane et s'y glisse sans être remarqué, grâce au déguisement qui, depuis le départ de Prophtasia, dissimulait sa qualité véritable. Vers trois heures du matin, il va se présenter chez Cléandre. Un ordre du maître sanctionné par l'armée ne laisse à ce soldat, désigné au choix d'Alexandre par son naturel ambitieux et féroce, aucune hésitation. Cléandre ne demande que le temps de réunir le nombre de complices nécessaire; il les cherche et les trouve parmi les généraux qui ont, ainsi que lui, un facile accès auprès de la victime. Dès le point du jour, tous ces exécuteurs dociles d'une volonté tenue pour sacrée se rencontrent dans le parc royal d'Ecbatane. C'est là, sous les magnifiques ombrages qui ont vu passer les courtisans de Cyrus, que Parménion vient goûter d'ordinaire la fraîcheur matinale et entendre, tout en poursuivant sa promenade, les rapports de ses lieutenants. Cléandre et les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

autres conjurés l'abordent; Polydamas lui fait savoir qu'arrivé le matin même de la Drangiane, il n'attend que son bon plaisir pour se présenter devant lui. « Un messager du roi! un ancien frère d'armes! qu'on l'introduise à l'instant! » Polydamas s'avance, l'air riant et joyeux; Parménion lui fait de la main signe d'approcher. Le traître accourt, impatient, semble-t-il, de donner à son général, après six mois d'absence, ce baiser de paix qui était le salut familier de l'époque. Parménion, sans défiance, lui a ouvert les bras. Polydamas remet à Parménion la lettre écrite de la main d'Alexandre. Le vétéran rompt le sceau de la dépêche royale et en parcourt rapidement le contenu. « Le roi, dit-il, se dispose à marcher sur l'Arachosie. Quel homme! quelle activité! Ne serait-il pas temps cependant que, satisfait de la gloire acquise, il songeât à ménager sa vie? » Est-ce uniquement un intérêt affectueux et presque paternel qui dicte ces paroles? N'y découvrez-vous pas comme un mélange suspect d'admiration et de blâme? La réflexion que Parménion fait ainsi à voix haute n'est-elle pas le thème favori des découragés et des séditieux?

En ce moment, Polydamas tendait au vétéran une prétendue lettre de son fils, dont un habile faussaire avait imité soigneusement l'écriture. Le visage de Parménion, dès les premiers mots, témoi-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

gne de la joie que cette lecture lui cause. Pendant que son attention est ainsi absorbée, Cléandre lui porte soudain un violent coup d'épée dans le flanc; d'un second coup, il l'atteint à la gorge. Les autres conjurés se précipitent sur le malheureux vieillard et l'achèvent. Parménion ne respirait plus, qu'ils le frappaient encore. L'infortuné avait, aux premiers jours du règne, secondé Hécatée dans le meurtre d'Attale; il eut à son tour le sort qui attendait Guise, Ali-Pacha, Wallenstein. Mais combien Alexandre me semblerait déchu, s'il me fallait l'excuser par l'exemple d'un Henri III, d'un Mahmoud ou d'un Ferdinand II! J'aime mieux m'en prendre au caractère barbare des temps où il vécut. Si grand qu'on soit, on ne s'affranchit jamais complétement de la fatale influence de l'air ambiant. La mort de Parménion, en dépit des formalités qui prétendaient lui avoir donné une sanction légale, fut un crime. Il nous est difficile d'apprécier aujourd'hui si ce fut une faute. On ne saurait cependant méconnaître les funestes effets que cette justice sournoise, qui ressemblait si bien à un attentat, devait infailliblement avoir sur la discipline de l'armée. Il est toujours mauvais d'ériger des soldats en juges et de leur rendre le commandement suspect; plus désastreux encore de leur montrer l'autorité souveraine occupée à opérer dans l'ombre et par des moyens ina-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vouables. L'alarme était dans le camp; chacun tremblait et interrogeait avec une secrète anxiété ses souvenirs, se demandant s'il ne s'était pas, à son insu, compromis par quelques fâcheux propos. Bien peu auraient osé interroger leur cœur, car la réponse eût pu être un murmure. Le grand art du pardon consiste à rassurer à fond les consciences malades : vous promettrez en vain votre indulgence aux gens qui vous ont trahi, si vous ne parvenez à bien les convaincre que vous ignorez les noms des traîtres. « Les malheureux! ils croient que nous le savons! » est un mot charmant; c'est en même temps un mot fort habile, un mot profondément politique.

Alexandre jugea non sans raison que la sourde inquiétude qui lui était de toutes parts signalée devenait un symptôme de mécontentement infiniment plus grave que ne l'eût été le tumulte passager d'une sédition ouverte. Une loi sauvage, propre à la Macédoine, rendait solidaires de tout crime capital les parents des coupables; le roi fit proclamer que cette loi terrible ne recevrait pas son application. Plusieurs des amis de Philotas, dans le premier moment d'effroi, avaient pris la fuite : ramenés au camp, ils eurent toute liberté pour plaider leur cause, et l'armée, par un de ces revirements soudains sur lesquels néanmoins il sera toujours imprudent de compter, trouva bon d'écouter avec une certaine

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

faveur leur défense; elle se donna même le royal plaisir de les absoudre.

Cette disposition à la mansuétude fut malheureusement de courte durée. Alexandre Lynceste, gendre d'Antipater et ami d'Antigone, fit la cruelle épreuve des mouvements capricieux des foules. Depuis trois ans, il était détenu, sous la prévention d'avoir, en Cilicie, tramé, à la suggestion de Darius, le meurtre du roi; un zèle intempestif évoqua ce vieux procès. Alexandre de Lynceste comparut devant le tribunal populaire. Il s'y présentait à une mauvaise heure; le monstre à jeun n'était plus en veine de clémence. Le trouble de l'accusé le perdit; les soldats lui laissèrent à peine le temps de murmurer quelques mots; ils le percèrent de traits au milieu de sa harangue.

Il se passa plusieurs mois avant que ces nouvelles lugubres parvinssent en Grèce. Atteint dans la personne de son gendre, Antipater se sentit menacé; Plutarque l'accuse formellement d'avoir dès cette époque noué une alliance secrète avec les Étoliens. Antipater fût-il resté fidèle et résigné, qu'Alexandre ne l'en aurait pas moins tenu pour suspect; il l'avait trop sérieusement offensé pour ne pas songer à se prémunir contre sa rancune. Le roi de Macédoine traversait une des phases presque inévitables du pouvoir absolu : la méfiance. Dans le doute uni-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

versel qui l'envahit alors, le vit-on, à l'exemple des tyrans de Sicile, montrer une humeur sombre, prendre un aspect farouche, s'entourer tout à coup de gardes et de soupçons? La trahison n'eut pas la puissance de transformer à ce point Alexandre; elle disposa sans doute aux explosions violentes ce caractère impétueux à l'excès, elle ne changea rien aux allures ouvertes du plus séduisant des despotes. Ce dieu, dont la majesté naturelle imposait sans effort un respect superstitieux aux vaincus, ce profond politique dans lequel les Grecs s'obstinaient à ne voir qu'un conquérant vulgaire, enivré d'un orgueil touchant à la folie, resta ainsi, pour le peuple de soldats qui poussait son char, l'idole toujours radieuse que, longtemps avant l'oracle de Jupiter Ammon, il avait pris l'habitude d'adorer. Les déceptions, si cruelles, si répétées qu'elles fussent, ne mirent pas une ride sur le front souriant du héros; elles lui inspirèrent seulement une haine plus vigoureuse encore contre les violateurs de la foi jurée.

Barsaente, à l'approche d'Alexandre, avait pris la fuite et s'était hâté de passer sur la rive gauche de l'Etymander, mais il ne put réussir à soulever les habitants de la Gédrosie. Ces nomades indomptés prirent tout à coup parti pour le roi victorieux qu'avec leur capricieux appui Barsaente s'était flatté

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de pouvoir encore combattre. Le satrape fugitif fut renvoyé par eux au camp des Macédoniens, chargé de chaînes; Alexandre le fit à l'instant mettre à mort. Ce complice de Bessus eût peut-être trouvé grâce devant un vainqueur moins résolu à enseigner aux peuples le respect du pouvoir suprême; Alexandre l'immola sans pitié aux mânes de Darius et à ses illusions envolées.

Dans les États héréditaires des descendants d'Astyage et de Cyrus, la population attachée au sol ne demandait que la paix et la sécurité nécessaires à ses travaux; dans la Bactriane, on aurait à compter avec les habitudes turbulentes de tribus nomades dont la guerre était le passe-temps favori; le pillage, la plus impérieuse des passions. « Les Uzbeks, remarque avec raison le savant géographe Abdoul-Kerim-Boukhary, sont comme les boyaux du mouton qu'on ne peut purifier en les lavant. » La Parthiène, l'Arie, la Drangiane, l'Arachosie, n'offraient guère des conditions meilleures. A peine Alexandre s'était-il porté au sud, vers Prophtasia, que Satibarzane rentrait sur le territoire de l'Arie avec deux mille chevaux qui venaient de lui être envoyés de la Bactriane par Bessus. L'apparition du satrape déchu et de ses féroces auxiliaires suffit pour insurger encore une fois la contrée. Alexandre, par bonheur, recevait, en ce moment

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

critique, un secours qui ne pouvait venir plus à point : toute l'armée de Parménion, remplacée en Médie par de nouvelles levées dont Cléandre prit le commandement, avait été, par l'ordre du roi, dirigée sur la Drangiane; l'arrivée de ces onze mille hommes permit de former une colonne volante qu'Alexandre détacha de l'infanterie grecque, et à laquelle il adjoignit un corps de six cents chevaux. Caranus et Erygius, deux hétaires, furent désignés pour conduire cette force jugée suffisante dans l'Arie; Artabaze, fidèle à son nouveau roi, comme il l'avait été jusqu'à la dernière heure à Darius, promit d'user de son influence morale pour faire tomber les armes des mains des révoltés. Andronique, avec les anciens stipendiés reçus à merci dont il était devenu le chef à Zadracarta, Phratapherne, avec le contingent parthe, furent chargés d'appuyer le mouvement qu'allaient prononcer, en gardant Prophtasia pour base d'opérations, les deux lieutenants macédoniens. Un combat sanglant ne tarda pas à s'engager; les Barbares au début tinrent ferme; ils ne se décidèrent à lâcher pied que lorsqu'ils eurent vu Satibarzane, aux prises avec Erygius, tomber renversé d'un coup de lance au visage. La déroute alors fut complète, et l'Arie soumise cessa d'arrêter la marche en avant d'Alexandre.

Avant de quitter les plaines sablonneuses et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

brûlantes du Sistan, Alexandre avait quelques dispositions à prendre. La conjuration de Philotas venait de lui révéler le danger de laisser entre les mains d'un seul chef un commandement aussi important que celui de la cavalerie des hétaires; ce corps, le premier et le plus belliqueux de l'armée, fut partagé en deux divisions qu'Alexandre rangea sous les ordres de deux généraux complétement indépendants l'un de l'autre : Éphestion et Clitus. C'est à la même époque que nous voyons surgir le fils de Lagus. Un des gardes du roi, Démétrius, avait été dénoncé, au dernier moment, par Philotas; il fut lapidé sur-le-champ par les Macédoniens : la place que sa mort laissait vacante échut à Ptolémée. Préparons-nous à entendre répéter bientôt des noms nouveaux; les vieux soldats vont faire place aux somatophylaques; avec la campagne de l'année 329 s'ouvre l'ère des jeunes lieutenants. Le début en fut marqué par la conquête de la 20e satrapie.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE X.

LA 20e SATRAPIE. — SUITE DU VOYAGE DE FERRIER. D'HÉRAT ET DE FERRAH A KANDAHAR.

Darius fils d'Hystaspe avait divisé l'empire en vingt grands gouvernements ou satrapies; la 20e satrapie comprenait, outre l'Arachosie, tout le pays situé entre la rive droite de l'Indus et les sources de l'Etymander, — l'Hirmend des géographes modernes; — en d'autres termes, la Paropamisade : si nous disions la région montagneuse connue aujourd'hui sous le nom d'Afghanistan, nous nous ferions peut-être mieux entendre. Arrien a résumé en quelques lignes la conquête de cette province située aux extrêmes limites de l'empire : « Alexandre, dit-il, marche sur Bessus dans la Bactriane; il soumet en passant la Drangiane et la Gédrosie, l'Arachosie, à laquelle il impose Ménon pour satrape. Il subjugue ensuite les tribus indiennes dont le territoire confine à celui des Arachotes, sans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se laisser arrêter par les neiges, par le manque de provisions, par les fatigues incroyables du soldat. Arrivé au pied du Caucase des Indes, il y bâtit une ville qui porte encore son nom, et franchit enfin les sommets qui le séparent de la Bactriane. » La campagne si brièvement racontée par Arrien eût mérité de plus longs détails : elle employa tout l'automne de l'année 330 avant Jésus-Christ et les premiers mois de l'année 329. Nous n'en pourrons bien apprécier les difficultés que par l'étude des campagnes modernes, car Diodore de Sicile, Quinte-Curce, Justin et Plutarque sont entrés eux-mêmes dans peu de développements et ne nous ont rien appris qui ne se trouve en substance dans le récit sommaire de l'*Anabase*.

La population actuelle de l'Afghanistan est de quatre millions d'âmes. Je ne sais ce qu'elle pouvait être au temps d'Alexandre : qu'elle se soit accrue ou qu'elle ait sensiblement diminué, peu importe; la superficie du pays est restée la même, et c'est déjà quelque chose que d'avoir eu à sillonner avec une armée pareille étendue de terrain. La statistique officielle attribue en effet à l'Afghanistan une surface de 720,000 kilomètres carrés; elle n'en donne que 528,000 à la France.

D'Hérat à Kandahar, les Anglais comptent généralement 597 kilomètres; de Kandahar à Caboul,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

531; de Caboul à Peshaver, 275; de Peshaver à l'Indus, 70. La distance totale entre Hérat et le fleuve serait, par conséquent, suivant leurs calculs, de 1,473 kilomètres environ. Ératosthène et Pline évaluaient le chemin à parcourir pour se rendre d'Alexandrie sur l'Arius à la frontière de l'Inde à 1,500 ou 1,600 kilomètres. L'accord sans doute est loin d'être complet; on eût pu cependant appréhender une plus grande divergence. Remarquons d'ailleurs que, de Kandahar à Hérat, si l'on passe par Gerishk et la vallée de l'Etymander, ce n'est plus, au rapport de M. Ferrier, 597 kilomètres, mais bien 684 au moins qu'il faut compter. La longueur du trajet, après tout, n'est pas ce qui nous intéresse le plus; la nature du terrain, le climat, les ressources que présente la route, ont droit de nous préoccuper davantage. « On trouve partout dans l'Afghanistan, nous apprend Ferrier, des joncs nains assez tendres, dont les chevaux s'accommodent volontiers, à défaut de paille. Un voyageur peut donc se dispenser de charrier du fourrage pour ses montures; il lui suffit d'avoir une provision d'orge. Il n'en est pas de même pour sa propre nourriture; il s'exposerait à mourir de faim dans les steppes, s'il n'emportait pas ses vivres. Il lui faut aussi transporter de l'eau pendant l'été. Sans cette précaution, on mourrait infailliblement de

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

soif dans ces brûlantes régions. » Nous voilà suffisamment avertis : si nous sommes de force à doubler, à tripler, à quadrupler même quelquefois les étapes ordinaires, nous arriverons d'Hérat à Kandahar en douze jours. Ferrier n'a pas mis plus de temps pour s'y rendre; mais quelles enjambées d'Adreskian à Kach-Djabérâne, de Kach-Djabérâne à Guiranèh, de Guiranèh à Tchah-Guèz! Des marches de 78 et de 84 kilomètres, c'est plus assurément qu'on ne saurait demander, même à des Agriens. Je me souviens à ce propos d'avoir entendu citer comme une traversée rapide la marche d'un régiment suisse qui se rendit, au mois de juin 1562, de Dijon à Paris en seize jours, et la distance entre ces deux villes n'est cependant que de 315 kilomètres, la moitié à peu près de celle qu'il faut franchir pour aller d'Hérat à Kandahar par Gerishk. Telle est la route que conseille Ferrier à une armée qui voudrait gagner Kandahar en été, et tel est aussi probablement le chemin que suivit Alexandre, quand, après avoir passé de la Drangiane chez les Agriaspes Evergètes et poussé une pointe dans ce désert de la Gédrosie que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Beloutchistan, il prolongea son mouvement, le long de l'Hirmend, vers l'Arachosie.

Si Alexandre s'est arrêté quelque temps sur les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bords de l'Etymander, il n'a pu y choisir, pour asseoir son camp, situation plus favorable que l'éminence sur laquelle nous voyons s'élever aujourd'hui la forteresse moderne de Gerishk. Ferrier a fait là un assez long séjour. Trois fois les aventures de sa périlleuse odyssée le ramenèrent à Gerishk. « L'endroit, nous dit-il, a son importance; on y trouve un bac pour traverser le fleuve. » A 12 kilomètres au-dessus et au-dessous de ce point fortifié, on voit encore, sur les deux rives de l'Hirmend, d'immenses ruines et des monticules qui marquent l'emplacement d'anciennes villes.

Ferrier évalue à 558 kilomètres la distance d'Hérat à Gerishk, à 126 la distance de Gerishk à Kandahar. Le soin avec lequel a été rédigé son itinéraire en fait un document du plus haut intérêt pour les armées qui auraient à opérer dans ces contrées. Nous le voyons d'abord traverser l'Hirmend à gué, un quart d'heure environ après avoir quitté la forteresse de Gerishk. « Il n'est, remarque-t-il, possible de franchir ainsi ce fleuve que pendant les trois mois d'été. Le reste de l'année, l'Hirmend est tellement gonflé par les pluies ou par la fonte des neiges, qu'il faut le passer dans un bac. »

Sept heures de marche à travers un pays dénudé ont fini par conduire Ferrier au bord d'une mare-

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

d'eau bourbeuse. « Un village, dit-il, se trouvait à une demi-heure au delà, sur la droite; mais les fièvres pernicieuses y faisaient de grands ravages. » A la suite d'une seconde étape, il arrive à un caravansérail bâti par les Anglais, le caravansérail de Kichk-Noukhoud. Là se rencontrent encore une ou deux maisons habitées et des vergers qu'arrose un aqueduc souterrain.

Ferrier vient de traverser une plaine déserte et sans eau, uniquement couverte de broussailles; la rivière d'Urghend-Ab est cependant déjà peu éloignée. La caravane, laissant l'Urghend-Ab sur sa droite, des montagnes d'un aspect triste et tourmenté sur sa gauche, continue d'avancer au milieu des sables mouvants à la teinte rougeâtre que le vent du midi accumule jusqu'au pied de ces collines rocheuses. Ferrier met pied à terre près d'Haouz, chétive localité qui doit son nom à un vaste réservoir dont l'eau désaltérait probablement les chameaux du désert, longtemps avant que Kandahar fût fondée. Notre courageux compatriote a parcouru d'une seul traite 48 kilomètres; il descend de cheval, exténué de fatigue, mourant de chaleur, de soif et de faim. Ajoutons, pour ne rien omettre, qu'il a remarqué, en passant, de vastes ruines auprès de Kichk-Noukhoud, ce qui tendrait à prouver que cette région désolée a connu, dans le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cours d'un âge antérieur, de meilleurs jours et peut, par conséquent, en espérer encore.

Il ne reste plus que 36 kilomètres à franchir pour atteindre Kandahar. Pendant trois heures la caravane chemine au milieu d'un désert ; mais à peine a-t-elle touché la rive d'un des bras de l'Urghend-Ab, que l'aspect du pays change brusquement; le sol se montre partout couvert d'habitations, d'arbres et de cultures. Ferrier traverse l'Urghend-Ab, une heure et demie avant d'arriver à Kandahar. Le lit de la rivière est en ce moment presque à sec et ne contient plus que quelques flaques d'eau réfugiées dans les bas-fonds. Le soleil de juin n'est pas la seule cause de cette détresse; l'irrigation y a beaucoup contribué, par les larges et nombreuses saignées que, durant tout l'été, elle est obligée de faire au fleuve. La ville, en revanche, est comme étouffée au milieu de cultures, de jardins, de vergers, de plantations d'arbres, coupés çà et là par des cours d'eau limpides. « Les fruits et les légumes, dit Ferrier, poussent ici de toute part en abondance; les grenades n'ont pas leurs pareilles au monde, les pastèques et les raisins méritent également d'être cités, le blé est d'une blancheur et d'une beauté rares. » Qu'on aborde Kandahar du côté de l'Arie ou du côté de l'Inde, l'impression est la même. S'il en faut croire le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

docteur Kennedy, les fruits de Caboul firent oublier à l'armée anglaise les riches et féconds vergers de Kandahar; mais, à leur première apparition, les prunes et les abricots de l'Arachosie furent déclarés au-dessus de tout éloge.

Kandahar, — l'Alexandrie des Arachotes, le Gandaræ de Ptolémée, le Quoundouhar des géographes arabes, — est située par 31° 36′ de latitude nord; son élévation au-dessus du niveau de la mer ne dépasse pas un millier de mètres. Suivant M. Ferrier, « les chaleurs, assez fortes en été, y sont tempérées par les vents du nord-est, qui soufflent alors constamment et se rafraîchissent au contact des cimes neigeuses de la Paropamisade. La neige à Kandahar ne tombe pas tous les hivers; elle fond presque aussitôt qu'elle a touché le sol. » Les observations du médecin en chef de la division anglo-hindoue qui partit de Bombay le 21 novembre 1838, pour marcher par la passe de Bolan sur Caboul, nous laissent, au sujet des alternatives de température auxquelles est exposée la capitale de l'Arachosie, sous une impression un peu moins favorable. Richard Hartley Kennedy arrivait devant Kandahar le 4 mai 1839. Le climat avait alors la douceur du printemps; mais bientôt les journées commencèrent à devenir brûlantes. Au milieu du mois de juin, les nuits mêmes étaient étouffantes;

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le thermomètre s'élevait, sous la tente, jusqu'à 40 degrés centigrades, et ne s'abaissait jamais au-dessous de 18 degrés. Le 30 juin, la température rappela celle de l'Inde au solstice d'été. « A midi, nous apprend un autre médecin, M. Atkinson, la chaleur au soleil atteignait 60 degrés centigrades. » C'est aussi au mois de mai que M. Charles Masson visita Kandakar, en l'année 1827. Ses renseignements s'accordent, en ce qui concerne du moins la clémence de l'hiver, avec les assertions de notre compatriote. « La neige, dit M. Masson, couvre les hauteurs dont est entourée Kandahar; elle respecte généralement la plaine; si parfois ses flocons s'abattent sur ce sol privilégié, ils s'y fondent et disparaissent aussitôt. »

Kandahar est le point central où viennent aboutir les routes d'Hérat, du Sistan, de l'Inde et de Caboul. Ces routes sont-elles praticables pour l'artillerie? Telle est la première question qu'une armée d'invasion aurait à se poser. Les armées des anciens étaient, sans aucun doute, moins encombrées de bagages que les nôtres; elles n'avaient pas surtout de canons à traîner. Les machines avec lesquelles le vieux Denys leur avait appris à battre les murs des places fortes, les contemporains d'Alexandre les construisaient la plupart du temps sur place. C'est un exemple que les Turcs trouvèrent souvent

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

opportun d'imiter; on les vit, en plus d'une occurrence et jusque sous le règne de Soliman le Grand, fondre leurs pièces de siége devant les murailles mêmes qu'ils prétendaient renverser. Le procédé n'est peut-être pas si impraticable qu'à première vue on pourrait le supposer; mais ici, que les armées de l'Occident se rassurent! S'il leur prend un jour fantaisie de venir assiéger Kandahar, elles pourront amener jusqu'aux portes de cette ville leur artillerie de siége et leur artillerie de campagne. Nadir-Schah n'aurait jamais songé, en 1738, à se présenter devant Kandahar, s'il n'eût réussi à se faire suivre des pièces qui lui avaient déjà valu la possession d'Hérat. Nadir mit, il est vrai, dix-huit mois à pratiquer une brèche dans ces remparts, qu'il finit par escalader. La longueur de la résistance fait honneur aux remparts; elle ne prouve pas que les pièces aient été d'un calibre insuffisant ou que les canonniers persans montrassent peu d'aptitude à s'en servir. Cent ans plus tard, en 1838, le major Todd, de l'artillerie du Bengale, fut député de Kandahar à Hérat avec des canons destinés à garnir les murailles d'une ville que l'Angleterre tenait à mettre le plus tôt possible en état de défense. Le major Todd accomplit sa mission sans encombre.

Ainsi donc on peut considérer comme un fait acquis la possibilité de se mouvoir avec des pièces de siége

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sur ces routes qui sont restées les avenues principales de l'Inde. Quant à la ville qu'assiégea Nadir-Schah et qu'avait, assure-t-on, fondée Alexandre, elle n'arrêtera plus sous ses murs aucune armée. Kandahar, en 1738, « occupait, dit Ferrier, une forte position sur une très-haute montagne ». Elle se composait, à cette époque, de trois parties distinctes, assises sur des éminences qui se défendaient l'une par l'autre. Nadir-Schah, lorsqu'il eut résolu de passer l'Indus, ne voulut pas laisser une place de cette importance derrière lui; il la fit raser et ruiner de fond en comble; mais en même temps il autorisait les habitants à reconstruire un peu plus bas, dans la plaine, une autre ville qui prit de son fondateur le nom de Nadir-Abad. La mort du conquérant persan rendit aux Afghans leur indépendance; les anciens habitants de Kandahar ne virent plus de raison pour se contenter de la ville ouverte où les avait confinés la volonté d'un maître étranger : Nadir-Abad fut évacuée à son tour, et une troisième ville se dessina bientôt, toujours dans la même plaine, mais à quatre ou cinq kilomètres plus à l'est. La dynastie des Dourânis, en ce moment, se fondait. Ahmed-Schah Sudozéhi, que les serdars afghans venaient d'élever sur le pavois, fit entourer la nouvelle cité de fossés et la flanqua, pour y mieux assurer son autorité, d'une citadelle. « Nulle part je

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

n'ai vu dans l'Inde, raconte le docteur Kennedy, de plus misérable endroit. On estime la population à 30,000 âmes, mais la ville même n'est qu'un assemblage de huttes en terre battue qui n'ont le plus souvent qu'un étage, le tout placé sous la protection d'une enceinte sans glacis, sans ouvrages avancés, et de quelques tours branlantes. Jamais l'éclat d'un ancien nom ne couvrit plus de pauvreté et plus d'impuissance. »

Dans les conflits que l'avenir tient, dit-on, en réserve, je ne prends parti ni pour l'Orient, ni pour l'Occident; mais je fais toujours des vœux contre les Barbares. Si les Anglais reculent devant l'occupation de l'Afghanistan, je souhaite sans hésiter qu'une autre ambition s'en charge. Il est indigne du monde civilisé, avec la puissance incontestable dont la civilisation aujourd'hui dispose, de tolérer qu'une des grandes routes de l'Inde, la route la plus facile et la mieux indiquée, continue d'être interceptée par l'intolérant fanatisme de hordes vouées par état et par goût au brigandage. Il existe, il est vrai, une politique qui se flatte d'arriver à cimenter un jour une alliance anglo-afghane. La plupart des voyageurs n'ont vu dans cet espoir naïf que le rêve innocent d'esprits déshabitués des résolutions viriles. Suivant eux, les Afghans, en fait d'alliance, n'en rechercheront jamais qu'une : celle qui leur

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

promettra le pillage de l'Inde. « Un corps expéditionnaire, dit Ferrier, qu'on aurait débarqué au sud de la mer Caspienne, traverserait sans difficulté le Khorasan, pays bien peuplé et très-fertile. Concentré à Hérat, ce corps y rencontrerait des approvisionnements abondants. Pour gagner Kandahar par Kach-Djabérâne, Guiranèh, Bakoua, Wachir et Gerishk, la fin de l'hiver ou le commencement du printemps serait la saison la plus propice. » Dans l'opinion de Ferrier, opinion que nous avons déjà rapportée au début de ce livre, une armée de 35,000 ou 40,000 Européens suffirait pour marcher à la conquête de l'Inde, surtout si, avant de se lancer dans cette entreprise, on prenait soin de s'assurer la possession de Khiva, de Bokhara et de Balkh. Souhaitons que l'Inde anglaise ne se voie jamais exposée à ce péril, mais souhaitons aussi que, pour s'en garantir, elle trouve un plus sûr moyen que ses alliances afghanes. Son meilleur allié, ce sera — ne le pensez-vous pas? — le commerce du monde, quand elle aura su, en nous ayant tous pour complices, aplanir, devant les locomotives qui attendent, la voie embarrassée par les derniers débris des hordes de Gengis-Khan.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XI.

L'EXPÉDITION ANGLAISE DE 1839.
DE KANDAHAR A CABOUL.

En 1839, l'armée anglaise s'arrêta deux mois à Kandahar. Il lui fallut vingt-deux jours et dix-neuf étapes pour se rendre de Kandahar à Ghizni. Les journées de marche furent en moyenne de 22 kilomètres et demi. C'était beaucoup pour des soldats courbés sous le poids d'un sac pesant de 27 à 28 kilogrammes et accablés par une température de 36 degrés centigrades. Dans la plaine qu'environnent de tous côtés des montagnes, pas un arbre debout, pas une tache de verdure. « Le papier sur lequel j'écris, remarque le docteur Atkinson, se crispe sous ma main, comme si on l'exposait à un foyer ardent; la table où je l'appuie me brûle quand je la touche. » Le quatrième jour, les Anglais se trouvent sur les bords du Turnak, rivière peu profonde en cette saison et qui n'a pas alors plus de neuf mètres de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

large, bien que son cours, précipité par une chute considérable, reste rapide et bruyant. Sur un espace de 241 kilomètres la route suit la vallée resserrée au fond de laquelle le Turnak serpente et murmure. Le terrain peu à peu s'élève; près de la capitale du pays des Ghiljies (Kelaut-i-Ghiljy), l'altitude s'est déjà augmentée de 577 mètres; à l'étape suivante, à Sher-i-Asp (*la ville du cheval*), l'accroissement depuis le départ de Kandahar est de 608 mètres. Le climat commence à se ressentir d'une ascension si brusque. Le thermomètre sous la tente ne marque plus à son point culminant que 30 degrés; les nuits sont fraîches, et l'air vif du matin emplit les poumons dilatés d'un cordial généreux. L'armée renaît à la vie.

En approchant des limites de la principauté de Kandahar, la vallée du Turnak se contracte; mais cet étranglement franchi, elle s'élargit de nouveau et se couvre partout d'une verdure naissante; on dirait une prairie anglaise tout émaillée de fleurs. D'étape en étape, laissant derrière soi de nombreux villages, on arrive enfin aux sources du Turnak. L'eau, claire comme le cristal, jaillit du rocher à une hauteur considérable et se précipite en cascade écumante pour aller former, avant de se décider à couler franchement vers le midi, un gracieux méandre. Les colonnes anglaises espacées sur la route peu à peu se rejoignent; le 16 juillet 1839,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'armée tout entière se trouve rassemblée dans la plaine d'Urghesan; ses bagages couvrent une étendue de 40 kilomètres carrés : aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que chameaux et gens du train. Le 20 juillet, l'immense multitude s'ébranle. Elle gravit une dernière montagne; la vallée de Ghizni se déploie à ses pieds. Jamais paysage plus enchanteur n'a réjoui les regards du soldat lassé; jamais soirée d'été n'a imprégné l'air de plus de parfums. Le lendemain, l'armée traverse la rivière de Ghizni et poursuit sa marche à travers les trèfles en fleur.

Située sous le parallèle de 33° 30′, Ghizni a été bâtie à 2,350 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi les hivers y sont-ils d'une rigueur exceptionnelle. Les auteurs orientaux racontent que Ghizni fut deux fois ensevelie sous la neige, et que chaque fois une grande partie de la population périt. La ville actuelle ne renferme pas plus d'un millier de maisons et cinq mille habitants à peine. L'enceinte fortifiée de Ghizni n'a jamais arrêté les Anglais, qui se sont emparés à diverses reprises et sans avoir à subir les lenteurs d'un siége, de cette place que les souverains afghans considéraient comme le plus ferme boulevard de Caboul. Ghizni en effet est admirablement placée pour couvrir la capitale de l'Afghanistan; si elle la défend mal par ses remparts de boue, elle la protége

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

du moins, de septembre à mars, par ses neiges.

La distance de Ghizni à Caboul est à peu près de 145 kilomètres : les Anglais la franchirent en dix jours et neuf étapes. Pour passer d'une vallée à l'autre, il leur fallut s'élever de 243 mètres encore, monter jusqu'à la hauteur de 2,736 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le sommet de l'Olympe en Europe, où les dieux cachés aux regards des mortels tiennent leurs assemblées, n'a pas une altitude de beaucoup supérieure. Parvenues au sommet de la gorge qui porte le nom de Shir-Dundan (*les dents du lion*), les troupes britanniques n'eurent plus qu'à descendre : entre cette position dominante et Caboul, la différence d'élévation est d'environ 760 mètres.

La première rivière qu'on rencontre quand on débouche de la passe de Shir-Dundan était connue des Grecs sous le nom de Cophès : on l'appelle simplement aujourd'hui la rivière de Caboul. Puis vient près de Cheikh-Abad un autre torrent, large de neuf mètres, le Logar. Ce second cours d'eau, encaissé et profond, roule son flot limpide sur un lit de cailloux, entre de hautes berges de gravier. Il fait irruption dans la vallée par une brèche qui semble avoir été ouverte tout exprès pour lui livrer passage; il en sort par une autre fissure qui n'est guère moins étroite. Un pont rustique supporté par

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des perches transporte à l'autre bord l'infanterie et la cavalerie; les canons sont traînés à travers le lit de la rivière. Les montagnes qui bordent la vallée du Logar ne sont pas distantes l'une de l'autre de plus d'un kilomètre et demi. On n'en saurait imaginer de plus âpres et de plus sauvages : toujours la roche nue, toujours l'absence la plus complète de végétation; à peine si quelques touffes d'herbes ont réussi à pousser entre les assises disjointes. L'ensemble de la chaîne est formé de grosses masses distinctes, taillées en pyramides aiguës et abruptes; le plus haut sommet atteint, assure-t-on, l'altitude de 3,648 mètres. Sur un espace de 10 ou 12 kilomètres, la vallée du Logar n'est, à proprement parler, qu'un ravin. La route de Ghizni à Caboul se poursuit ainsi à travers une succession de bassins circulaires mis en communication par d'étroits couloirs. De la vallée du Logar veut-on passer dans la vallée de Maïdan? C'est encore un défilé rocheux, difficile, semé d'énormes blocs, qu'il faut affronter et gravir. Du sommet, on découvrira le riant et beau vallon qu'ont si souvent célébré les poëtes et les amants de la Paropamisade; on le verra étaler au loin sa fraîcheur printanière, rendue plus frappante encore par l'aridité des collines qui l'encadrent. Le fond de ce cirque ovale n'a pas plus de deux kilomètres et demi de large, sur une longueur de six

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ou sept kilomètres. Relevés sous un angle de 45 degrés environ, à la façon des gradins d'un amphithéâtre, les bords en sont couverts de prairies et de plantations. Mais quel est donc ce long ruban d'argent qui se déroule au milieu de bouquets de cyprès et de peupliers, ce ruban qui serpente d'une extrémité à l'autre de la vallée, disparaissant parfois sous la voûte où vont se perdre ses détours, et se révélant tout à coup de nouveau, grâce à la transparence d'une atmosphère limpide et lumineuse, par les reflets ardents que son miroir poli nous renvoie? Ce ruban d'argent est le cours d'eau que nous avons déjà rencontré près de Cheikh-Abad; c'est le Logar, grossi de nombreux affluents, qui a su se frayer un chemin jusqu'à la nouvelle plaine. Pour la première fois l'armée de Bombay aperçoit, de son campement d'Uziz-Umut, le fameux Hindou-Koush, — le Koï-Kosh des Perses, le Caucase indien des compagnons d'Alexandre. — La vue de ces montagnes, aussi blanches que de l'argent bruni, présente, suivant le docteur qui nous sert ici de guide, un spectacle d'une magnificence incomparable.

De Maïdan à la station d'Argundi, la route est encore coupée de nombreux ravins. Des montagnes aiguës la serrent des deux côtés, et, pendant la moitié au moins du chemin, c'est plutôt une gorge qu'une vallée qu'on traverse. D'Argundi à Killa-Kazi, le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

paysage conserve son aspect tourmenté et sévère. Killa-Kazi est un village situé dans une de ces dépressions de terrain qui, de Ghizni aux portes de Caboul, alternent constamment avec des barrières successives. La vallée de Killa-Kazi peut rivaliser, pour la beauté, pour la végétation et pour l'étendue, avec la vallée de Maïdan; elle offre toute l'apparence du plus admirable état de culture.

Le 10 août 1839, l'expédition anglaise, après diverses haltes plus ou moins prolongées, dresse enfin ses tentes sous les murs de Caboul : en quelques instants le camp se voit inondé de fruits. L'empereur Baber, ce petit-fils de Tamerlan qui arrivait, suivant l'expression consignée dans ses Mémoires, de l'extrême frontière du monde habitable, ne put contenir son admiration quand, au cours de l'année 1505, il descendit des passes de l'Hindou-Koush sur ce territoire privilégié : il y trouva le raisin, la grenade, l'abricot, la pêche, la poire, la pomme, le coing, la jujube, la prune, l'amande, la noix, l'orange, le citron, la canne à sucre, la rhubarbe; il y importa la cerise aigre et plus tard, après la conquête de Lahore, le bananier. « Le climat de Caboul, s'écrie, dans l'enthousiasme du premier moment, le docteur Kennedy, est en vérité le plus délicieux climat du monde. » Le 10 septembre cependant, lorsque la colonne de Bombay reçut l'ordre de se replier sur

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le Sindh, les montagnes, à peine éloignées de huit kilomètres, qui enferment la plaine de Caboul dans leur enceinte rocheuse, étaient déjà blanches de neige. Le climat de Caboul, en somme, ne paraît pas différer beaucoup, si ce n'est peut-être par les chaleurs excessives de l'été, du climat du centre de la France. M. Charles Masson a vu, en janvier et en février, le vin geler dans les appartements, et des vases de cuivre remplis d'eau éclater pendant la nuit. Vers les derniers jours de février, se produit un commencement de dégel; le 1er mars, l'apparition d'une hirondelle signale l'approche du printemps; de fréquentes averses de pluie et de neige remplissent ce mois incertain; des gelées blanches marquent le début d'avril. Bientôt la fonte des neiges vient grossir la rivière qui traverse la ville; elle la grossit à ce point qu'on peut craindre un instant que le fleuve gonflé ne sorte de son lit et ne submerge ses rives. Les saules, dans leur précocité hâtive, ont déjà pris leurs feuilles, et sur les autres arbres les bourgeons impatients sont près de s'ouvrir. Le mois de mai s'annonce par un temps encore indécis et variable; ni la pluie ni la grêle ne peuvent cependant empêcher les rosiers de se parer avec profusion de leurs fleurs. En juin, la flore de Caboul se déploie dans toute sa beauté, et les bois se montrent revêtus de tout leur feuillage.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La ville de Caboul a été bâtie à l'extrémité occidentale d'une plaine spacieuse, dans l'angle formé par le rapprochement de deux contre-forts : le Koh Takht Schah (la montagne du palais du roi) et le Koh Assa Mâhi (la montagne de la grande mère). Entre ces deux hauteurs, le Cophès a trouvé un lit tout préparé. Ce fleuve, qui va porter le tribut de ses eaux à l'Indus, serpente, après avoir arrosé la plaine de Chahâr-Dèh, à travers la ville de Caboul. Bien que peu éloigné encore de sa source, il a déjà 9 ou 10 mètres de large; au mois d'août, néanmoins, la sécheresse lui laisse à peine un pied de profondeur. Un pont solidement construit en relie les rives. De chaque côté du fleuve se développe une ligne continue de remparts et de tours qui se prolonge sans interruption jusqu'au sommet des deux contre-forts. Après avoir couronné le Koh Takht Schah, ce vaste boulevard descend le long du versant oriental et va rejoindre les murailles de la citadelle, du Balla-Hissar. A Hérat, à Kandahar, à Ghizni, la citadelle est comprise dans l'enceinte de la ville; à Caboul, elle en est indépendante; on l'a bâtie sur un monticule, à l'extrémité sud-est de la place.

Sept portes donnent accès dans la vieille cité qui s'est élevée sur l'emplacement de l'Ortospana de Ptolémée. « Une peuplade turque, racontent les géographes orientaux, entra jadis dans le Caboul,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pays situé entre l'Inde et le Sistan; elle s'y établit et y prospéra. Quand les musulmans, à leur tour, envahirent cette province, ils fixèrent la redevance qu'ils lui imposèrent à deux millions cinq cent mille drachmes et à deux mille esclaves. » Caboul a donc été incontestablement, il y a plus de vingt siècles, une ville riche, le centre d'un grand commerce. Du temps de l'empereur Baber, qui en avait fait sa résidence favorite, on y parlait onze ou douze langues différentes. Caboul néanmoins n'a rien gardé de la splendeur d'une antique capitale : ce n'est qu'un énorme amas de cabanes aux toits plats et aux murs de boue, quelquefois de briques séchées au soleil; les édifices publics, mosquées, bains, caravansérails, y sont fort inférieurs aux constructions analogues qu'on rencontre en Perse. Les tremblements de terre sont trop fréquents au pied de l'Hindou-Koush pour qu'on ait jamais osé élever dans les plaines de la Paropamisade ces fastueux monuments qui ont fait, à diverses époques, l'orgueil de l'empire ravi par Alexandre à Darius. Avant l'adjonction des faubourgs dont la dynastie intronisée en 1750 s'empressa de doter Caboul, cette ville, suivant des calculs qui semblent assez plausibles, ne devait pas renfermer dans son enceinte bastionnée plus de 20,000 âmes : Elphinstone lui attribuait en 1805 60,000 habitants.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XII.

LA PAROPAMISADE. — SUITE DU VOYAGE DE FERRIER. D'HÉRAT A BALKH ET DE BALKH A HÉRAT.

Ferrier nous représente la Paropamisade comme une immense forteresse jetée au centre et au point culminant du grand plateau asiatique. Il voudrait y comprendre « tout le pays montagneux enfermé dans le cercle que forment Hérat, Meïmana, Balkh, Bamian, Kélat Ghaldjéhi, Kandahar, Zemindavar et Sakhar ». La Paropamisade, pour moi, se composerait surtout des vallées du Mourgh-Ab, del'Heri-Roud, du Dehas, de l'Hirmend et de la vallée de Caboul. Je vois ainsi le Mourgh-Ab serpenter entre les montagnes du Turkestan (Tirbend-i-Turkestan) et les montagnes Blanches (Sefid-Koh), avant d'aller se perdre dans le pays de Merv; l'Heri-Roud se diriger droit à l'ouest vers Hérat, contenu d'un côté par les montagnes Blanches, de l'autre par les montagnes Noires (Siah-Koh); le Dehas descendre

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

du sud au nord, du Koh-i-Baba vers Balkh ; l'Hirmend prendre naissance sous le parallèle de Caboul et couler au midi; la rivière de Caboul tourner brusquement à l'est et aller, grossie du Logar, porter, à travers les gorges les plus abruptes, son puissant tribut à l'Indus. Ce réseau de fleuves m'aide à me figurer le labyrinthe de montagnes qui en déverse les eaux dans la région habitée par les Hézarèhs, dans les plaines de la Bactriane, dans le Kohistan, dans les districts de Peshaver et de Djellalabad.

Est-ce là un examen suffisant de la Paropamisade? Ne nous importe-t-il pas d'apprendre comment cet éternel boulevard de rochers et de neiges s'est montré aussi impuissant que les Pyrénées et les Alpes à défendre le riche territoire qu'il avait en quelque sorte la mission de couvrir? L'Afghanistan, qu'on croirait si bien protégé, est en réalité beaucoup plus ouvert à l'invasion que la Cerdagne ou la Lombardie. Les Huns blancs, Gengis-Khan, les Scythes de Ferghana conduits par l'empereur Baber, sont descendus comme une avalanche de ces sommets qu'Alexandre avait surmontés pour passer de l'Afghanistan dans la Bactriane. Ce n'est donc pas seulement du côté de la Perse que les portes de l'Inde sont ouvertes; on peut les forcer aussi du côté du nord. Il n'est même pas nécessaire d'em-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

prunter la vallée de Merv pour arriver par la vallée d'Hérat à Caboul; il est peut-être plus simple et plus facile encore d'y venir directement de Samarkand, de Koundouz, de Bokhara ou de Balkh. Chose étrange et qui ne laisse pas d'éveiller dans l'esprit le sentiment, je dirai presque la sensation des fatalités historiques, ce ne sont pas les Russes, ce sont les Anglais qui ont pris soin d'explorer à nouveau ces chemins que leur intérêt leur conseillait, avant tout, de fermer. Il n'en restait plus qu'un seul à sonder; notre compatriote M. Ferrier a comblé la lacune; il a visité la contrée où se sont établis de préférence les descendants des premiers conquérants mongols. « Si les Macédoniens, dit-il, eussent passé là en été, ils auraient évité les souffrances cruelles qu'ils endurèrent. Ils auraient trouvé des eaux vives dans toutes les directions et une chaleur tempérée par les courants d'air que rafraîchit le contact de cimes éternellement glacées. »

M. Ferrier désirait offrir ses services au Maharadjah du Pendjab; il partit d'Hérat avec l'intention de gagner Caboul et Peshaver par un long détour, par Balkh, Khoulm et Bamian. Les guerres intestines qui désolaient à cette époque la montagne l'obligèrent à renoncer, après mille épreuves, à son projet : il revint à Hérat, en traversant le pays des Hézarèhs. Toute la partie occidentale du massif

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

montagneux de la Paropamisade lui devint ainsi familière; nul mieux que lui n'eût été en mesure d'y conduire une armée. Grâce à ses renseignements, il me semble que nous pourrions presque y circuler nous-mêmes, sans courir le risque de nous égarer.

De Balkh à Hérat, en passant par Khoulm et Ser-Peul, ce serait un voyage de seize jours seulement, si nous étions, comme le vaillant capitaine de chasseurs d'Afrique, ou comme les hétaires de l'Agéma, de taille à fournir des étapes de 60, de 70, de 80 kilomètres : employons un grand mois à faire ce long trajet de 936 kilomètres, nous n'aurons pas encore perdu nos journées. On pourrait, il est vrai, gagner la ville et le défilé de Bamian sans passer par Khoulm. « Cette route, nous dit Ferrier, est assurément la plus courte pour arriver à Caboul; mais il est presque impossible à un étranger de s'y aventurer. C'est pour cela qu'on préfère toujours la route de Khoulm, quoique plus longue. » D'accord sur ce point avec les officiers du génie anglais, Ferrier affirme que de Khoulm à Bamian, aussi bien que de Bamian à Khoulm, il n'est pas difficile de transporter de l'artillerie. « Nadir-Schah, écrit-il, quand il revint de l'Inde et voulut marcher à la conquête de Bokhara, fit passer sa grosse artillerie par ces défilés. » Ferrier n'ajoute pas que ce fut un tour de force.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Recrutez sur les lieux deux cents Hézarèhs, attelez ces montagnards au pied sûr à une de vos pièces, postez en arrière un gros éléphant pour qu'il oppose son front comme un buttoir au canon qui ferait mine de vouloir reculer : voilà de quelle façon vous verrez peut-être vos efforts couronnés d'un aussi heureux succès que ceux de Nadir-Schah ; mais aurez-vous le droit, après une si laborieuse réussite, de déclarer la route de Bamian à Khoulm « une route praticable pour l'artillerie » ?

Entre Balkh et Khoulm, on compte 60 kilomètres environ. Jusqu'à Mazar, bourg de deux cents maisons, situé à 12 kilomètres de Balkh, on foule généralement un sol cultivé ; de Mazar à Khoulm, on ne rencontre plus qu'une plaine aride, coupée de distance en distance par des collines argileuses. Bien que la population de Khoulm soit dispersée dans quatre ou cinq villages et n'excède pas 12,000 ou 15,000 âmes, le petit État de Khoulm-Koundouz, dont Khoulm est la capitale, État limité à l'ouest par Balkh, à l'est par le Badakshan, n'en exerce pas moins au dehors une prépondérance qui n'est point inférieure à celle de Caboul, d'Hérat ou de Bokhara. Ferrier attribue à la principauté de Khoulm-Koundouz 700,000 habitants. La rivière qui passe à Khoulm, se dirigeant vers l'Oxus, où elle n'arrivera pas, car les sables et les cultures l'auront absorbée

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en route, vient de la grande chaîne que les envahisseurs du Nord auraient à franchir. Elle nous a tracé le chemin; remontons-en le cours, nous gagnerons ainsi Heïbak, gros village uzbek situé à 60 kilomètres de Khoulm. C'est le point le plus reculé qu'aient atteint les troupes anglaises, dans les opérations dirigées contre Dost Mohammed, pendant la première guerre de l'Afghanistan. L'aridité de la plaine a fait place à une végétation vraiment luxuriante; nous gravissons déjà le versant septentrional de la montagne. A trois quarts d'heure de Khoulm, le plateau s'est interrompu brusquement, et c'est par une passe étroite, par une passe ouverte entre deux murailles presque à pic, que nous pénétrons dans la vallée d'Heïbak. Un défilé plus ténébreux, plus encaissé encore, formé par deux rangées de rochers dont l'élévation atteint en certains points plusieurs centaines de mètres, nous introduira sur le territoire de Korram, « chemin diabolique, dit Ferrier, chemin rempli de pierres roulées, d'eau et de broussailles ».

Les Uzbeks et les Afghans sont en guerre perpétuelle : Korram, situé à 30 kilomètres d'Heïbak, appartient encore à l'émir de Khoulm-Koundouz; en poussant plus loin, Ferrier s'exposait à tomber au milieu des avant-postes ennemis; ses guides le décidèrent à chercher un autre chemin. Nous

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

devons à ce contre-temps les notions les plus complètes qui nous aient été transmises sur le pays habité par les Hézarèhs.

D'où sont venus les Afghans? De la Perse ou de l'Inde? Faudrait-il reconnaître dans ces Asiatiques, comme le soutenaient naguère quelques érudits, les descendants des tribus dispersées d'Israël? Une grande obscurité règne sur leur origine; ce que la conformation de leurs traits suffit à nous apprendre, c'est qu'ils n'ont jamais appartenu à la même race que les Hézarèhs. Les habitants des vallées du Sefid-Koh et du Siah-Koh sont des Mongols; leur physionomie dénonce à la première vue leur berceau. Tamerlan paraît être le dernier souverain qui les ait asservis; la mort du conquérant leur rendit la liberté, et depuis cette époque ils ont gardé leur indépendance. « Les Afghans, au rapport de M. Ferrier, lorsqu'ils veulent se rendre de Caboul à Hérat ou d'Hérat à Caboul, sont forcés de décrire un circuit considérable, pour faire un trajet qui serait relativement très-court si le pays des Hézarèhs leur était ouvert. Ils passent habituellement par Balkh ou par Kandahar, et il faut plus d'un mois aux caravanes pour franchir cette distance. La route directe les conduirait de Caboul à Hérat en quinze jours. » Arrêté dans sa marche, sur le chemin de Balkh à Caboul, Ferrier va faire ce que

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

n'osent pas entreprendre les Afghans. Suivons-le d'abord à l'ouest, dans sa course rétrograde de Korram à Kartchou, à Dehas, à Ser-Peul, puis au sud de Ser-Peul à Boudhi, à Div-Hissar, à Singlak, à Chéhéreh, à Kouhistani-Baba; inclinons ensuite notre route au sud-ouest vers Deria-Déré et Zerni; remontons enfin de Zerni au nord-ouest pour atteindre Hérat par Abiveran, Norbend et Parsi. Je ne m'occupe pas des Hézarèhs, de leurs mœurs, de leurs inclinations politiques; je n'étudie que leur territoire. En quittant Korram, je rencontre Ferrier et ses guides engagés de nuit « entre des rochers qui surplombent leurs têtes ». La clarté des étoiles n'arrive plus jusqu'à eux; la route se rétrécit tellement qu'il leur faut cheminer les uns derrière les autres. Aux premières lueurs du jour, ils ont atteint les plus hauts sommets de la chaîne. En plein mois de juillet, ces cimes élevées sont encore couvertes en maint endroit de grands amas de neige. « Le froid y est aussi intense qu'en janvier dans les pays de plaines. » La descente est rude, mais le sol « uni et sans obstacle ». De Korram à Kartchou, l'étape a été de 30 kilomètres; il en faudra parcourir 48 pour se rendre de Kartchou à Dehas. On marche heureusement en plaine; tout au plus aurons-nous, en approchant des bords du Dehas, à franchir une suite de collines brisées qui

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vont se rattacher à la chaîne de montagnes que longe la rivière. Au pied de ces collines s'étendent les plus grasses prairies qu'on puisse imaginer; « l'herbe y arrive jusqu'au ventre des chevaux ». Le Dehas va porter la fertilité jusqu'à Balkh; Ferrier le traverse à gué, chemine une heure et demie encore à travers des prairies, puis commence à gravir une chaîne de montagnes de moyenne hauteur. Le sentier est pierreux et côtoie plus d'un précipice; au sommet, la route s'aplanit et devient facile. Une plaine légèrement ondulée se déploie au pied de l'autre versant et conduit à Ser-Peul, ville ou plutôt campement de 15,000, peut-être même de 18,000 âmes. Les voyageurs descendent de cheval brisés de fatigue; ils viennent d'accomplir une étape de 60 kilomètres.

Jusqu'à Ser-Peul, Ferrier n'a pas abandonné la pensée d'arriver par le pays des Hézarèhs à Caboul. Le chef de Ser-Peul, allié de l'émir de Khoulm-Koundouz, s'applique à dissuader notre compatriote d'un projet que les ombrages des Afghans rendraient, suivant lui, extrêmement périlleux; il offre en retour ses bons offices et sa protection à l'étranger, pour lequel il s'est senti pris d'une sympathie soudaine, si, docile à ses bons avis, cet étranger consent à se rendre d'abord de Ser-Peul à Kandahar. Le moyen de résister aux conseils d'un

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

homme qui vous tient dans sa main et qui n'aurait qu'à la serrer un peu pour vous étouffer! Voilà comment l'adjudant général Ferrier, toujours repoussé des chemins qui devaient le conduire au Pendjab, fut conduit, malgré ses répugnances, à descendre de nouveau vers le sud, à travers les chaînes du Sefid-Koh et du Siah-Koh, jusqu'à Zerni, l'ancienne capitale du pays de Gour.

Suivons donc l'opiniâtre pèlerin de Ser-Peul à Boudhi, à Div-Hissar, à Singlak, à Kouhistani-Baba, puis enfin à Deria-Déré et à Zerni. Les chevaux hézarèhs franchiront cette distance de 408 kilomètres — à peu près la distance de Paris à Mâcon — en six jours. Il faut venir dans l'Asie orientale pour apprendre à ne plus s'étonner des marches si rapides d'Alexandre. Et ne croyons pas que le chemin parcouru soit facile! En partant de Ser-Peul, on rencontre d'abord une vallée encaissée, au fond de laquelle la chaleur se concentre comme dans une fournaise. Après six heures de marche, la vallée rétrécie n'est plus qu'un défilé étroit que dominent de chaque côté des escarpements inaccessibles. A la fin de la septième heure, on arrive à Boudhi, village fortifié, aujourd'hui presque en ruine, qui fut jadis bâti, à 60 kilomètres environ de Ser-Peul, sur un terrain conique pour commander, du côté du nord, la principale entrée de la Paropamisade.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Au sortir de Boudhi, Ferrier s'engage dans une gorge profonde; il en débouche après une heure de marche et se retrouve au pied d'un vaste contrefort. Pendant quatre heures, il gravit la montagne au milieu de blocs roulés les uns sur les autres. Souvent ces rocs épars obstruent à l'improviste la voie étroite qui serpente, brisée par mille accidents de terrain, sur le flanc des hauteurs. « Un détachement de quelques hommes, dit Ferrier, arrêterait là longtemps une armée d'invasion. » La route, à la descente, est plus affreuse encore; à diverses reprises, les voyageurs sont obligés de mettre pied à terre. Il leur fallut deux heures pour arriver, par cette pente ardue et périlleuse, au niveau de la plaine. Une série de vallées successives les conduisit ensuite dans un vaste bassin dont la circonférence, tracée de tous côtés par de hautes montagnes, n'a pas moins de 216 kilomètres. Voilà enfin la troupe infatigable campée au pied du plateau de Div-Hissar (la forteresse du Géant). Elle a fait dans la rude journée, malgré les difficultés incroyables d'un terrain scabreux, une de ces longues étapes de 60 kilomètres que nous enregistrerions peut-être, si nous en rencontrions la mention dans Arrien ou dans Strabon, mais que nous enregistrerions, je le gage, sans y ajouter une foi bien complète. Le lendemain 13 juillet, le même pro-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dige se renouvelle : Ferrier ne fait qu'un bond de Div-Hissar à Singlak. Il va ainsi, coupant l'immense vallée en travers, de la montagne à la plaine et de la plaine au sommet des monts. Tant qu'il continuera de se diriger vers le sud, il ne cessera de trouver sous ses pas cette surface raboteuse qu'ont produite les grands soulèvements des âges antérieurs. Le 14 juillet, ce n'est plus, comme les autres jours, 60 kilomètres qu'il demande à ses chevaux; il en exige 66, pour gagner, avant que la nuit le surprenne, Kouhistani-Baba. Dans les deux étapes suivantes, il finira par franchir d'une seule traite 78 et 84 kilomètres. Gagnant toujours du terrain en hauteur, ne quittant une crête que pour en escalader une plus élevée encore, il atteint d'abord la région des neiges, puis, après une dernière heure de marche, le point culminant vers lequel il tendait. La chaîne du Sefid-Koh, dont il a conquis l'une après l'autre les cimes, s'étend de l'ouest à l'est, bien au delà du point où la vue peut porter. A plus de 180 kilomètres dans le lointain, le pic de Tchalap-Dalâne semble toucher le ciel de son front tout blanchi par les neiges éternelles. L'énorme pyramide se dresse au centre du massif connu sous le nom de Koh-i-Baba : M. Ferrier le cite à juste titre comme un des sommets les plus élevés du globe.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Entre Div-Hissar et Singlak, Ferrier a traversé les sources du Mourgh-Ab; la nouvelle vallée dans laquelle il s'apprête à descendre se prolonge d'un côté jusqu'aux sources du Dehas, — la rivière de Balkh, — de l'autre jusqu'à Hérat. Comprise entre le Sefid-Koh et le Siah-Koh, cette vallée rassemble les divers cours d'eau qui finissent par se concentrer dans un seul lit, le lit de l'Arius, devenu pour les Orientaux l'Heri-Roud. Deux heures après avoir traversé l'Heri-Roud, Ferrier commence l'ascension du Siah-Koh. La rampe est longue, la montée n'a rien de bien pénible; sur l'autre versant, au contraire, il faut s'attendre à rencontrer plus d'un passage aussi difficile que périlleux. La descente aboutit au campement de Kouhistani-Baba, plateau élevé que les Hézarèhs viennent, en certaines saisons, couvrir de leurs tentes. De cette station à Deria-Déré, de Deria-Déré à Zerni, sur un espace de 162 kilomètres, quel est le trait saillant du pays? Ce ne sont pas les montagnes, bien que les montagnes, masses énormes de granit, abondent, qui pourraient nous donner une idée de la physionomie générale que revêt cette portion du territoire habité par les Hézarèhs; ce seraient bien plutôt les steppes et les prairies. Nous sommes dans la terre promise des pasteurs. Là vivaient, longtemps avant le douzième siècle de notre ère, les belliqueux

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bergers qui s'emparèrent en 1158 de Ghizni sur les descendants dégénérés du fameux conquérant de la Perse et du Guzerate, de Mahmoud le Ghaznévide. La dynastie des Gourides conserva jusqu'en l'année 1213 le pouvoir; elle ne le céda qu'au puissant khan du Kharesm.

Encore quelques pas, et notre courageux compatriote atteignait la vallée de l'Hirmend. Le fleuve franchi, rien ne lui devenait plus facile que de gagner Kandahar par la route habituelle des caravanes; mais il était écrit que l'adjudant général, dont les services eussent été très-probablement accueillis avec le plus vif empressement à Lahore, n'arriverait même pas, quoi qu'il fît et osât, à Caboul. Le serdar de Zerni, de son autorité privée, fit ramener, sous bonne et sûre escorte, le protégé du chef indépendant de Ser-Peul à Hérat. Entraîné par la troupe qui l'accompagnait dans une course folle et vraiment faite pour donner le vertige, Ferrier accomplit ce trajet de 246 kilomètres en quatre jours. Les distances, on le voit, ne comptent pas plus pour les Afghans que pour les Hézarèhs.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XIII.

LE KOHISTAN DE CABOUL ET L'ALEXANDRIE DU CAUCASE.

Ferrier, malgré tout l'intérêt qui s'attache à ses récits, nous a très-vraisemblablement fait perdre le fil qui, dans ces labyrinthes de la Paropamisade, nous maintenait sur les traces d'Alexandre. Il est à peu près certain que le jeune héritier de Darius n'a jamais cherché à pénétrer dans la Bactriane par la vallée de l'Heri-Roud. Puisqu'il s'est dirigé, en quittant l'Arachosie, vers Ortospana, il a dû s'engager, pour franchir l'Hindou-Koush, dans une de ces passes qui s'ouvraient au nord devant lui. Si nous voulons retrouver ses vestiges, reprendre en quelque sorte avec lui et avec l'infatigable cavalerie des hétaires la poursuite de Bessus, il faut nous hâter de sortir des défilés du Sefid-Koh et du Siah-Koh, pour nous reporter de 400 ou 500 kilomètres plus à l'est et retourner à Caboul. C'est dans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le Daman-Koh et dans le Kohistan de Caboul que le sol même nous parlera de la conquête macédonienne; partout ailleurs nous ne foulerions que les cendres des Huns et des Mongols, avec la poussière des villes qu'ils ont rasées.

Le Kohistan a été comparé à un bol de punch. La circonférence de ce bassin, entourée de tous côtés par de hautes montagnes, n'a pas moins de 60 ou 70 kilomètres. Tous les voyageurs en parlent avec enthousiasme. « Les méandres des rivières, nous dit M. Charles Masson, l'aspect pittoresque des jardins et des châteaux, la verdure des pâturages, le développement hardi et varié des montagnes environnantes que couronnent les sommets neigeux de l'Hindou-Koush, offrent un paysage dont il est difficile de se figurer la beauté, quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux. Ni le Kohistan de Meshed, ni le plateau accidenté d'Hérat, ni les environs même d'Ispahan, si dignes cependant d'admiration, ne peuvent être mis en parallèle avec le Kohistan de Caboul. » Le Daman-Koh, presque contigu, mais situé plus à l'ouest, serait seul en état de disputer la palme à ce paradis terrestre. C'est dans le Daman-Koh que se trouve le district d'Istalif. « Nulle description, s'écrie le lieutenant Burnes, ne saurait donner une idée de ce délicieux pays. Tout le long de la route, ce ne

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sont qu'admirables vergers et ruisseaux innombrables coupant de leur lit sinueux les vallées. Chaque coteau, pour peu qu'il soit exposé au midi, a sa vigne, dont les grappes purpurines donnent à la terre même une teinte rougeâtre; de majestueux noyers ombragent le chemin et interceptent de leur feuillage opaque les rayons du soleil. L'air qu'on respire est vif et fortifiant... A un kilomètre de l'endroit où nous dressons notre tente, s'élève la ville d'Istalif, pyramide de terrasses entassées l'une sur l'autre, qui porte à son sommet, comme une couronne au front, une blanche chapelle ensevelie sous un bois de platanes. Entre notre campement et Istalif s'étend une étroite vallée, au fond de laquelle coule un ruisseau rapide. Si l'on suit du regard le cours de ce fleuve naissant, on voit la vallée peu à peu s'élargir et se déployer enfin pour former une vaste plaine toute couverte d'arbres et de verdure. Au delà se dressent des montagnes rocheuses que blanchit une neige toute fraîche tombée de la veille, et plus loin, bien plus loin, apparaît l'Hindou-Koush avec ses sommets géants revêtus de leurs frimas éternels. Le spectacle est à la fois d'une grandeur sublime et d'une beauté douce et enchanteresse. » La vallée d'Istalif renferme, assure-t-on, plus de 6,000 vergers.

Il n'était pas besoin de s'appeler Alexandre pour

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se sentir tenté d'asseoir les fondements d'une grande ville sur un terrain aussi bien préparé. La plaine de Begram, qui s'étend un peu plus au nord, mais dont le bord méridional confine au riant vallon d'Istalif, a évidemment recueilli au moment du passage d'Alexandre, et peut-être même à une époque beaucoup plus reculée, le bénéfice de l'heureux voisinage. Elle se montre encore couverte de petits monticules, qui ne sont, tout le fait présumer, que d'antiques amas de décombres. Une citadelle naturellement forte par sa position dominante, la citadelle de Kaffir-Killa (le fort infidèle), commande sur ce point les terres basses du Kohistan; trois rivières réunies en un seul cours d'eau baignent la base de l'éminence, dont la vieille forteresse occupe le sommet. Le lieu est aujourd'hui désert; on y peut toutefois retrouver encore la trace des anciens aqueducs. Le nom de Begram serait composé, suivant M. Masson, d'un mot turc *bè,* qui voudrait dire *chef,* et d'un mot hindou *gram,* qui signifierait *ville.* « La situation, dit Burnes, était bien choisie pour une capitale : terrain sec, plat, élevé; pays riche et touchant presque aux passes qui conduisent dans la Tartarie. » La distance entre Begram et Caboul peut être, à vol d'oiseau, évaluée à 40 kilomètres environ. Tel est le sol que M. Masson s'est appliqué à fouiller pendant quatre années consécutives. Il a recueilli, de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'année 1833 à l'année 1837, 60,000 pièces de monnaie, un très-grand nombre de cachets gravés, dont quelques-uns portent des inscriptions, des figures d'hommes et des figures d'animaux, d'oiseaux particulièrement, des cylindres, des amulettes, des anneaux et une foule d'autres babioles, généralement objets de bronze et de cuivre. C'est très-probablement aux terrains funéraires de l'ancienne cité que l'heureux antiquaire a dû cette magnifique moisson. Les anciens prenaient soin de déposer des pièces de cuivre ou d'argent dans les tombeaux, pour donner au mort le moyen de payer le passage des rivières qui arrosaient le royaume des ombres; à ces monnaies, on joignait souvent les objets qu'on supposait avoir été chers à celui dont on confiait les dépouilles mortelles ou les cendres renfermées dans une urne à la terre; les amis venaient également apporter au sépulcre leurs offrandes votives. Des fers de flèches se rencontrent fréquemment au milieu de ces débris funèbres; ils attestent que le mort était un guerrier. Quant à l'immense variété de pierres gravées et de figurines qu'on a pu se procurer par ces fouilles, M. Masson en explique fort ingénieusement la présence par ce passage remarquable, en effet, d'Hérodote : « A Babylone, nous apprend le père de l'histoire, chacun porte un cachet au doigt et une canne à la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

main. La canne a pour pomme une petite figure sculptée, représentant, tantôt un aigle, un bélier, une brebis, tantôt un lis, une rose ou tout autre objet. »

Les monnaies trouvées à Begram ne remontent pas seulement au temps d'Alexandre ou aux règnes de ses successeurs; on en a récolté de toutes les époques. Un grand nombre appartient à l'ère musulmane et porte, au lieu de caractères grecs ou sassanides, des inscriptions koufiques. Il est donc fort probable que cette capitale du Kohistan subsista pendant plusieurs siècles encore après l'invasion arabe, et qu'elle ne fut détruite que par les hordes sauvages de Gengis-Khan. Par qui fut-elle fondée? Tout fait présumer — les textes anciens et les fouilles modernes semblent s'accorder pour l'établir — que Begram dut son origine au séjour prolongé d'Alexandre dans la Paropamisade. Begram fut vraisemblablement l'Alexandrie du Caucase, et Kandahar l'Alexandrie du pays des Arachotes.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XIV.

CONQUÊTE DE L'ARACHOSIE ET DE LA PAROPAMISADE. PASSAGE DE L'HINDOU-KOUSH. LE PAROPAMISUS OU CAUCASE DES INDES. D'ALEXANDRIE DU CAUCASE A BACTRES.

Nous avons laissé, vers la fin de l'année 330 avant Jésus-Christ, l'armée macédonienne campée sur les bords de l'Etymander. Après être passé de la Drangiane chez les Agriaspes Évergètes, après avoir, du territoire des Agriaspes, poussé une pointe jusque chez les Gédrosiens, au sein de l'affreux désert dont les habitants, désignés aujourd'hui sous le nom de Beloutchis, n'ont guère modifié depuis cette époque les habitudes de leur vie errante et sauvage, Alexandre achevait alors ses derniers préparatifs pour se mettre en mesure de marcher sur Bactres par les plateaux de l'Arachosie et les passes du Paropamisus. Il entrait sans doute dans les plans du roi de Macédoine de ne laisser sur

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ses derrières aucune portion de l'empire insoumise, car il pouvait aisément épargner à ses troupes les fatigues d'un aussi long détour. Pour atteindre en hiver les plaines de la Bactriane, n'était-il pas plus sage de commencer par rétrograder de Prophtasia vers Artacoana, des bords de l'Etymander vers les rives de l'Arius? Ferrier, aux mois de juin et de juillet, s'est rendu en treize jours d'Hérat à Balkh, allant d'abord chercher la vallée du Margus au point où ce grand cours d'eau coupe la chaîne du Tir-band-i-Turkestan, et gagnant ainsi, sans rencontrer sur sa route d'autre obstacle, le territoire de Bactres, la mère des villes (Oummé el Belad). Ferrier a passé successivement par Pervanèh, Koch-Rabat, Kouch-Assiab, Tchingourek, Turchikh, Mingal, Mourghâb, Kalèh-Weli, Tcharchembeh, Kaïssar, Meïmana, Kaffir-Kalèh, Rabat-Abdullah-Khan, Chibberghan, Akhtchè et Meïlik ; il évalue à 574 kilomètres la distance qu'il a parcourue. Alexandre préféra, malgré la saison avancée, affronter le passage de ces montagnes neigeuses dont l'aspect fit reculer en 1839 les Anglais, maîtres de Caboul.

Qu'était l'Arachosie au temps d'Alexandre? Fut-ce une contrée riante et féconde qui s'ouvrit devant l'infatigable conquérant, quand il eut transporté son armée sur la rive gauche de l'Etymander? Les historiens anciens ne nous ont laissé aucun rensei-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

gnement à ce sujet ; tout me porterait à croire cependant que les Macédoniens, jusqu'au moment où ils approchèrent des rives de l'Arachotus, — l'Urghend-Ab des géographes orientaux, — durent se contenter des ressources qu'ils avaient emportées de la Drangiane et du territoire fertile des Évergètes.

L'occupation de l'Arachosie se fit sans coup férir ; la résistance n'eut pas le temps de s'organiser, ou les chefs divisés ne s'entendirent point. Nous avons vu Alexandre instituer partout sur son passage des satrapes : Phratapherne chez les Parthes, Arsace chez les Ariens. Il confia l'Arachosie à Téridate. Ce n'était pas toutefois à des Perses qu'il entendait remettre le soin de garder les magasins dont il jalonnait sa route. Dans l'Arachosie, comme à Suze, comme à Persépolis, comme à Ecbatane, le satrape indigène eut à ses côtés un chef macédonien chargé d'assurer l'obéissance à ses ordres et de surveiller en même temps sa fidélité. Ménon, laissé en arrière avec quatre mille fantassins et six cents cavaliers, jetait les fondements de la ville qui subsiste encore sous le nom de Kandahar.

Si nous n'avions eu pour nous renseigner que l'aride récit du gouverneur de la Cappadoce, nous ne saurions absolument rien de la marche audacieuse qui conduisit Alexandre de Kandahar à

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Balkh. Diodore de Sicile et Quinte-Curce n'ont fait eux-mêmes qu'effleurer le sujet; ils nous en ont dit assez cependant pour qu'il soit possible de reconstruire, à l'aide des documents modernes, l'itinéraire qu'a probablement suivi l'armée grecque. Diodore de Sicile nous transporte, au sortir de l'Arachosie, dans une région « située sous les Ourses, et toute couverte de neige ». Au dire de Quinte-Curce, nous nous trouvons alors dans cette partie de l'Afghanistan qu'habitent les Paropamisades, « race sauvage, inconnue de ses voisins mêmes, avec lesquels elle n'a jamais voulu entrer en relation ». Ne serions-nous pas tentés au premier abord de nous croire conduits chez les Hézarèhs, à moins que nous n'ayons déjà commencé à gravir les pentes de l'Hindou-Koush? Mais il n'est pas besoin en hiver de s'approcher des sommets des montagnes Blanches ou des gorges du Caucase indien pour rencontrer le climat extrême dont eurent tant à souffrir les héroïques phalanges. « Beaucoup de soldats n'ayant plus la force de suivre l'armée, dit Diodore, furent abandonnés en route; quelques-uns perdirent la vue par l'effet de la lumière réfléchie sur la neige. » Montez sur le plateau de Ghizni à la fin de septembre, vous serez, sans avoir besoin de pousser plus avant, exposé à ces intempéries et à ces souffrances. Là, en effet,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

comme le décrit si bien Diodore de Sicile, « la majeure partie du pays est plate, déboisée et garnie de villages; les maisons ont des toits voûtés et terminés en pointe; au milieu des toits est pratiquée une ouverture par où sort la fumée. L'abondance des neiges oblige les naturels du pays à se renfermer, aussitôt qu'arrive l'hiver, dans ces cabanes bien closes, après avoir pris soin d'y amasser des vivres. Le froid qui règne est tel que les vignes seraient inévitablement détruites par la gelée, si l'on n'avait la sage précaution de coucher les sarments sur le sol et de les recouvrir de terre. »

Nous n'avons pourtant fait encore que la partie la plus facile du chemin. Pour aller de l'Afghanistan dans le Turkestan, en d'autres termes, pour se rendre de la Paropamisade dans la Bactriane, il faut atteindre de bien autres élévations; il faut monter plus haut que le mont Cenis, plus haut que le Canigou, plus haut que le Saint-Gothard et le Simplon; il faut se porter, à bien peu de chose près, au niveau du sommet du mont Blanc. Il est vrai que la limite des neiges perpétuelles se trouve ici reculée, par le rapprochement de l'équateur, de plus d'un millier de mètres. C'est surtout quand on entreprend de suivre Alexandre au milieu de ces labyrinthes de pics et de vallées que l'esprit s'épouvante et se refuse à croire qu'une armée ait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pu parcourir de pareilles distances et par de tels chemins, dans le court espace que la tradition lui accorde. On dirait que les chroniqueurs, les sens troublés ou frappés de léthargie, ont, au cours de cette mémorable campagne, perdu la mesure du temps.

Dans la saison choisie, ou plus probablement acceptée en désespoir de cause par Alexandre, pour se porter de l'Afghanistan dans le Turkestan, la passe de Bamian est la seule que l'on puisse se flatter de trouver praticable. Au mois de novembre, le docteur Lord et le lieutenant Wood, de la marine anglaise, voulurent se diriger sur Koundouz par Purwan et la passe de Sir-Aulung; ils essuyèrent une terrible tempête de neige. « Quelques-uns des servants de la caravane devinrent incohérents dans leurs discours, d'autres se convertirent en fous furieux. » La caravane dut revenir à Caboul et prendre finalement la route de Bamian. Un mois plutôt, le 19 octobre, ce même docteur Lord, accompagné d'un autre officier, du lieutenant Leech, avait réussi à gravir la passe de Koushan, qui s'ouvre dans le massif même de l'Hindou-Koush, à 4,560 mètres au-dessus du niveau de la mer, par conséquent à une élévation de bien peu inférieure à celle du mont Blanc. Ses guides ne lui permirent pas de séjourner longtemps à cette hauteur. « La passe, lui dirent-ils, serait fermée dans dix

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

jours au plus par les neiges, et elle demeurerait inabordable jusqu'au printemps. » Suivant le major général Cunningham, cependant, ce ne serait ni par la vallée de Kushan, ni par celle de Bamian qu'aurait passé Alexandre; ce serait par un défilé situé beaucoup plus à l'est, par le défilé de Khâwâk. Je ne crois pas que cette opinion ait généralement prévalu.

« Alexandre, dit Diodore, mit seize jours à traverser le Paropamisus dans sa largeur. » Faut-il entendre par ce passage obscur qu'Alexandre employa seize jours pour se rendre de Caboul à Bamian? Sa marche, dans ce cas, eût été bien lente, car nous voyons dans les récits de Burnes des caravanes partir de Caboul le 15 novembre et arriver à Bamian le 21. Ajoutons que la passe de Bamian, la plus facile et la plus fréquentée, est aussi la plus longue. Par la passe de Khâwâk ou par celle de Koushan, la traversée serait encore plus courte. Arrien n'est pas moins avare de détails que Diodore, et son récit ne nous fournit aucunes clartés nouvelles. « Alexandre, se contente-t-il d'écrire, malgré la hauteur des neiges et la difficulté des convois, poursuivait sa route. » Ce ne fut pourtant pas au début de l'hiver qu'Alexandre passa dans la Bactriane; tout fait présumer que ce fut plutôt aux approches du printemps de l'année 329 avant Jésus-Christ. Si nous admettons

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'il partit de Caboul pour pénétrer dans la Bactriane par la vallée de Bamian, son itinéraire sera facile à suivre. Il est peu de chemins en Asie que fréquentent plus régulièrement les caravanes.

Le trajet total de Caboul à Bamian est de 135 kilomètres environ. Les caravanes se reportent d'abord vers la riante vallée de Maïdan, traversent de nouveau la gorge et la rivière de Logar, en se dirigeant vers l'ouest. Sur leur route elles ont rencontré les villages de Killa-Kazi et d'Argundi, la passe de Sefid-Khak (la terre blanche), puis, au delà de Maïdan, à 44 kilomètres de Caboul, le village de Jellez et la vallée de Tak-Khana. Elles peuvent alors remonter graduellement au nord, sans cesser d'incliner vers l'ouest, et se préparer à gravir les passes, car, ne nous y trompons point, ce n'est pas; quelle que soit la route qu'on choisisse, par un seul défilé que l'on peut arriver du Caboul dans le Turkestan; c'est toujours une longue succession de brèches, ouvertes dans une interminable succession de montagnes, qu'il faut s'attendre, durant ce trajet, à franchir.

La première passe qui se présente sur la route de Bamian est la passe d'Ounaï, dont l'altitude est d'environ 3,441 mètres. Cette passe, de l'aveu de tous les voyageurs, n'offre point de difficultés sérieuses. Elle se compose de plusieurs montées et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

descentes ; dans les creux coulent de petits ruisseaux bordés de prairies ; au sommet se déploie un vaste plateau que domine, de sa tête altière et toute blanche, le Koh-i-Baba. Masse énorme de granit, le Koh-i-Baba est surtout remarquable par ses pics abrupts, taillés en forme d'aiguilles ; il contraste singulièrement avec les contours arrondis des montagnes environnantes.

De la passe d'Ounaï, nous avons à gagner maintenant la passe d'Hadji-Kak et une altitude de 3,696 mètres. Après être descendus du sommet d'Ounaï jusqu'au lit de l'Hirmend, qui, sur ce point, a déjà 35 mètres de largeur et deux pieds environ de profondeur, nous remonterons le lit caillouteux d'un grand cours d'eau tributaire de l'Hirmend. La passe d'Hadji-Kak est d'une ascension graduelle et facile ; la descente, plus longue, est en même temps plus roide. Au pied de ce second versant s'étend la vallée de Kalou ; puis vient, à 16 kilomètres plus à l'ouest, une troisième passe, le Kotal Haft Pailân. — Nous allons traverser le dernier rameau du Caucase indien ; déjà les torrents commencent à déserter l'Hirmend et à porter leurs eaux à l'Oxus. Le sommet de la passe est à 3,793 mètres, disent les uns, à 4,073, affirment les autres, au-dessus du niveau de la mer. La montée, au début, paraîtra un peu rude ; la route heureusement est large et dégagée de pierres. Ce

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

premier pas franchi, le chemin tourne autour des crêtes et gagne ainsi un plateau légèrement incliné. Le sol est d'un rouge brillant semé de plaques blanches et vertes. Si de ce point élevé on tourne ses regards vers le nord, on n'aperçoit qu'un chaos sans fin de montagnes arides, dont la grandeur imposante et terrible n'a probablement pas sa pareille dans le monde. Mais ce n'est là que le fond lointain du tableau; plus près de nous, à nos pieds, la vallée de Bamian développe lentement ses sinueux détours, et les cavernes dont ses flancs sont percés commencent à être visibles.

Bonaparte, du sommet des Alpes, montrait les plaines de la Lombardie à ses soldats; du haut de l'Hindou-Koush, Alexandre put montrer aux siens les campagnes de la Bactriane. Nous ne devons pas cependant nous figurer l'armée de Macédoine au terme de ses souffrances, tant que nous ne l'aurons pas conduite, bien au delà de Bamian, à Drapsaque. Quand la neige s'étend, sur le versant méridional de l'Hindou-Koush, à 15 ou 20 kilomètres des sommets, elle se prolonge encore sur le versant du nord, jusqu'à 50, 60, 70 kilomètres même au-dessous de la cime glacée. Dans l'hypothèse du général Cunningham, Drapsaque aurait occupé l'emplacement du village d'Anderab. Si Alexandre a suivi, comme nous le pensons, non

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pas la passe de Khâwâk, mais la passe de Bamian, ce serait jusqu'aux environs de Korram qu'il faudrait reporter la position de Drapsaque. Ce village moderne de Korram, où nous avons, en partant de Khoulm, accompagné Ferrier, est situé au nord de la dernière passe du Kara-Kotal (la passe noire), gorge élevée de 3,192 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que l'altitude de Bamian ne dépasse pas 2,584 mètres. De Bamian à Korram il y a donc encore un col à franchir, et c'est là, aussi bien que sur les sommets laissés en arrière, que nous pouvons nous figurer Alexandre « obligé de parcourir les rangs à pied pour relever les soldats engourdis par le froid ».

Placée sur le passage de toutes les invasions, la vallée de Bamian a dû son importance aux précautions prises pour repousser les envahisseurs. L'ancienne citadelle de Ghulguleh couronne toujours de ses hautes tours en ruine l'éminence conique dont la rivière de Bamian contourne et baigne la base. Ghulguleh doit avoir été une ville de grande étendue; elle fut, dit-on, détruite en l'année 1220 par Gengis-Khan. Le conquérant tartare punit ainsi la fidélité qu'elle avait montrée à la cause de Qouthb oud Din Mohammed, fils de Tekich Khan, septième et dernier prince de la dynastie des sultans du Kharesm.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Diodore de Sicile et Quinte-Curce nous ont décrit sous les traits les plus sombres ces plateaux du Caucase, région inhospitalière, où, si loin qu'il se porte, le regard ne découvre que la neige blanche et les glaçons qui reflètent la lumière. « Jamais, nous disent-ils, le peuple qui habite cette contrée désolée n'avait vu d'étrangers; nul oiseau, nul animal sauvage n'y fixe son séjour. » N'est-ce pas là cependant que les Macédoniens vont retrouver la grotte de Prométhée, la trace des chaînes qui retenaient attaché au rocher le mortel sacrilége, et la demeure de l'aigle qui chaque jour lui dévorait le foie? Un vaste assemblage de cavernes perce de tous côtés les flancs des murailles entre lesquelles se déploie la vallée de Bamian. Ces ruches creusées dans l'argile durcie et rougeâtre ont-elles servi jadis de cellules à des anachorètes ou de cité à des Troglodytes? Les Macédoniens ne pouvaient descendre de la passe de Kalou dans la plaine sans les remarquer. Ce qui eût dû surtout attirer leurs regards, si déjà le marteau du sculpteur avait pratiqué dans le rocher ses entailles colossales, ce sont les deux idoles gigantesques dont les voyageurs anglais, saisis d'un étonnement facile à comprendre, se sont appliqués à nous donner, dans ses moindres détails, l'étrange description : Sourk-Bout (l'idole rouge) et Khink-Bout (l'idole blanche) représentent

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des personnes royales ou des divinités. L'une a 36 mètres de haut; l'autre, 49 mètres. Quand Nadir-Schah traversa la passe de Bamian, son zèle fanatique s'indigna d'y rencontrer les images des faux dieux; ordre fut donné au chef de l'artillerie de les démolir à coups de canon. Les têtes seules heureusement ont souffert; elles sont presque entièrement détruites; les corps, et les draperies habilement ciselées qui les recouvrent, sont restés intacts. Les statues de Bamian sont généralement réputées des idoles bouddhiques. Quelques érudits cependant voudraient plutôt y voir des représentations de l'époque où régnaient sur la Perse les souverains sassanides : ils expliqueraient ainsi le silence des écrivains grecs. Les images ont été taillées dans un enfoncement du rocher; un plafond les protége contre les intempéries de l'hiver, et ce plafond est orné d'une foule de figures peintes, qui nous montrent, à la suite de rois et de reines, tout un cortége de personnages emblématiques. Des ouvertures avaient été pratiquées aux pieds et à la tête des deux idoles; ces ouvertures donnent encore aujourd'hui accès à des galeries et à des escaliers intérieurs.

Quand on a laissé derrière soi la ville de Bamian et les ruines de Ghulguleh, on voit, après une marche de 7 ou 8 kilomètres, la vallée peu à peu

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se rétrécir, et c'est encore par un défilé qu'on arrive dans une vallée nouvelle. Le sol que l'on foule, les montagnes entre lesquelles on chemine, paraissent appartenir à la même formation que les terrains dont la teinte rougeâtre nous avait frappés. La petite vallée de Surkhdar en a pris son nom; les Afghans l'ont appelé la *Vallée rouge*. De la Vallée rouge, on se transporte par un terrain montant, irrégulier, dans la vallée d'Ak-Robât; on gravit ensuite la passe à laquelle la vallée vaut par son voisinage la désignation de Kotal-Ak-Robât. Parvenu sur l'autre versant, on va d'un terrain plat, le Noh-Regh (*les neuf sables*), à un défilé gardé par le Killa-Sir-Sang (*le château du rocher*), et l'on débouche enfin dans la vallée de Seghan. Bien que nous ayons encore devant nous la passe Noire (le Kara-Kotal) haute de 3,192 mètres, nous pouvons nous considérer comme rendus dans la Bactriane. Le château de Seghan, forteresse informe, est considéré, à juste titre, semble-t-il, comme la clef du Turkestan.

Du Kara-Kotal à Bactres, quelle route Alexandre aura-t-il suivie? Si Bactres, comme tous les érudits se sont accordés à le reconnaître, s'élevait aux lieux que Balkh — la plus ancienne ville du monde, au dire des Orientaux — occupe aujourd'hui, Alexandre aura probablement descendu la vallée

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'arrose la rivière de Khoulm et sera venu camper à Korram. Arrien se borne à nous apprendre que le roi fit rafraîchir son armée à Drapsaque. « Le blé manquait, dit Quinte-Curce, et la famine menaçait l'armée. L'huile dont les soldats avaient coutume de se frotter les membres faisait aussi défaut. On s'efforçait bien d'y suppléer par la liqueur exprimée du sésame; mais l'amphore de ce suc devenu bientôt rare se vendait 140 deniers (2 francs 57 c. le litre). La même mesure de miel valait 390 deniers (5 francs 56 c. le litre). »

Le pays cependant cessait d'être un désert stérile; abandonné par ses habitants, il portait des traces évidentes de culture : en temps ordinaire on y récoltait évidemment du blé. Où pouvait-on bien avoir caché les produits de la dernière moisson? Toutes les recherches pour découvrir la précieuse réserve étaient vaines. Les Barbares, en effet, ne l'avaient que trop bien dissimulée. Une fois le grain battu, ils s'étaient empressés de l'enfouir dans des greniers souterrains qui portaient déjà le nom que nous ont transmis les Arabes. Ces silos, adroitement pratiqués et plus adroitement encore recouverts, gardaient imperturbablement leur secret. Les soldats grecs étaient par bonheur aussi ingénieux que nos zouaves à se procurer des ressources; ils avaient en outre l'avantage d'être plus sobres : ne trouvant

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pas de blé, ils prirent le parti de se nourrir d'herbes et de poissons. La pêche elle-même ne fut pas longtemps fructueuse. Alexandre donna l'ordre alors de tuer les bêtes de somme qui portaient les bagages; la chair de ces animaux soutint l'armée jusqu'au moment où elle put arriver enfin sous les murs de Bactres.

Jetons en ce moment un coup d'œil derrière nous, et rendons, avant d'aller plus loin, justice à l'indomptable audace de ce héros favorisé des dieux, qui n'eut peut-être au monde d'émule digne de lui qu'Annibal. Il m'est arrivé bien des fois, en pénétrant dans les gorges sinueuses qui aboutissent à la vallée du Tech ou qui viennent se ramifier au pied du Canigou, de me demander quels avaient été les soldats les plus hardis, de ceux qui suivirent le fils de Philippe ou de ceux qui s'attachèrent aux pas du fils d'Amilcar : Albanais et Ibères dans ma pensée se valent. Ils ont également rencontré sur leur route les précipices au bord desquels involontairement on frissonne, les murailles de fer qui se dressent du fond de l'abîme tout d'une pièce, si rapprochées souvent qu'un chamois poursuivi pourrait, sans hésiter, sauter de l'une à l'autre, les torrents écumeux qui, au moindre orage, se gonflent et débordent. Comme les Alpes et les Pyrénées, l'Hindou-Koush a été franchi plus d'une fois.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il y a cependant sur ce point une réserve à faire : même au temps d'Alexandre, la barrière ne pouvait être tenue pour insurmontable; Alexandre ne l'a pas traversée d'un vol plus hardi que Darius, Gengis-Khan, Tamerlan et Nadir-Schah, mais il l'a traversée le premier dans la saison des neiges.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XV.

UN BESSUS AFGHAN.

On ne peut s'empêcher de remarquer de singuliers rapports entre la situation de Bessus, s'efforçant de rassembler autour de lui tout ce qui refusait encore en Asie d'accepter le joug étranger, et celle de Dost-Mohammed, s'opiniâtrant dans la résistance qu'en 1839, émir détrôné et fugitif, il essayait encore d'opposer aux Anglais. Dost-Mohammed s'échappa de Caboul, au moment où les troupes britanniques s'apprêtaient à dresser leurs batteries contre les murailles de cette ville, et, suivi de 1,200 cavaliers bien armés, franchit les passes de l'Hindou-Koush, dès les premiers jours de septembre. A peine descendu dans le Turkestan, on le vit s'efforcer d'intéresser à sa cause, qu'il affectait de confondre avec celle de l'islamisme, tous les chefs uzbeks de la plaine, jadis ses rivaux ou ses ennemis : le wali de Khoulm, le bey d'Heïbak

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et le bey de Koundouz. Si les Anglais avaient eu le sérieux souci d'affermir la couronne sur le front de ce schah Soudjah avec l'aide duquel ils se flattaient de reconstituer, comme une barrière contre l'ambition persane, l'empire dourani, leur premier devoir n'eût-il pas été de poursuivre sans relâche et sans trêve, dans les pays du moins situés en deçà de l'Oxus, le prétendant évincé par leurs armes? Loin de songer à donner cette sanction vigoureuse à leur œuvre, les chefs de l'armée anglo-hindoue, satisfaits, pour ne pas dire éblouis, d'un triomphe éphémère, se contentèrent d'envoyer un détachement des troupes régulières du schah surveiller la passe de Bamian. Ils jugèrent, en octobre, la saison trop avancée pour entreprendre une campagne dont les difficultés, à une époque bien autrement âpre et rude de l'année, n'avaient pas fait reculer les soldats d'Alexandre. Au mois de novembre, on apprit que Dost-Mohammed, accompagné de deux de ses fils, avait quitté Khoulm, et que, s'enfonçant davantage encore au nord-ouest, il se dirigeait sur Bokhara. C'était un voyage de 400 kilomètres au moins que l'émir et la petite troupe demeurée fidèle à sa fortune entreprenaient là; les Afghans, grâce à la solidité de leurs montures, l'accomplirent en quinze jours.

Le sultan de Bokhara fit au souverain proscrit

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'accueil le plus encourageant et le plus gracieux. Ce n'était point seulement à l'émir déchu de Caboul qu'il prétendait offrir l'hospitalité d'un frère; c'était à toute cette malheureuse famille qui avait dû être laissée en arrière, sous la protection d'une escorte insuffisante; à ce harem composé de deux cent quarante-neuf personnes qui erraient au pied de l'Hindou-Koush, sans domicile fixe, sans asile, réduit à vivre, depuis plusieurs mois, des taxes prélevées de force sur les caravanes : semblable situation était bien faite pour émouvoir le cœur d'un musulman fervent et d'un prince généreux. Dost-Mohammed n'eut garde de laisser percer les soupçons que lui inspirait tant de sollicitude; il expédia ostensiblement à son harem l'ordre pressant de venir le rejoindre; en secret, il prescrivit au serviteur dévoué qui en avait la garde, de n'amener sous aucun prétexte à Bokhara les femmes, les enfants, les esclaves qui lui étaient confiés, de les immoler plutôt jusqu'au dernier, s'il ne trouvait pas d'autre moyen de les soustraire aux poursuites du sultan. Si rusé que soit un Uzbek, il ne l'est pas encore assez pour abuser un Afghan. Le sultan de Bokhara s'était naïvement bercé de l'espoir de s'assurer du même coup de nouveaux otages et de mettre la main sur des joyaux célèbres dans tout l'Orient, joyaux dont la renommée excitait depuis longtemps

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

son envie. Furieux de voir son projet découvert et déjoué, il fit jeter en prison Dost-Mohammed et ses fils; mais sa convoitise eut beau s'enflammer encore par la déception, ni les ennuis, ni les dangers d'une captivité prolongée, ne purent triompher de la résistance obstinée de l'émir. Au mois de juin de l'année 1840, la famille de Dost-Mohammed partit de Khoulm et prit la route de Bamian : le plus sûr refuge, dans sa détresse croissante, lui avait paru le camp des Anglais. Les Anglais l'envoyèrent sous escorte à Ghizni, pour y attendre que la résidence qui lui était sur-le-champ préparée à Quettah fût tout à fait prête.

Il faut rendre en cette occasion justice aux Uzbeks : la perfidie du khan de Bokhara souleva dans le Turkestan une indignation générale. Dost-Mohammed y était considéré comme un martyr de la foi musulmane; le khan de Khokand se fit l'interprète menaçant de ce sentiment unanime. En même temps qu'il réclamait de la façon la plus pressante l'élargissement du royal captif, il prenait les armes et mettait ses soldats, sans perdre un instant, en campagne. Le khan de Bokhara s'était montré sourd aux prières, insensible aux reproches; il ne voulut point paraître céder aux menaces. Fort effrayé pourtant, il prit le parti de favoriser sous main l'évasion de son prisonnier : Dost-Mo-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

hammed reparut tout à coup à Khoulm. La nouvelle de son arrivée au pied de l'Hindou-Koush produisit dans tout l'Afghanistan une sensation profonde. Dost-Mohammed d'ailleurs ne perdait pas de temps; il prêchait partout la guerre sainte et recourait à la grande ressource des chefs uzbeks ou afghans qui veulent recruter une armée; il se portait au débouché des passes et y rançonnait sans scrupule les marchands. Ce fut ainsi qu'il parvint, non-seulement à grossir sa troupe, mais, ce qui n'était pas moins essentiel au succès de sa cause, à gagner par ses libéralités le wali de Khoulm, qu'il n'avait pu jusque-là s'attacher qu'à demi par ses promesses.

Le 5 septembre 1840, on apprit à Caboul que tout le pays compris entre l'Hindou-Koush et l'Oxus s'était levé en faveur de Dost-Mohammed. Une puissante armée, disait-on, marchait sur Bamian. Le Kohistan, s'il se joignait à l'insurrection, pouvait mettre sur pied de 40,000 à 50,000 hommes; la ville même de Caboul était remplie de traîtres. Des hommes armés circulaient dans les rues, allant faire aiguiser leurs sabres chez les armuriers et promenant, de côté et d'autre, des regards menaçants. Le 2 novembre, Dost-Mohammed était à Purwan; malgré la saison, il venait de franchir la passe de Sir-Aulung à la tête de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

400 cavaliers et de 4,000 fantassins. Une colonne anglaise se porta, par une marche rapide de 21 kilomètres, à sa rencontre. Elle arrivait à temps pour couper la retraite à l'ennemi. Surpris par une attaque à laquelle il était alors fort éloigné de s'attendre, Dost-Mohammed ne cherchait déjà plus qu'à s'esquiver; la panique encore inexpliquée d'un régiment de cavalerie anglaise le sauva tout à coup contre sa propre attente. A l'ordre de charger les soldats anglais répondirent par la fuite; on les vit tourner bride, sans que rien parût justifier leur terreur; on les vit abandonner leurs officiers, qui furent presque tous tués ou blessés. Chose non moins étrange, les Afghans ne se montrèrent pas désireux de poursuivre leur avantage; l'infanterie de Dost-Mohammed se maintint immobile sur les crêtes qu'elle occupait, et sa cavalerie profita de la nuit pour quitter le champ de bataille.

A Caboul cependant l'émotion était grande; les troupes, rappelées de leurs cantonnements, se concentraient aux abords de la ville; on se préparait même à les envoyer aux remparts, quand soudain le bruit se répand que ce Dost-Mohammed, dont on s'attendait à voir, d'un instant à l'autre, les étendards victorieux se déployer dans la plaine, est venu le soir même, humble et résigné, s'asseoir, comme un autre Napoléon, au foyer britannique.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Que s'était-il donc passé depuis le combat de Purwan? De tels dissentiments avaient éclaté entre ces chefs afghans et uzbeks, peu habitués à combattre ensemble, que Dost-Mohammed craignit un instant d'être livré par ses partisans désunis à l'ennemi, dont il pouvait voir encore, du haut des sommets occupés, les bataillons vaincus se replier en toute hâte vers Caboul; il jugea plus prudent de se livrer lui-même. Le résident anglais, sir William Macnaghten, fort soucieux des nouvelles qui lui parvenaient de la montagne, avait cru devoir abréger ce jour-là sa promenade habituelle; il rentrait dans la ville avec les premières ombres du soir, quand un groupe d'indigènes montés vint à lui. « Êtes-vous l'envoyé anglais? » lui demanda un de ces cavaliers. Sur la réponse affirmative de sir William, le cavalier, portant la main à son turban, reprit : « Eh bien, voici l'émir! — Quel émir? — L'émir Dost-Mohammed! » Jules César fut moins surpris peut-être le jour où, devant Alesia, il vit Vercingétorix accourir à sa tente et jeter à ses pieds les armes dont les Romains n'avaient jusqu'alors connu que le tranchant.

Dans tous ces pays de l'Orient où la vie humaine est restée si précaire, on apprend de bonne heure deux choses : la résignation au destin et la ruse. *Bad roz ımed* (un mauvais jour est venu);

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mais la mort n'est que le chemin par lequel nous devons tous passer (*ràh am in ast*). « Tout le monde s'en tire », disait je ne sais plus quel vieux grenadier. La chose est incontestable : les Orientaux cependant s'en tirent beaucoup mieux et avec infiniment plus de bonne grâce que les autres. *Mueren bien,* remarquait un Espagnol qui les avait vus souvent à l'œuvre. Le sort a prononcé; ils se soumettent; seulement, avant de se laisser acculer au mur, quelles merveilleuses ressources ils savent déployer pour mettre ce sort jaloux en défaut! Dost-Mohammed avait réussi à déjouer la cupidité du sultan de Bokhara; il ne montra pas moins d'habileté le jour où il lui fallut se soustraire à la perfidie de ses alliés. Depuis quelque temps déjà, il flairait dans son entourage certains projets sinistres. Il fit bonne contenance, conduisit vaillamment ses troupes à l'ennemi et affecta devant ses affidés, même les plus intimes, de ne respirer que vengeance et massacre. Les Anglais, grâce à lui, furent mis en pleine déroute dans les défilés de Purwan. Le lendemain, les Afghans cherchèrent vainement leur chef sur le champ de bataille. Dost-Mohammed était parti, à la faveur de la nuit, avec quatre cavaliers et avait commencé par se jeter dans la montagne. Il put ainsi faire le tour du camp anglais à distance, profiter des sentiers les moins fréquentés

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pour dérober sa marche, et, après avoir passé vingt-quatre heures à cheval, arriver sous les murs de Caboul, au moment où le soleil allait se coucher. Cachant sa longue barbe sous un pli du turban qui lui voilait, en outre, la moitié du visage, il eut la bonne fortune de pouvoir se glisser sans être reconnu jusqu'aux abords de la porte qui s'ouvre sur la route de Caboul à Peshaver. L'important pour lui était de ne point tomber aux mains des soldats de son rival Schah-Soudjah; il savait trop quel sort lui eût été, dans ce cas, réservé : le traitement honorable dont sa famille était déjà l'objet lui faisait mieux augurer de la clémence anglaise. L'envoyé britannique fut mis par la Providence sur son passage. Quelques jours après, Dost-Mohammed, traité en souverain déchu, mais en souverain, fut interné à Loudhiana. Bessus et Spitamène, nous le verrons bientôt, eurent un sort moins heureux.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XVI.

EXPÉDITIONS RUSSES DANS LE TURKESTAN. DE LA MER CASPIENNE ET DE LA MER D'ARAL A KHIVA.

Si toutes les couches de l'atmosphère conservaient la même densité, il n'y aurait plus de tempêtes; si tous les peuples étaient parvenus au même degré de civilisation, on pourrait espérer voir arriver un jour le règne de la paix universelle. Ce sont les Barbares qui, sans en avoir assurément conscience, troublent l'équilibre. Le temps n'est plus où ils pouvaient songer à quitter leurs déserts pour envahir des territoires plus riches; mais ils détiennent encore le fruit de leurs rapines passées, de vastes provinces enlevées jadis à des pouvoirs défaillants, et leur apathie inféconde éveille naturellement chez les nations voisines l'idée de leur reprendre ces biens mal acquis qu'ils ne sont plus en état de défendre, et dont, jusqu'à présent, on

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les a toujours vus faire le plus triste usage. De là l'inquiétude vague qui plane sur l'avenir; de là les rivalités jalouses et les armements outrés qu'entretient la préoccupation de partages admis comme inévitables à bref délai. Les choses en sont venues à ce point qu'après avoir vidé les passes de l'Afghanistan nous n'éprouvons aucune hésitation à écrire : « Nous venons de quitter le terrain des Anglais », et qu'en voyant se déployer devant nous la fertile plaine de Balkh, nous nous écrierons, sans que personne s'en étonne : « Nous voici maintenant sur le terrain des Russes! » Par leurs empiétements successifs sur la barbarie, ces deux dominations rivales, l'empire anglais des Indes et l'empire moscovite, se sont donc singulièrement rapprochées; si la foudre quelque jour à leur contact éclate, à qui pourrons-nous, je le demande, nous en prendre, sinon à ces Mongols qui ont tout envahi et qui se sont montrés indignes de rien garder?

C'était déjà le chemin de l'Inde que cherchait Jenkinson lorsqu'il partait en 1573 d'Astrakan avec une caravane persane et tartare. Les Cosaques qui, quelques années plus tard, vinrent attaquer Ourghendj n'avaient pas des visées si hautes; ils se proposaient simplement de piller le territoire de Khiva : un prisonnier persan venait de leur en révéler les richesses. Des forces supérieures les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

assaillirent avant qu'ils eussent fini de charger leur butin; bien peu sortirent vivants des mains des Tartares. Un autre détachement de 500 hommes, commandé par l'hetman Netschaï, n'eut pas, en l'année 1585, une meilleure fortune; puis vint — tant la proie semblait belle à ces hommes du Nord — une troisième campagne, suivie malheureusement d'un troisième désastre. Les Khiviens, cette fois, n'eurent pas même besoin de prendre les armes; l'hiver ferma les routes, et les envahisseurs moururent de faim. Sous le règne de Pierre le Grand, en 1715, le prince Bekovitch fut autorisé à faire une démonstration plus sérieuse. Il partit des bords de la mer Caspienne avec un corps de 3,500 hommes, six pièces d'artillerie et des vivres pour six mois. La petite armée se proposait d'atteindre les bords de l'Oxus, en traversant l'aride plateau d'Oust-Ourt. Les 1,500 kilomètres qu'elle avait ainsi à parcourir, elle les franchit au cœur de l'été; le trajet lui demanda deux mois. C'était peu cependant d'être arrivé au but; il fallait prendre pied dans le pays. Les difficultés de l'occupation apparurent dès le premier jour; les Khiviens n'attaquaient jamais à fond, ils se contentaient de harceler, par des escarmouches incessantes, la malheureuse troupe : ils finirent par l'user et par la détruire en détail.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Pendant plus d'un siècle, l'attention de la Russie parut se détourner de ces déserts funestes. Les conquérants jadis ne se heurtaient pas volontiers à la Scythie; le Turkestan était à son tour devenu le tombeau des Scythes. Pourquoi ces peuples sûrs de leur avenir, ces peuples victorieux qui venaient de reconnaître les riches plaines de l'Allemagne, de l'Italie, de la France, se seraient-ils obstinés à disputer aux Uzbeks les misérables et derniers lambeaux de l'héritage des fils de Gengis-Khan? Pourquoi auraient-ils détourné leur activité ambitieuse vers l'extrême Orient, quand, beaucoup plus près d'eux, tout à fait à la portée de leur bras, l'empire ottoman, penchant visiblement vers sa ruine, leur offrait à saisir le sceptre de Constantin? Si le Turkestan n'eût pas été un des chemins de l'Inde, jamais les Russes n'auraient de nouveau songé à en convoiter la possession; ils ne trouvèrent pas de plus sûr moyen de diviser l'attention des Anglais, dont la surveillance jalouse était le grand obstacle aux approches que, avec la ténacité d'une race qui se croit l'instrument du destin, ils n'avaient jamais cessé de pousser vers les rives du Bosphore : les Russes menacèrent les passes de l'Hindou-Koush, pour qu'on s'occupât moins de garder contre leurs irruptions projetées les défilés des Balkhans. Après un long sommeil, la pensée de Pierre le Grand reprit

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

son cours; une nouvelle expédition s'organisa pour marcher sur Khiva. Le général Perowski fut encore moins heureux en 1839 que le général Bekovitch en 1815; il n'atteignit pas même le but qui lui avait été assigné. Son entreprise, chose à peine croyable pour des Russes, sombra dans la neige. Les deux tiers d'un corps qui comptait 4,500 soldats moscovites et 2,000 cavaliers kirghiz succombèrent, les uns pendant la marche en avant, les autres pendant la retraite; sur 10,000 chameaux, 9,000 au moins périrent. Les chevaux, en général, résistent mieux à ce genre d'épreuve; néanmoins, il en revint bien peu de la désastreuse expédition à Orenbourg. « Le froid du désert des Kirghiz, nous apprend un officier anglais qui a fait au mois de janvier le voyage d'Orenbourg à Khiva, est chose inconnue dans aucune autre partie du monde, même dans les régions arctiques. »

Toutes ces tentatives avortées étaient bien faites pour rassurer l'Angleterre. La Russie avait été tant de fois protégée par le désert qu'il semblait juste que le désert, par une sorte de revanche légitime, devînt une barrière opposée à son ambition. Mais un grand peuple mis en mouvement par une volonté unique ne s'arrête pas dans le chemin que lui trace une loi fatale pour quelques sacrifices. Les nations hyperboréennes se sont de tout temps

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

épanchées à des époques presque fixes sur le monde; l'urne déborde chaque fois qu'un intervalle de temps suffisant l'a remplie. En 1853, nous retrouvons les Russes établis à la tête de la mer d'Aral, sur la côte orientale; ils y occupent, à près de 900 kilomètres au sud d'Orenbourg, la petite ville de Kasalinsk et le fort qui porte encore sur leurs cartes le nom de fort n° 1. Là ils rencontrent l'embouchure du Sir-Daria (le Jaxartes des anciens) et s'apprêtent à en remonter le cours, se dirigeant au sud-est, vers les monts de la Kashgarie. Leur première étape sera la station d'Ak-Mesjid, qui deviendra, sous ses nouveaux maîtres, le fort Perowski. Les Russes s'y arrêtent sept ans, se bornant à jeter entre Kasalinsk et Ak-Mesjid, séparés par une distance de 328 kilomètres, un poste intermédiaire. En 1860, ils poussent jusqu'à Djulek, 96 kilomètres plus loin. En 1864, le général Tchernaïeff ouvre la campagne des annexions. Il s'empare successivement de Turkestan ou Taraz, de Tchemkend, de Tashkend, ville de 100,000 âmes; de Tchinaz et de Djizak, sur la route de Samarkand.

Le général Romanowski succède au général Tchernaïeff. C'est lui qui prend Khodjend en 1866 et Samarkand en 1867. Le général Kauffmann reçoit en 1868 la mission d'achever ce que ses deux prédécesseurs ont si bien préparé. La vallée

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

du Sir-Daria est déjà conquise; il s'assure, par l'occupation permanente de Samarkand, la possession de l'importante vallée du Zerefchan (l'ancien Polytimète). L'émir de Bokhara n'a plus qu'à solliciter humblement la paix. Le général Kauffmann la lui accorde, et, dès ce moment, toute son attention se dirige, sans que rien la détourne, vers Khiva. Observez sur quels immenses espaces, dans l'Asie centrale, on opère : la distance d'Orenbourg à Tashkend peut être évaluée à 1,450 ou 1,500 kilomètres, et, à moins de vouloir doubler les étapes, une armée ne saurait employer moins de deux mois et demi à la parcourir; Tashkend est considérée comme la principale base d'opérations contre Khiva, et Tashkend se trouve éloignée de Khiva de près de 700 kilomètres. Quatre colonnes vont partir à la fois pour se réunir sous les murs d'une ville qui fut peut-être, au temps d'Alexandre, la capitale du pays des Chorasmiens.

Le Sir-Daria et l'Amou-Daria (l'Oxus de Quinte-Curce) en hiver sont gelés; mais en été, malgré la barre que forme l'Amou-Daria près de son embouchure, on peut arriver par la mer d'Aral et par l'Amou-Daria jusque sur le territoire khivien. Il suffit pour cela d'employer des navires à vapeur de faible tirant d'eau et de les munir de machines qui soient de force à lutter contre la rapidité du

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

courant. La grande difficulté consiste donc à gagner les bords de l'Oxus. Si l'on vient du nord, il faut traverser les steppes glacées des Kirghiz; de l'est, les sables du Kizil-Koum; de l'ouest, le plateau desséché d'Oust-Ourt ou le désert plus aride encore de Kara-Koum. Embrassez d'un coup d'œil l'ensemble de la carte; vous verrez un immense espace, un espace de 1,200 kilomètres environ, encadré d'un côté par le cours du Jaxartes et les monts de la Kashgarie, de l'autre par la mer Caspienne. Au milieu coule l'Oxus, et se déploie, comme une vaste nappe, la mer d'Aral, longue de 400 kilomètres, large de près de 300. « L'Oxus, dit Arrien, prend sa source dans le Caucase des Indes. C'est le cours d'eau le plus considérable, si l'on en excepte l'Indus, qu'Alexandre ait eu à traverser en Asie. » Rien de plus exact : l'Oxus, auquel les Orientaux ont donné les noms de Djihoun et d'Amou-Daria, est, en effet, un plus grand fleuve que le Tigre ou l'Euphrate, plus grand même que le Rhin. Navigable de Koundouz à la mer d'Aral, il offre sur certains points, avec des profondeurs de cinq et six mètres, une largeur double de celle qui sépare, entre Bude et Pesth, les rives du Danube. La longueur totale de son parcours est évaluée à 1,800, d'autres diront à 2,500 kilomètres. « L'Oxus, ajoute Arrien, se jette dans la mer Caspienne. » Il

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

s'y jetait effectivement autrefois; c'est dans la mer d'Aral qu'il a son embouchure aujourd'hui. On aurait peu de peine à le faire rentrer dans son ancien lit, puisqu'à la suite d'une crue inusitée, il s'y est précipité au mois de septembre de l'année 1878

Les Russes, nous l'avons dit, marchèrent sur Khiva en quatre colonnes. La colonne de Krasnovodosk fut obligée de revenir sur ses pas; les corps partis de Mangishlak, d'Orenbourg, de Tashkend, comptant un effectif d'environ 12,000 hommes, se trouvèrent réunis sous les murs de Khiva le 6 juin 1873; le 10, ils faisaient leur entrée solennelle dans la ville.

On peut dater des derniers jours de mars le commencement des opérations qui venaient d'avoir cette issue poursuivie depuis près de trois siècles. La terre, quand les troupes se mirent en marche, était encore complétement couverte de neige; le thermomètre marquait de 7 à 8 degrés centigrades au-dessous de zéro. Tout à coup à ce froid excessif succède une chaleur intense. Dès la fin d'avril, la température s'élevait à 36 degrés centigrades; au milieu des sables, elle se maintenait entre 46 et 52. Ces alternatives excessives n'empêchèrent pas les détachements de Tashkend, concentrés à Djisak, de se porter devant Khiva en cinquante-cinq jours, le corps de Mangishlak d'y arriver en quarante-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

deux, celui d'Orenbourg, à partir du moment où il quitta ses cantonnements d'Emba, en soixante-huit. Des quatre corps, il n'y en eut qu'un qui échoua dans son entreprise et qui dut rebrousser chemin : ce fut le corps de Krasnovodosk.

Faisons, avant d'aller plus loin, un rapide examen des difficultés qui l'arrêtèrent. Cette colonne appartenait à l'armée du Caucase, troupes aguerries s'il en fut jamais. Elle partit le 7 avril 1873 de Chikishlav, poste fortifié qu'il nous faut chercher près de l'extrême frontière moscovite, à 85 kilomètres environ au nord d'Asterabad. L'expédition comptait se diriger sur Khiva en allant gagner l'ancien lit de l'Oxus. Le convoi qui l'accompagnait, composé de chameaux et de chevaux turcomans, était considérable; rien ne semblait avoir été oublié pour prévenir un désastre : là où les puits manqueraient, on aurait les moyens d'en creuser et des bêtes de somme sur lesquelles au besoin on chargerait de l'eau pour une marche de six ou sept jours. Ce qu'on n'avait pas prévu, c'est que les barils, sous les rayons d'un soleil de feu, deviendraient brûlants, et que l'eau s'y évaporerait avec une rapidité effrayante. Il arriva aussi que les chameaux et les chevaux succombèrent, quand l'homme, l'animal le plus fort de la création, résistait encore. Pour que ces soldats de fer son-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

geassent à la retraite, il fallut que les subsistances menaçassent de leur faire défaut; ils avaient supporté sans fléchir des chaleurs à faire éclater les thermomètres, des températures qu'on ne saurait évaluer au-dessous de 70 et 75 degrés centigrades.

Quel est donc ce désert, situé sous le parallèle de Naples, où à la fin de mars on foule un pied de neige et qui tout à coup vous enveloppe d'une poussière impalpable tourbillonnant dans une atmosphère suffocante? Le thermomètre ne marque, dit-on, à l'ombre que 36 degrés centigrades. Qu'importe la température à l'ombre sur ces plateaux où une cigale ne trouverait pas à s'abriter? C'est la température au soleil qu'il faut considérer, et celle-là, nous l'avons déjà dit, les thermomètres ordinaires n'ont pas été construits pour l'accuser : le liquide ou le métal dilaté va frapper le sommet du tube, et le verre se brise avant que la chaleur ait dit son dernier mot. C'est pourtant à l'été que les Khiviens s'en sont pris du succès inattendu de l'invasion; l'hiver jusqu'alors les avait efficacement protégés. Le désert, en effet, ne paraît pas avoir de feux qu'une armée, si l'eau ne lui manque point, ne demeure en mesure de braver; le froid des steppes, au contraire, quand le vent d'est balaye de son souffle glacé ces vastes plaines de sable, est au-dessus des forces humaines. La vie s'arrête

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

brusquement dans les veines, comme la séve de l'arbre qu'un coup de gelée a frappé à mort. Les Macédoniens ont, dans la même campagne, passé successivement par les deux épreuves : ils avaient triomphé des neiges du Paropamisus; ils ne se laissèrent pas davantage arrêter par les sables de la Bactriane.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XVII.

BACTRES ET LA VALLÉE DU ZEREFCHAN.

« Alexandre, dit Arrien, en partant de Drapsaque, prend le chemin de Bactres et d'Aorne, les emporte du premier assaut et jette dans Aorne une garnison qu'il place sous le commandement d'Archélaüs, fils d'Androclès, un de ses hétaires. Le reste de la Bactriane se soumet sans la moindre résistance; le gouvernement en est confié au Perse Artabaze. » Tout fait présumer que cette conquête eut lieu dans les premiers jours du printemps de l'année 329 avant Jésus-Christ; elle ramena sur-le-champ l'abondance dans l'armée. Le sol de la Bactriane — c'est maintenant Quinte-Curce que je consulte, puisque Burnes et Morier sont d'accord pour me confirmer sa véracité — le sol de la Bactriane, dis-je avec l'historien romain, n'a pas partout une nature uniforme. Certaines portions conviennent à la culture de la vigne et à celle des

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

arbres fruitiers; une terre grasse et profonde y est arrosée par de nombreux ruisseaux; en d'autres endroits, le sol est plus léger; on y sème du froment; le reste est abandonné aux bestiaux. Une grande partie de cette riche province est malheureusement occupée par des sables stériles. La Bactriane n'en fournit pas moins, au moment de la bataille d'Arbèles, 30,000 cavaliers à Darius.

La capitale de la Bactriane, Bactres, était déjà, au temps d'Alexandre, une ville florissante. Si nous en croyons les traditions recueillies par les écrivains musulmans, le premier monarque qui régna sur la Perse, Kayomurs, fondateur de la dynastie des Pischdadiens (*les distributeurs de la justice*), bâtit Balkh ou Bactres, — car au fond le nom est le même, — Balkh réputée, peut-être à juste titre, « la plus ancienne ville du monde ». Certains auteurs revendiquaient l'honneur de cette fondation pour le troisième roi de la dynastie pischdadienne, pour Tahmouras, le vainqueur des mauvais génies; l'école géographique de Bagdad en rapprocha l'époque jusqu'au règne de Lohrasp, le contemporain et l'allié de Nabuchodonosor. En admettant même que les géographes des khalifes eussent raison, l'antiquité de Balkh serait déjà suffisamment respectable. Alexandre ne détruisait pas les villes — le sac de Persépolis et l'incendie du palais de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Darius ne furent pas, nous croyons l'avoir établi, le résultat d'un plan prémédité; — il trouva Bactres ou Balkh aussi prospère que Rhagès et Hécatompylos; il la laissa digne de servir de séjour à des rois. Soixante-neuf ans environ après la mort du fils de Philippe, Bactres était devenue la capitale d'un royaume indépendant; cent vingt-six ans avant l'ère chrétienne, les Tartares se jetèrent sur la Bactriane et mirent fin à l'empire des Grecs dans ces contrées. Toutes les révolutions qui, depuis ce retour offensif de la race touranienne jusqu'à la conquête sémitique des Arabes, passèrent sur l'Asie, paraissent s'être accordées à respecter dans Balkh un des foyers religieux de l'Asie centrale. Le temple du feu élevé par les Barmécides, sous le nom de Nao Behar (*le printemps nouveau*), attirait à Balkh des pèlerins de tous les pays : du Caboul, de l'Inde et même de la Chine. Ce sanctuaire du polythéisme, par un retour fatal, ne pouvait manquer de provoquer le zèle indigné des sectaires qui, vers le milieu du septième siècle, reçurent de Mahomet la mission d'imposer en tout lieu le « culte du Dieu unique ». La ville de Balkh fut détruite par Ahnef ben-Quaïs, à l'époque où Othman ben-Affan s'empara du Khorasan. Un lieutenant des Ommiades la rebâtit, au grand scandale des poëtes et des croyants; Gengis-Khan la renversa de nouveau en 1221 de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

fond en comble. Mais Balkh était une ville phénix; elle renaissait avec une rapidité surprenante de ses cendres. Moins d'un siècle après le passage du grand destructeur, Yaquout la cite comme un des greniers les plus abondants de la Perse. Les guerres intestines qui suivirent la mort de Tamerlan lui furent de nouveau funestes; sous le règne d'Abbas le Grand, au dix-septième siècle, elle avait déjà recouvré toute sa grandeur passée : « Sa forteresse était haute comme la montagne de Qaf; ses fossés étaient aussi profonds que l'Océan. »

Située à 12 kilomètres environ de hautes montagnes qui la protégent du côté du sud, et d'où descendent de nombreux torrents, la cité fondée par Kayomurs, par Tahmouras ou par Lohrasp, voit sa vaste plaine s'étendre sans interruption jusqu'aux bords de l'Oxus. C'est surtout au Dehas (le Bactrus de Quinte-Curce, le Balkh-Souï des géographes modernes) qu'elle doit la richesse de son territoire. Abdoul-Kerim nous apprend que les environs de Balkh sont arrosés par douze canaux dérivés du fleuve qui prend naissance au pied du Tchalap-Dalane et du Koh-i-Baba; Ferrier, de son côté, nous montre la route que suivent les caravanes qui viennent en ligne directe d'Hérat, coupée à chaque pas « par quelque cours d'eau ou par des mares de boue du milieu desquelles les che-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vaux ont toutes les peines du monde à se tirer ». Les irrigations ont tellement saigné le Dehas à blanc qu'au-dessous de Balkh on ne trouve plus qu'un lit épuisé; un peu plus bas, la rivière, réduite à quelques filets d'eau, ne tarde pas à disparaître dans les sables. La population actuelle de Balkh se compose, suivant le rapport de Ferrier, de 15,000 ou 16,000 âmes. Elle ne paraît pas, dans l'état présent du pays, destinée de sitôt à s'accroître. Si la campagne de Balkh est justement renommée pour sa fertilité, le climat de Balkh, par un triste retour, est d'une insalubrité proverbiale. Ce khanat, un des plus productifs du Turkestan, « où plusieurs provinces viennent encore s'approvisionner des céréales qui leur manquent », a en outre le malheur de se trouver placé entre deux États rivaux : la principauté de Khoulm et celle de Bokhara. « Il ne sait, nous dit notre compatriote, à qui obéir; les deux émirs semblent l'avoir choisi pour le théâtre habituel de leurs luttes; ils finiront par le ruiner et par le dépeupler. »

Nous savons où était située Bactres, nous ignorons où s'élevait la citadelle d'Aorne. Le fameux géographe Barbié du Bocage, d'accord sur ce point avec d'Anville, est d'avis que l'emplacement d'Aorne doit être cherché aux environs de Talkan.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Si par Talkan ces deux grands érudits entendent Tash-Kurgan, un des noms qui servent à désigner Khoulm, il me paraîtrait assez naturel de rencontrer Aorne sur la route qui va de Bamian à Balkh. Néanmoins, au sujet de la position d'Aorne, nous n'aurons jamais cette conviction complète que nous pouvons nous flatter de posséder à l'endroit de l'emplacement de Bactres. Il y a bien d'autres villes dans la Bactriane, Adrapsa et Eucratidie notamment, dont il nous importerait de retrouver les traces; c'est à peine si l'on est assuré d'avoir reconnu Nautaque dans Nakhsheb, qui porte également le nom de Karchi. Félicitons-nous, après tant de siècles écoulés, après tant d'invasions et tant de tremblements de terre, d'avoir encore pu déterminer d'une façon certaine la place qu'occupait la capitale : c'est assurément plus qu'il ne nous était permis d'espérer. A l'heure où nous écrivons, il existe, au sein de l'Afghanistan, des milliers de châteaux. Chaque chef a le sien; toutes les crêtes, toutes les gorges des vallées en sont garnies; allez donc, dans cent ans, chercher le lieu précis où se dressaient ces prétendues forteresses! Les vents auront dispersé jusqu'à la poussière de leurs remparts. Le nom de château évoque dans notre esprit l'idée de quelque vaste édifice féodal; les châteaux du Caucase indien, comme ceux de la Bactriane, n'ont

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

jamais dû être des postes fortifiés de grande importance. Ce ne sont pas les repaires gothiques des burgraves; ce sont encore moins les places des Pays-Bas qu'assiége Alexandre; le héros n'a devant lui que les frêles abris des nations aryennes. N'importe! ces opérations de petite guerre, quand elles se répètent sans cesse, finissent par lasser, par épuiser même les armées. Le maître de l'Asie, pour peu qu'il y compromette sa personne, y court des dangers plus sérieux que dans la plaine d'Issus ou dans les champs d'Arbèles.

L'Oxus servait de limite à la Bactriane; au delà de ce fleuve s'étendait la Sogdiane. Plus au nord le Jaxartes, devenu dans la langue des Turcomans le Sir-Daria, séparait les Sogdiens des nomades. Le Polytimète (aujourd'hui le Zerefchan) coupait en deux parties à peu près égales la province. « Après avoir arrosé et fertilisé la Sogdiane, nous apprend Strabon, qui ne fait que copier ici Aristobule, ce fleuve pénètre dans une contrée déserte et stérile, puis finit, comme l'Arius, par se perdre dans les sables. » Strabon reproche avec raison aux Macédoniens d'avoir défiguré, en les traduisant, les dénominations locales; aux Perses d'avoir fait usage d'une mesure itinéraire dont la longueur variable rendait fort difficile l'exacte appréciation des distances. Si Strabon eût pu visiter lui-même

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ces contrées qu'il était obligé de décrire sur la foi des écrivains qui les avaient parcourues, je ne mets pas en doute qu'il n'eût remarqué que, en dépit des noms souvent travestis et rendus ainsi méconnaissables, la Sogdiane et la Bactriane étaient encore, de tous les pays traversés par les armées d'Alexandre, ceux qui avaient été le mieux étudiés, ceux dont la physionomie générale nous arrivait le plus fidèlement reproduite. La chose s'explique d'elle-même : le séjour de l'armée dans ces provinces lointaines a duré deux ans; les autres régions n'avaient été vues qu'en passant.

Comprise entre deux grands fleuves, l'Oxus et le Jaxartes, la Sogdiane était une autre Mésopotamie, mais une Mésopotamie en majeure partie aride et sablonneuse. Cette province, la plus reculée vers l'Orient des possessions lointaines conquises par Cyrus, forme aujourd'hui les khanats de Bokhara, de Samarkand, de Khokand et de Khodjend. Les Russes n'auraient probablement jamais réussi à la subjuguer s'ils ne l'avaient lentement circonvenue, à l'exemple des Mongols, du côté de sa frontière orientale. Ils ne sont pas allés, comme les Macédoniens, de l'Oxus au Jaxartes; ils se sont glissés sournoisement le long du Jaxartes, pour atteindre plus sûrement les bords de l'Oxus. La richesse du territoire de Khiva, la fertilité exceptionnelle de cette

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

oasis ont bien pu tenter la cupidité de quelques Cosaques; elles n'auraient pas suffi à déterminer les efforts périlleux et persévérants dont nous a rendus témoins, pendant près de deux siècles, un grand peuple. Il est évident qu'on ne va pas à Khiva pour y rester; on y va pour en faire un point de départ, un lieu d'étape, vers des contrées bien autrement florissantes. Le traité de paix conclu le 24 août 1873 avec le khan de Khiva lui laisse les apparences de la souveraineté; il met en réalité le pays à la disposition absolue des Russes.

Il importait sans doute d'être maître à Khiva, si l'on voulait commander le cours de l'Oxus, bien que Khiva même ne soit pas sur ce fleuve et s'en trouve éloigné de près de 80 kilomètres; mais on se tromperait fort, si l'on plaçait sur le territoire khivien le nœud stratégique des opérations futures. C'est de Bokhara, et non de Khiva, qu'on peut gagner rapidement Balkh et Merv, Hérat et Caboul. Dans la saison d'été, les caravanes se font un jeu de ces voyages; le plus long, le trajet entre Bokhara et Caboul, leur demande à peine quinze ou seize jours. Bokhara est donc la première étape désignée dans une marche sur l'Inde. Le khan ou sultan de Bokhara est déjà complétement soumis à l'ascendant des possesseurs de Tashkend, de Khodjend, de Djisak et de Samarkand. M. Frédéric Burnaby,

Digitized by Google · Original from HARVARD UNIVERSITY

officier de l'armée anglaise, qui ne paraît pas avoir fait à Khiva un voyage inutile, observe, selon moi, avec raison que, « si la Russie venait à s'annexer Kashgar, Balkh et Merv, l'invasion de l'Inde ne pourrait plus être rangée au nombre des éventualités invraisemblables. — Les Russes, ajoute-t-il, peuvent déjà porter leur base d'opérations à 115 lieues de la frontière hindoue. Si les Afghans se joignaient jamais à leur armée, ce serait pour l'Angleterre un très-grave embarras. »

Gênée par ses embarras intérieurs, obéissant même à des pensées d'un ordre plus élevé que l'intérêt exclusif de son vaste empire, la Russie pourra faire une pause, mettre autant de soin à éviter les occasions d'un agrandissement inopportun qu'elle en apportait autrefois à les rechercher ; la fatalité sera plus forte que la volonté de ses gouvernements; les Turcomans ne lui permettront pas de faire ainsi halte à mi-chemin. Toutes les fois qu'on se place en face de la barbarie, il faut, de gré ou de force, écraser la dernière tête de l'hydre. Entre les nécessités auxquelles obéit Alexandre et celles qui entraînent aujourd'hui les commandants russes, l'analogie est telle qu'on se demande involontairement si l'Asie centrale n'est pas aujourd'hui exactement ce qu'elle était il y a deux mille ans.

Les Russes avaient pris la côte orientale de la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mer Caspienne pour une des bases d'opérations de leur campagne contre le khan de Khiva; ils se sont vus conduits par la pente naturelle des choses à en faire également le point de départ d'une marche progressive contre la grande citadelle des Turcomans occidentaux, Geuk-Tépé (*la butte verte*). Un enchaînement inévitable ne saurait guère tarder à les conduire à Merv. Les Turcomans ont été de tout temps d'incorrigibles maraudeurs. Ces bandits forment trois tribus distinctes : les Yomout, les Gouklan, les Tekke. M. Ferrier évalue le chiffre des trois tribus réunies à 72,000 familles, ce qui peut représenter une population d'environ 350,000 ou 400,000 âmes. Suivez la ligne de Krasnovodosk à Merv, en longeant d'assez près la base du Kopet-Dagh, vous serez sur la ligne d'opérations où le général Skobeleff marchait aux premiers jours de l'année 1881, d'un tel pas que le gouvernement britannique s'en émut. Le général était cependant encore à 290 kilomètres de Merv; mais dans le Turkestan on est habitué à franchir les kilomètres par milliers, et 290 kilomètres y comptent pour peu de chose. La situation se dénoua par une solution inattendue : le général Skobeleff se replia sur la mer Caspienne, et les Anglais, de leur côté, évacuèrent Kandahar.

Croit-on donc que ce soit à l'aide de ces retraites

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

réciproques que l'on établira un état de choses définitif dans l'Asie centrale? Il est un fait qui prime tout aujourd'hui : la civilisation a horreur du vide. Nous la verrons combler tôt ou tard le gouffre que les Parthes d'abord, les Musulmans ensuite, ont creusé entre la mer Caspienne et l'Indus; le réseau de nos routes ne peut s'interrompre devant la résistance de quelques nomades. Comment! les océans aujourd'hui se confondent, et, par ménagement pour la barbarie, nous n'aurions pas, à bref délai, raison des déserts! Les dominations rivales qui s'effacent de peur de se rencontrer ont beau fuir le contact et entretenir à plaisir « le caillou dans la plaie », il faut que la cicatrisation s'opère; l'avenir est à la puissance qui mettra la première les intérêts du genre humain dans son jeu.

La Russie a cette bonne fortune de pouvoir aller frapper à la fois aux deux portes qui s'ouvrent vers la Chine et vers l'Hindoustan; elle possède des facilités égales pour atteindre la vallée de l'Ili ou les gorges de Bamian, pour passer soit à droite, soit à gauche du plateau de Pamir. De la Sibérie on arrive à tout; Sébastien Cabot l'avait deviné : il suffit de tourner le fameux « toit du monde », ce noyau central élevé en moyenne de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'où rayonnent les

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

plus hautes chaînes de montagnes du globe. Quand on a évité ce boulevard formidable,

> Tutto di pietra e di color ferrigno
> Come la cerchia che d'intorno il volge,

on n'a plus devant soi que des cols dont l'altitude, si considérable qu'elle puisse être, n'a pas, de temps immémorial, découragé les armées. On peut être certain qu'elle ne découragera pas davantage la science de nos ingénieurs.

Tout en aplanissant à l'Europe impatiente les voies terrestres qui conduiront un jour vers l'Inde et vers la Chine les convois détournés du chemin maritime, les Russes ont fait dans l'Asie centrale des conquêtes qui, par elles-mêmes, sont déjà fort loin d'être à dédaigner. Tashkend, où doit venir aboutir la voie ferrée de la Sibérie, est une ville de 80,000 âmes environ, tandis que la population de Khiva n'excède pas 35,000 habitants. Le territoire de Tashkend serait, au dire de M. Burnaby, qui n'a pu malheureusement vérifier la chose de ses propres yeux, « une sorte de Terre promise ». Il est vrai que, quand on vient de traverser les steppes des Kirghis, on a généralement l'enthousiasme facile; le moindre sourire de la nature prend, dans ces conditions, une douceur infinie. Il est au moins permis de garder une certaine mé-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

fiance au sujet de l'« excellent climat » d'une région trop voisine des steppes glacées et des sommets neigeux, pour ne pas se ressentir un peu des alternatives extrêmes qui font, dans ces contrées, succéder brusquement à l'hiver le plus rude les chaleurs étouffantes d'un été presque intolérable. « Ce climat, soutenait un jour Anaxarque, à la table d'Alexandre, n'est pas plus rigoureux que celui de la Grèce. » — « Cependant, lui fit observer Callisthène, en Grèce, tu te contentais d'un méchant manteau, et ici, je te vois t'envelopper de trois couvertures. » Le gouvernement de la Sogdiane peut tenter des Russes; Alexandre avait peine à le faire accepter à des Grecs; les Macédoniens eux-mêmes n'en voulaient pas. « On m'envoie gouverner des bêtes fauves », s'écriait, dans son humeur bourrue, le brutal Clitus. L'Asie centrale a sans doute des parties privilégiées; néanmoins on en sort dès qu'on peut, alors même que le ciel vous y fait naître. Ni Gengis-Khan, ni Tamerlan, ni l'empereur Baber ne se sont contentés de leur lot; pourquoi voudrions-nous que les Russes se montrassent plus aisément satisfaits? Déjà leur ardeur déborde, et leurs légions d'Asie frémissent sous le frein que la sagesse du gouvernement de Saint-Pétersbourg leur impose.

La vallée du Zerefchan met en communication

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Tashkend et Bokhara par deux routes : la route de Djizak, longue de 200 kilomètres environ, et la route de Khodjend, qui en a près de 350. Le Zerefchan prend sa source dans les monts Thianchang; il coule généralement de l'est à l'ouest, partageant ainsi la Sogdiane en deux parties presque égales, allant, d'Oburdan et de Pendjakent, raser le territoire de Samarkand et se perdre, suivant la coutume des rivières de l'Asie centrale, aux environs de Bokhara, dans les sables. Le Zerefchan était connu des anciens sous le nom de Polytimète, c'est-à-dire *de grand prix*. « C'est en effet, remarque le savant géographe d'Anville, par les saignées qui lui sont faites que les terres voisines sont fertilisées. » La vallée que ce fleuve arrose n'est qu'une succession de villages et de vergers; les flancs des montagnes, au contraire, privés de l'irrigation bienfaisante, ne sont couverts que de maigres guérets. Dans la partie moyenne de cette riche vallée, Afrasiab, le héros fabuleux des chroniques persanes, fonda, longtemps avant l'invasion d'Alexandre, la ville de Maracande. Des débris de Maracande les Mongols bâtirent à leur tour, sur la rive gauche du Zerefchan et à six ou sept kilomètres du fleuve, la Mecque de l'Asie centrale, le siége de l'empire de Tamerlan, — Samarkand. Là se voit encore la pierre bleue (le Keuk-tach), bloc de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

marbre poli sur lequel on intronisait les émirs.

La grandeur de cette ville, où Tamerlan rapporta tant de fois les dépouilles du monde, s'est bien vite éclipsée. L'importance politique a été ravie à Samarkand par Bokhara; Tashkend lui enlève aujourd'hui la suprématie commerciale. L'enceinte de Samarkand, formée d'un rempart d'argile que mine, sans qu'on songe à en réparer les brèches, chaque nouvel hiver, n'a guère plus d'un kilomètre et demi de diamètre; les jardins qui l'entourent n'ont pas cessé, en revanche, d'attester le prix tout particulier que les Tartares et les Turcs, ces grands dévastateurs, ont toujours attaché, par un contraste étrange, à la conservation des eaux et des ombrages. Le peuplier, le platane, l'orme et le saule se mêlent, dans les jardins de Samarkand, comme dans ceux d'Ashref et de Ferah-Abad, à la plupart des arbres fruitiers que nous cultivons dans les régions tempérées de l'Europe; le coton et le riz y donnent de riches moissons à côté de nos céréales. Deux larges ruisseaux, le Schâb et le Schâb-tchag; un torrent, le Dargam, et une source, assurent amplement le service des irrigations.

« Vous avez laissé les Russes me battre, disait à M. Burnaby le khan de Khiva; ils vont se frayer maintenant un chemin vers le Khokand. » Suivant les géographes orientaux, le Khokand « s'étend

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

d'Oura-tépé, qui est au delà de Samarkand, jusqu'aux environs de Kashgar : sa longueur est de vingt journées de marche, sa largeur de dix journées. Tous les biens de la terre y abondent. » Ce n'est qu'en 1875 que les Russes achevèrent la conquête de cette province. « En 1871, nous dit M. Radau, dans la remarquable étude qu'il a intitulée : *les Chemins de l'Asie,* ils s'étaient déjà emparés de Kouldja, sur le versant nord des monts Thian-Chang. » Dans ces contrées lointaines, les provinces disparaissent, les territoires s'annexent, les traités de vassalité interviennent, sans que le regard le plus attentif parvienne à suivre dans tous ses détours la diplomatie patiente qui marche d'un pas égal et réglé à son but. C'est œuvre d'érudit que de pouvoir apprendre jusqu'où, dans leur expansion, sont allés, en moins d'un demi-siècle, les rois de la steppe. Soyez tranquilles, ils iront bien plus loin encore. Faut-il s'alarmer outre mesure de leurs progrès? La cause de la civilisation est-elle mise par eux en péril, ou n'est-ce pas plutôt pour la civilisation qu'ils combattent? Jamais l'influence modératrice qui domine et conduit toute société moderne ne sera intervenue plus à propos. Les Russes sont chrétiens : s'ils ne l'étaient pas, ce serait un nouvel ouragan qui passerait bientôt sur le monde.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Gengis avait soixante ans; il était déjà maître de la Chine septentrionale et de la Corée, quand il vint, du fond de la Mongolie, assaillir les vastes États que le sultan des Khorasmiens, possesseur d'un empire dont Ourghendj, Khiva, Bokhara, ne sont que les humbles débris, tenait, depuis la fin du douzième siècle, rangés sous son sceptre, au détriment du calife de Bagdad. Sur les bords du Jaxartes, 700,000 Tartares livrèrent alors bataille à 400,000 Turcomans. La défaite des mahométans fut complète; Bokhara, Samarkand, tombèrent aux mains du vainqueur, et toutes les contrées à l'orient de la mer Caspienne furent en un instant inondées par la cavalerie du désert. L'irruption s'étendit d'un côté jusqu'aux bords de l'Indus, de l'autre jusqu'aux rives du Volga. « Les Mongols, remarque Voltaire, furent les premiers qui firent le tour de la mer Caspienne. » Ils pénétrèrent, en effet, sur le territoire russe par les défilés du Caucase, et revinrent dans le Turkestan par les plaines sablonneuses que limitent à l'ouest le bord oriental de la mer Caspienne, à l'est la mer d'Aral. L'illustre auteur de l'*Essai sur l'histoire et les mœurs des nations* a mille fois raison d'ajouter : « Une telle course n'était praticable que pour des Tartares, auxquels il ne fallait ni tentes, ni provisions, ni bagages, et qui se nourrissaient de la chair de leurs

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

chevaux. » Quand on songe de quels matériaux incomplets disposait Voltaire pour élever le gigantesque édifice qui ne prétendait à rien moins qu'à nous représenter le développement historique de l'humanité, on ne peut se lasser d'admirer la pénétration merveilleuse de ce grand esprit auquel il n'a manqué qu'un peu de justice envers le christianisme pour laisser à la postérité la plus reculée un monument vraiment incomparable. Voltaire nous montre Gengis, alors âgé de soixante-dix ans, tenant sa cour plénière sur les bords du Jaxartes, comme au centre de son vaste empire. « Tous les khans et leurs vassaux, nous dit-il, étaient sur ces anciens chariots dont l'usage subsiste encore jusque chez les Tartares de la Crimée. Partis de leur désert, vers l'an 1212, les Tartares avaient conquis la moitié de notre hémisphère, vers l'an 1326. Les peuples qui habitent aujourd'hui les mêmes solitudes, privés de toute connaissance, savent seulement que leurs pères jadis ont conquis le monde. »

N'est-ce pas encore de la bouche de Voltaire qu'il nous faut apprendre que « tous ceux qui se sont rendus maîtres de la Perse ont aussi conquis ou désolé les Indes » ? Un siècle après Gengis, lorsque la puissance mongole, divisée, semblait à la veille de s'évanouir, Tamerlan, né en 1335, dans le pays des Uzbeks, dans cette antique Sogdiane, où a tant

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bataillé Alexandre, la relève soudain par le seul effort d'une volonté énergique et l'étend de nouveau sur plus de la moitié de l'Asie. C'est par la conquête de Balkh qu'il commence. Il s'avance ainsi, au rebours d'Alexandre, de la Bactriane dans le Caboul et du Caboul en Perse, court soumettre Bagdad et revient subjuguer les Indes. Pour aller à Péking, les Russes se sont placés sur la route de Gengis-Khan; pour atteindre Delhi, ils n'ont qu'à suivre les traces de Tamerlan. Il n'est pas impossible que la Russie d'Europe refuse son concours à de pareils travaux; la Russie d'Asie, dans ce cas, s'en chargera. Doutez-vous que le slavisme soit de taille à remplir deux empires? Si grande que soit la tâche que je lui verrai entreprendre, je ne m'étonnerai pas. Le slavisme dispose d'une double force : du nombre et de la pauvreté. Il est donc naturel que l'avenir soit à lui, puisque le passé a pu, pendant un certain temps, appartenir à une race inférieure, aux Mongols.

« Aujourd'hui, nous apprend le Père Huc, les peuples tartares, plus ou moins soumis à la domination des empereurs mantchous, ne sont plus ce qu'ils étaient au temps de Tchinggis-Khan et de Timour. » Ils ont peut-être dépouillé en partie « l'aversion du travail et de la vie sédentaire, l'amour du pillage et de la rapine, la cruauté » qui

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les caractérisaient ; ils ont conservé cette enveloppe grossière sous laquelle il nous répugnerait de croire que le Créateur ait jamais voulu cacher les maîtres futurs du monde. Le Mongol est de taille médiocre, et suivant le Père Huc, qui l'a bien observé, qui, longtemps habitant de la terre des herbes, vécut de sa vie, « il a le visage aplati, les pommettes des joues saillantes, le menton court et retiré, le front fuyant en arrière, les yeux petits, obliques, d'une teinte jaunâtre et comme tachés de bile, les cheveux noirs et rudes, la barbe peu fournie, la peau d'un brun très-foncé et d'une grossièreté extrême ». Avec une pareille guenille sur les épaules, on peut jouer le rôle de fléau de Dieu, on ne remplace pas la race de Japhet dans l'évolution successive des êtres. Le Mongol, du reste, ne nourrit plus de desseins ambitieux. « Malgré ses dehors âpres et sauvages (c'est toujours le Père Huc qui parle), il a le caractère plein de douceur et de bonhomie ; timide à l'excès dans ses habitudes ordinaires, naïf et crédule comme un enfant, il passe subitement de la gaieté la plus folle et la plus extravagante à un état de mélancolie qui n'a rien de rebutant. » Le Tartare du Père Huc n'est pas le Turcoman de Burnes, de Vambéry, de Ferrier, mais il en est incontestablement l'ancêtre. Admettons qu'entraîné par un chef

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dont sa simplicité avait fait un dieu, ce peuple ait révélé tout à coup des qualités qui sommeillaient en lui, qu'il ait déployé, comme le Père Huc l'en croit encore capable, « une impétuosité de courage que rien ne saurait arrêter », il n'en restera pas moins dans les conquêtes qu'on le vit accomplir avec la rapidité de la foudre une grande part à faire au merveilleux instrument de guerre que la Providence avait mis sous sa main. Le cheval turcoman devrait, en bonne justice, partager, pour moitié au moins, la gloire de Gengis-Khan. « Les steppes de la Turkomanie, nous raconte Ferrier, sont très-favorables au développement de la race chevaline. Leurs pâturages et leurs prairies artificielles croissent dans des terrains secs, n'ayant pour toute alimentation que les neiges de l'hiver; les fourrages que ces prairies produisent, renferment des sucs beaucoup plus nutritifs que ceux de nos climats tempérés et humides. Aussi développent-ils dans le sang des chevaux une chaleur bien plus vive et donnent-ils à leurs nerfs une vigueur et une élasticité extraordinaires..... Un cheval turkoman n'est jamais enfermé dans une écurie : il est toujours à l'air, enveloppé dans des feutres, avec des entraves aux pieds... Les distances que parcourent ces chevaux sont incroyables... J'ai entendu citer des traites de 200 lieues franchies

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en cinq ou six jours. Pour mon compte, j'ai vu un de ces animaux aller, revenir et retourner en douze jours de Téhéran à Tauris, faire par conséquent, dans cet espace de temps, déduction faite d'un repos de vingt-quatre heures pour chaque course, un trajet d'à peu près 140 lieues. »

Les chevaux kirghiz ne se signalent pas par de moindres prouesses. Il leur arrive souvent, si nous en croyons M. Frédéric Burnaby, de faire en un seul jour de 120 à 140 kilomètres. Le cheval de voyage de cet officier anglais portait 82 kilogrammes sur le dos; il franchit en neuf jours et deux heures 597 kilomètres, c'est-à-dire 66 kilomètres par jour. Il ne fut jamais ni boiteux ni malade. C'est ainsi que des dépêches ont été portées de Tashkend à Saint-Pétersbourg en douze jours, et qu'on a pu se rendre de Tashkend à Samarkand en trente-six heures. La distance entre ces deux villes n'est cependant pas inférieure à 280 ou 290 kilomètres.

L'empereur Napoléon a donc raison de considérer les invasions des Mongols comme une sorte de déluge, et de se refuser à placer sur le même rang l'inondation accomplie par ces grandes masses humaines et les prodiges de ténacité intrépide qui ont rendu un très-petit peuple maître absolu des destinées de l'Asie. Les Macédoniens n'ont pas

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

triomphé, comme les Espagnols dans le nouveau monde, par la supériorité des armes; ils ont dû leurs succès, tous leurs succès, à la vigueur exceptionnelle de leur âme, et à la force de résistance presque incroyable que possédait leur constitution physique. La supériorité de la race éclate ici dans toute sa splendeur. Faire des hommes de cette trempe devrait être le but des gouvernements soucieux de mettre la grandeur et l'indépendance de la patrie sous la protection d'un rempart inébranlable. On se relève de tout, excepté de la décadence de la race. La déchéance la plus irrémédiable serait celle qui ne nous laisserait pour défendre le sol paternel qu'un sang appauvri. Ce n'est plus sans doute pour lutter corps à corps qu'on descend dans l'arène; on se combat de loin et presque à perte de vue; les armées les plus insensibles aux intempéries, les mieux disposées à supporter les fatigues des marches, n'en gardent pas moins sur des troupes chétives, sur des bataillons que le plus léger labeur épuise, un immense avantage. On trouvera toujours sur cette terre généreuse des Gaules des soldats impétueux, des tempéraments militaires; ce qu'il est essentiel d'y cultiver avec un soin jaloux, ce sont les habitudes de sobriété, *d'endurance* — le mot est anglais, mais la qualité est française — qui ont fait jadis de Jacques Bon-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

homme le soldat sans pareil auquel un grand capitaine avait fini par donner la solidité du vieux ciment romain.

Les soldats d'Alexandre me paraissent cependant avoir mieux résisté encore que ceux de Napoléon à toutes les vicissitudes atmosphériques. Le moule était-il plus parfait ou l'éducation meilleure? On ne peut nier que les exercices du gymnase ne fussent admirablement calculés pour endurcir la fibre et pour favoriser le développement de toutes les facultés corporelles; dans une société où les travaux pénibles étaient laissés aux esclaves, quelles générations molles on aurait vues naître si l'on n'eût pris soin de suppléer à de salutaires fatigues par des jeux où les couronnes conquises n'étaient pas tenues pour moins glorieuses que les prix accordés à la valeur guerrière! L'enfance des Macédoniens avait peut-être reçu d'aussi dures leçons que celle des Spartiates; mais les Athéniens, les Corinthiens, les Achéens, les Thébains, où avaient-ils appris à braver les neiges du Paropamisus et les sables brûlants de la Sogdiane? S'il faut faire honneur aux exercices du stade et du cirque des qualités dont les Grecs firent preuve dans les dernières campagnes que leur imposa le généralissime qu'ils s'étaient donné, nous ne trouverons plus ces luttes pacifiques indignes du lyrisme enthousiaste de Pindare. Com-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bien, en effet, les grandes journées d'Issus et d'Arbèles paraissent peu de chose à côté des deux années de marches et de combats que va coûter la conquête de la Bactriane et de la Sogdiane!

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XVIII.

PASSAGE DE L'OXUS.
PRISE ET SUPPLICE DE BESSUS.

Bessus s'était flatté d'arrêter Alexandre par le manque de subsistances, en faisant ravager tout le pays au-dessous du Caucase; quand il apprit la marche des Macédoniens sur Bactres et sur Aorne, il n'hésita pas à reconnaître l'impossibilité de leur disputer le terrain. Ce n'était pas avec 7,000 ou 8,000 Bactriens qu'il eût été prudent d'affronter de pareils ennemis en bataille rangée; une retraite rapide pouvait seule prolonger la lutte. Accompagné d'une poignée d'amis fidèles à sa fortune, le meurtrier de Darius se hâte de traverser l'Oxus; il fuit, comme Caïn, sans oser regarder derrière lui, met le feu aux barques qui lui ont servi pour passer le fleuve, et se retire à Nautaque dans la Sogdiane.

Dans leurs parties sablonneuses et vouées à la sécheresse, la Sogdiane et la Bactriane ont le même

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

aspect; elles offrent aux armées des difficultés analogues : ni végétation, ni eaux, ni habitants; un sol embrasé que le moindre vent soulève, une poussière impalpable, des dunes accumulées, un brouillard de sable qui tremble à l'horizon, un soleil foudroyant et un ciel de plomb, voilà ce qu'il faut s'attendre à rencontrer, quand on veut se rendre de Bactres à Nautaque. Les étapes de jour ne conviendraient qu'à une campagne d'hiver; dans la saison chaude, il sera préférable de marcher la nuit. On y trouvera d'ailleurs un double avantage; sur ce terrain où le vent du nord efface en un instant les traces des caravanes, on a souvent quelque peine à se diriger : les astres serviront de guides. N'est-ce pas ainsi que le marin reconnaît encore la route qu'il doit suivre quand il a perdu la dernière terre de vue, et les déserts de l'Asie centrale sont-ils autre chose qu'un océan?

La difficulté en pareil cas est de décamper, de charger les animaux de bât et les chameaux. « Les douteuses clartés qui tombent des étoiles » secondent mal le train des équipages dans sa besogne ingrate; le soldat lui-même éprouve quelque embarras à retrouver ses effets et ses armes, à paqueter son sac. Alexandre prit le sage parti de laisser à Bactres ses bagages et de ne lancer à la poursuite de Bessus que des troupes légères. La phalange, avec

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ses longues piques et ses grands boucliers, n'aurait jamais réussi à sortir des sables. La campagne qui s'ouvrait demandait surtout des soldats alertes; Alexandre voulut en outre n'avoir autour de lui que des soldats satisfaits et valides. Il renvoya d'abord dans leurs foyers les Thessaliens parvenus au terme de leur engagement, puis il leur adjoignit tous les Macédoniens que l'âge ou leurs blessures rendaient inhabiles au combat. Chaque cavalier reçut en partant une gratification de 11,000 francs. Nous sommes loin ici des modestes héros que raille doucement le poëte. Les soldats d'Alexandre ne sont pas « des Alexandre à trois sous par jour »; ils emportent autre chose que la poussière de l'Asie à leurs talons.

Les fantassins furent, comme d'habitude, moins généreusement traités; la prime qu'ils obtinrent ne dépassa pas 2,500 francs. Il semble qu'on voie déjà poindre dans l'armée grecque l'homme d'armes du moyen âge. Cette prédilection si marquée que la Grèce, à l'exemple d'Alexandre, va bientôt accorder à la cavalerie, ne sera-t-elle pas une cause d'affaiblissement quand il faudra se mesurer plus tard avec l'infanterie romaine? Pour le moment, tout la justifiait : la nature de la campagne et la composition des armées ennemies.

En congédiant ces vaillants compagnons de tant

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de durs travaux, Alexandre ne leur adressa qu'une recommandation. « Faites beaucoup d'enfants, mes amis! » leur dit-il. N'est-ce pas là un mot napoléonien? Alexandre et Napoléon ont fait profession d'une égale estime pour les unions fécondes, car ils consommèrent tous les deux beaucoup d'hommes. Il y a cependant entre ces deux grands capitaines une distinction notable à établir : Alexandre cessa de bonne heure d'être Grec; il se fit, si je puis m'exprimer ainsi, un patriotisme humain; Napoléon resta jusqu'au bout Français. Il le fut à l'excès, à outrance, souvent injuste envers les étrangers qui lui donnaient leur sang et qui l'acclamaient leur empereur. Il voulait asservir le monde à la France, Alexandre refusait de le livrer à la Grèce. Si l'adversité eût manqué à Napoléon, cette passion étroite, ce sentiment exclusif et jaloux, me sembleraient presque une tache à sa mémoire. Tel il fut sur le trône, tel nous le retrouvons captif à Sainte-Hélène. « Que n'ai-je le pied, s'écrie-t-il, sur un sol libre et indépendant! J'adresserais une proclamation aux Français; je leur crierais : Vous allez finir, si vous ne vous réunissez. L'odieux, l'insolent étranger va vous morceler, vous anéantir. Relevez-vous, Français! faites masse à tout prix! ralliez-vous, s'il le faut, même aux Bourbons! L'existence de la patrie, son salut avant tout. » Ce

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ne sont pas là les accents d'un César italien : Napoléon est bien à nous, tout à nous; sa folie n'a jamais été que l'amour exagéré de la France.

De Bactres à l'Oxus, Quinte-Curce compte 74 kilomètres; c'est exactement la distance que je mesure de Balkh à l'Amou-Daria. « Pendant ce trajet, dit Quinte-Curce, on ne rencontre pas même la trace d'un ruisseau. » Les choses n'ont pas changé depuis le passage d'Alexandre. Je ne présume pas qu'une route aussi longue ait été parcourue en une seule étape; il ressort cependant du récit de Quinte-Curce que, malgré la résolution prise de faire des marches de nuit, il n'en fallut pas moins, pour gagner les bords de l'Oxus, supporter, pendant assez longtemps, les ardeurs du jour. A la rosée abondante et à la fraîcheur du matin succéda subitement une chaleur sèche et intolérable. La bouche et le gosier en feu, on se sentait brûlé jusqu'au fond des entrailles. Le courage des soldats les plus énergiques finit par faiblir; les forces même bientôt les abandonnèrent. Ils se couchaient à terre, puis essayaient de se remettre en marche, également incapables d'avancer et de rester immobiles. Quelques-uns, avertis par les gens du pays, s'étaient munis d'une provision d'eau; ils apaisèrent ainsi au début leur soif. La chaleur croissante ne leur rendit que plus pénible ensuite la privation

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

commune. L'huile, le vin, tout leur était bon pour calmer le feu intérieur qui les dévorait. Quinte-Curce nous les représente « appesantis par les boissons qu'ils viennent d'absorber. Ils ne peuvent plus, dit-il, soutenir le poids de leurs armes, ni faire un pas dans le sable. Ceux à qui l'eau a manqué sont cent fois plus heureux que ceux qui s'en sont gorgés au point d'être, en ce moment, obligés de la rendre. » Le meilleur moyen de traverser le désert, c'est d'allumer une cigarette.

Le soldat espagnol sait marcher sans boire ; certains généraux français que je pourrais nommer ont eu à l'occasion cette vertu. Alexandre exerça constamment semblable pouvoir sur lui-même. Nous l'avons vu, à l'époque où il courait à la délivrance de Darius, refuser l'eau qu'on lui apportait dans un casque. Au milieu des déserts de la Bactriane, il fera de nouveau preuve du merveilleux empire qu'il garde en toute circonstance sur ses sens. Quelques cavaliers avaient été détachés en avant pour reconnaître le fleuve et fixer l'emplacement du camp. Deux d'entre eux dont les fils servaient en qualité de soldats dans ce même corps d'armée, rapportaient, remplies d'eau, les outres dont ils s'étaient munis. Le roi se trouve par hasard sur leur passage, ils dénouent sur-le-champ leurs outres et versent dans un vase une portion du pré-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cieux liquide pour l'offrir au roi. Alexandre avait pris la coupe, mais il vient de jeter un regard autour de lui. « Gardez votre eau pour vos enfants, mes amis, dit-il aux cavaliers en leur rendant le vase dans lequel il n'a pas même voulu tremper ses lèvres. Être le seul à boire au milieu de cette détresse me serait insupportable, et vous n'avez pas assez d'eau pour tous mes compagnons. »

La nuit était déjà presque close quand Alexandre arriva sur les bords de l'Oxus. Une grande partie de l'armée n'avait pu suivre et restait en arrière ; le roi fit allumer des feux sur une butte élevée. Ces feux serviraient de phare aux malheureux qui se traînaient encore dans les sables ; ils leur rendraient des forces en leur indiquant le voisinage du camp. Toutes les outres, tous les vases qu'on avait sous la main furent rapidement remplis de l'eau puisée au fleuve, et des détachements se portèrent avec ce secours à la rencontre de la foule haletante à laquelle on put ainsi conserver la vie. Les bords de l'Oxus rappelleront, j'en suis sûr, à plus d'un survivant de la première expédition du Mexique, les rives de la Jamapa.

Alexandre se tenait à l'entrée du camp, sur le chemin par où devait venir l'armée. Indifférent au soin de sa personne, repoussant toute boisson et toute nourriture, il n'avait même pas songé à se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

débarrasser de sa cuirasse : on ne put obtenir qu'il se retirât que lorsqu'il se fut assuré par ses propres yeux de l'arrivée de tous les traînards. La nuit même fut pour lui sans sommeil ; l'agitation de son esprit le tint, malgré la fatigue, presque constamment éveillé.

Il avait suffi qu'on vît Alexandre bien décidé à poursuivre Bessus pour que des défections se produisissent déjà autour du meurtrier. Tout en reconnaissant le nouvel Artaxerce pour monarque légitime, les Mèdes surtout montraient peu de penchant à le suivre au fond des déserts sur la lisière desquels il se tenait posté. La royauté perdait beaucoup de son prestige à leurs yeux, depuis qu'elle avait choisi pour cour le camp des Bactriens. Cobarès ou Bagodaras — car ce mage ne porte pas le même nom dans le récit de Quinte-Curce et dans celui de Diodore de Sicile — fut le premier à se réfugier auprès d'Alexandre. Il profita d'une altercation avec le maître qu'il brûlait de quitter, pour colorer à ses propres yeux le rôle toujours odieux de transfuge. Alexandre l'accueillit avec distinction : Cobarès était un personnage important ; l'exemple qu'il donnait méritait d'être encouragé. Spitamène et Datapherne, deux des compagnons de Bessus, ne laissent-ils pas déjà soupçonner que leur fidélité au malheur chancelle ? Néanmoins,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tant que l'armée macédonienne sera sur la rive gauche de l'Oxus, on ne peut guère espérer qu'aucun des chefs de l'armée bactrienne se hasarde à prendre ouvertement parti pour l'étranger. La première chose à faire est donc d'opérer sans tarder le passage du fleuve.

La largeur de l'Oxus, sur le point où l'armée l'avait abordé, était, dans cette saison du printemps qui correspond à la fonte des neiges, de 1,100 mètres environ. Pas un bateau sur le bord entièrement désert; Bessus a tout brûlé. Un lit à la fois profond et sablonneux, un courant très-rapide, rendraient extrêmement épineux l'établissement de pilotis ou de chevalets à travers la rivière ; on n'eut pas à subir l'épreuve des difficultés qu'aurait vraisemblablement rencontrées ce travail : le bois manquait complétement dans cette partie de la Bactriane. La disette ne s'en fait pas moins sentir aujourd'hui sur presque toute la surface du Turkestan. On ne pouvait davantage songer à faire venir des matériaux de provinces mieux approvisionnées; le temps pressait, et les routes ne se prêtaient guère, on l'a vu, à de pareils transports. La rive opposée, fort heureusement, n'était pas défendue ; on se hâta de coudre les peaux qui avaient jusque-là servi de tentes ; on les remplit de paille et de sarments secs, puis on en réunit un certain

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nombre par des cordes. Sur ces radeaux improvisés se couchèrent à plat ventre les soldats. Tous les voyageurs anglais ont vu les pêcheurs de l'Indus s'abandonner ainsi au courant du fleuve, étendus non pas sur un radeau, mais sur un simple vase de terre aplati qui les soutient presque au niveau de l'eau Dans cette position peu commode, le pêcheur trouve encore le moyen de se diriger, d'épier le poisson et de darder fort adroitement sa fouine sur tout ce qui passe à sa portée. Ne nous étonnons donc pas de voir les Macédoniens traverser l'Oxus sur ces radeaux auquels nous hésiterions à confier aujourd'hui nos soldats. En six jours, l'armée tout entière eut pris pied sur la rive sogdienne.

Est-il permis de croire que la Providence ait voulu mettre dans les événements une logique inflexible qui pût la dispenser d'intervenir à toute heure et à tout propos dans les affaires des hommes? Il est certain qu'en mainte circonstance on croirait assister aux effets d'une loi aussi absolue que celle qui régit les mouvements des astres. Bessus avait trahi son maître malheureux ; ses confidents les plus intimes, Datapherne et Catenès, s'associèrent à Spitamène pour le trahir à leur tour. Ils formèrent le projet de livrer le satrape fugitif au roi de Macédoine, aussitôt qu'ils apprirent qu'Alexandre était passé sur la rive orientale de l'Oxus. La trame fut

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ourdie avec la perfidie la plus ténébreuse. Spitamène feignit d'avoir découvert un complot dans lequel Datapherne et Catenès devaient jouer, suivant lui, le principal rôle. « Les criminels, dit-il, ont été arrêtés par son ordre; il les tient à la disposition de Bessus. » Le sinistre projet ne paraît pas avoir surpris outre mesure le meurtrier de Darius. Bessus tient, dès l'abord, la chose pour vraisemblable; il se réserve d'interroger lui-même les coupables. Datapherne et Catenès sont amenés en sa présence par huit jeunes gens résolus que Spitamène a mis dans le secret de l'attentat depuis longtemps médité, et pour l'exécution duquel il lui fallait s'assurer leur concours. A peine les conspirateurs ont-ils été introduits sous la tente royale que les fers tombent des mains de Datapherne et de Catenès. Bessus est entouré; on lui arrache le diadème d'azur qui ceint son front, on déchire la robe dont il dépouilla Darius pour s'en revêtir, on le charge de liens : il ne reste plus qu'à le livrer. Bessus dans les fers conserve encore aux yeux des populations qu'il a soulevées un certain prestige ; son crime ne l'empêche pas d'être, pour les Sogdiens et pour les nomades accourus du fond des déserts de l'Asie, le dernier champion de l'indépendance nationale. On ne saurait le conduire au camp d'Alexandre ; il faut qu'Alexandre le fasse enlever. Des courriers partent

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sur-le-champ pour aller porter au roi de Macédoine la nouvelle de la révolution de palais accomplie à Nautaque. Ce n'est pas dans cette ville, dont les intentions demeurent douteuses, c'est en pleine campagne que la remise du prisonnier aura lieu.

Alexandre fait appeler sur-le-champ le fils de Lagus : il lui prescrit de prendre trois escadrons de la cavalerie des hétaires, tous les archers montés, tous les Agriens, la troupe de Philotas, mille hypaspistes et la moitié des hommes de trait. Qu'il se porte avec ce détachement choisi vers l'endroit où s'offrent à le guider les émissaires de Spitamène; qu'il ne ménage, pour arriver à temps, ni ses soldats, ni ses chevaux ! « Ptolémée part, dit Arrien, et fait en quatre marches le chemin de dix journées. » Nous n'avons plus ici — faisons-en la remarque — une tradition vague, recueillie par des historiens de seconde main; Ptolémée aura probablement écrit ou dicté lui-même tout ce qui se rattache à un épisode origine de sa faveur et de sa fortune. C'est donc bien une distance de 220 kilomètres qui aura été parcourue en trois fois vingt-quatre heures par le détachement que commande le fils de Lagus. Cette marche rapide ne nous fait pas dépasser de beaucoup Nautaque.

Les Barbares avaient campé la veille sur l'emplacement que Ptolémée vient occuper avec son

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

corps de troupes. Pourquoi manquent-ils donc au rendez-vous? Spitamène consent bien à livrer Bessus, il n'entend pas se livrer lui-même. Bessus a été laissé dans une bourgade fortifiée, sous la garde de quelques soldats; Spitamène continue de tenir la campagne avec ses partisans. Nous ne saurions, en vérité, blâmer sa prudence; les dispositions du vainqueur sont encore un mystère, et peut-être Alexandre n'attache-t-il pas moins de prix à s'assurer de la personne de Spitamène que de celle de Bessus. Ptolémée laisse en arrière son infanterie harassée, lui prescrit de le suivre, déployée en bataille, dès qu'elle aura pris un peu de repos, et pousse, avec sa cavalerie, jusqu'à la place dans laquelle est retenu Bessus. Arrivé sous les murs de la chétive cité, il la fait cerner, et somme les habitants de lui ouvrir les portes : la population n'a rien à craindre, pourvu qu'elle n'essaye pas de soustraire à son sort le captif que la justice d'Alexandre réclame. Les portes s'ouvrent, les soldats macédoniens pénètrent dans l'enceinte; Bessus, encore chargé des chaînes de Spitamène, tombe en leur pouvoir. Pas un bras dans la foule ne s'est levé pour sa défense, pas un cri n'a protesté en sa faveur.

Alexandre est avisé sur le champ de l'importante capture. Que faut-il faire de Bessus? Lorsqu'en

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

1842 seize mille sujets anglais eurent été massacrés dans les défilés du Khyber, quand le souverain en qui devait revivre, au dire des politiques de l'Inde, la grandeur éclipsée de la dynastie des Douranis, fut tombé sous le fer d'un assassin, que fit l'Angleterre? Elle rétablit d'abord l'honneur compromis de ses armes, puis elle s'accommoda, sans scrupule et sans honte, avec les meurtriers. Dost-Mohammed, leur chef, qu'elle tenait alors en son pouvoir, remonta sur le trône d'où une combinaison jugée malencontreuse l'avait renversé. Il y prit pour appuis des hommes qui avaient encore aux mains le sang de Schah-Shoudjah et celui des malheureux soldats d'Elphinstone. Ces brusques revirements étonnent chez un peuple; on aurait peine à les excuser chez un roi : Alexandre ne pouvait pardonner à Bessus; l'Asie, aux yeux de laquelle il ne voulait être que le vengeur et l'héritier de Darius, se serait mal expliqué sa clémence. Les ordres transmis à Ptolémée furent impitoyables : Bessus, dépouillé de ses vêtements, devra être exposé aux regards de l'armée, qui s'est remise en marche, conduite par Alexandre. On l'attachera au poteau d'infamie, on le battra de verges, pour qu'il serve d'exemple à tous ceux qui seraient tentés d'outrager, dans la majesté royale, le pouvoir des dieux. L'armée s'est rapidement portée des bords de l'Oxus aux

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

champs de Nautaque : elle défile tout entière devant le grand coupable. Avant de le dépasser, Alexandre a fait arrêter son char. « Pourquoi, dit-il à Bessus, as-tu trahi ton roi, ton ami, ton bienfaiteur? Pourquoi l'as-tu chargé de fers? Pourquoi l'as-tu égorgé? » — « J'ai cédé, répond le malheureux, aux instigations de tous ceux qui entouraient alors Darius; nous espérions trouver ainsi grâce devant toi. » Bessus avait-il donc apporté la tête du dernier des Achéménides au vainqueur? Non! il s'était enfui, après avoir dérobé à Darius tout sanglant son diadème et sa robe. La politique eut au moins autant de part que l'indignation dans les rigueurs dont l'infortuné satrape de la Bactriane fut l'objet. Les Macédoniens avaient eu pour satisfaction l'humiliation du vaincu; c'était aux Perses qu'il appartenait de punir le parricide : Alexandre livra Bessus à la famille de Darius. C'eût été lui faire grâce que de le mettre sur-le-champ à mort.

Les Perses ne démentirent pas, en cette occasion, la réputation de férocité que possèdent à bon droit les Asiatiques. On les vit assouvir leur juste vengeance avec un tel raffinement de cruauté que la victime, si coupable qu'elle fût, en est restée intéressante. Traîné d'abord à Bactres, Bessus fut transporté plus tard à Ecbatane. Là, on le mutila; on lui trancha les oreilles et le nez, puis tout san-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

glant, on l'étendit sur la croix. Quand, après une longue agonie, la victime eut rendu le dernier soupir, on coupa son corps par morceaux, et l'on en dispersa les membres à coups de fronde.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XIX.

PRISE DES SEPT VILLES DE LA SOGDIANE.

Tous les obstacles se sont évanouis à l'approche d'Alexandre : Bessus, après Darius, a succombé, et, des côtes de la Syrie à la Bactriane, la route est devenue assez sûre pour que la moindre troupe puisse rejoindre avec sécurité l'armée de Macédoine. Quelle nouvelle campagne pourra donc entreprendre Alexandre? Le premier devoir d'un roi de Perse consiste à prévenir les incursions des Scythes : héritier de Darius Codoman, Alexandre va reprendre l'œuvre de refoulement, là où ses grands prédécesseurs, Cyrus, fils de Cambyse, et Darius, fils d'Hystaspe, l'ont laissée. Les deux années passées dans la Sogdiane sont les deux années les plus laborieuses de son règne. « Comme une peau de bœuf sèche et racornie qu'on presse sur un point et qui se redresse aux autres bouts », la Bactriane et la Sogdiane, dès qu'elles ne sentent plus peser sur elles

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

le pied du conquérant, se lèvent et reprennent les armes. Il fallut, pour les comprimer, l'établissement de colonies militaires. Alexandre en fondait partout, et l'on ne sait en vérité ce qu'il faut le plus admirer chez lui, de l'héroïsme guerrier ou de l'activité créatrice. La clémence l'avait servi en Perse; dans ces contrées barbares, il se vit plus d'une fois contraint d'employer comme moyen de gouvernement la terreur : des populations entières disparurent sous son glaive. Les Grecs qu'il transplantait sur ces lointains confins ne se soumettaient pas sans murmure à ses ordres; tout finissait cependant par plier sous l'arrêt de cette volonté qui prenait, au fur et à mesure que s'agrandissait sa tâche, l'inflexibilité du destin. Un officier, Ménandre, refusait d'accepter le gouvernement d'une forteresse : Alexandre, nous raconte Plutarque, le tua de sa propre main; un Perse, Orsodatès, osa lever l'étendard de l'insurrection : le roi le perça lui-même de flèches. Alexandre seul était de taille à imposer silence « à ces têtes maudites » qui, au risque de tout perdre, n'hésitaient pas, en présence de populations frémissantes et de soldats exténués, à faire, dans leur insolence imprudente et brutale, la leçon au roi.

Dans la traversée de l'Hindou-Koush, les chevaux avaient plus souffert encore que les hommes;

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Alexandre devait avant tout songer à remonter sa cavalerie; il s'en occupa sans relâche, dès qu'il eut établi son camp à Nautaque. Le pays lui offrait heureusement sous ce rapport de grandes ressources. Aussi se trouva-t-il bientôt en mesure de poursuivre Spitamène, avec non moins d'activité qu'il n'en mit, après avoir franchi les passes de l'Hindou-Koush, à s'élancer sur les traces de Bessus. Les Macédoniens jusqu'alors n'avaient encore rencontré aucune résistance sérieuse; la facilité avec laquelle ils venaient de traverser l'Oxus paraît leur avoir inspiré une confiance téméraire et exagérée. On les voit bientôt se répandre par faibles détachements dans la plaine pour aller au fourrage. Un parti de Barbares profite de cette imprudence : il descend brusquement des montagnes voisines, enveloppe ces troupes éparses, fait main basse sur tout ce qui résiste, et regagne son repaire avec de nombreux prisonniers. L'incident était grave; il importait de donner une prompte et sévère leçon à cet ennemi tenace qui se redressait, quand on le croyait subjugué. Trente mille Barbares, si nous en croyons Arrien; vingt mille, si nous accordons notre confiance à Quinte-Curce, s'étaient réunis dans l'espoir de reprendre le terrain perdu. Ils occupaient une position d'un accès difficile. Des rochers au milieu desquels ils se sont retranchés, ces insurgés font pleuvoir sur

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

les Macédoniens une grêle de pierres et de traits. Alexandre, selon sa coutume, combat au premier rang. Tandis que les Macédoniens font de vains efforts pour escalader la montagne, une flèche le frappe à la jambe, et le fer y reste enfoncé. Un instant de stupeur a suspendu l'attaque; bientôt les soldats ne songent plus qu'à tirer vengeance de ce coup funeste; ils remontent à l'assaut avec une nouvelle ardeur. Le poste est emporté, et les défenseurs de ce nid dangereux de révolte sont tous immolés sans merci. La majeure partie des Barbares fuyait déjà, il est vrai, à travers les rochers; mais leur épouvante était telle qu'ils prenaient à peine le temps de chercher un sentier. Il périt autant d'hommes dans les précipices que sous le fer des Macédoniens. Arrien estime que, des trente mille ennemis rassemblés sur ce point, huit mille tout au plus parvinrent à s'échapper.

Quatre jours après le rude et sanglant combat, l'armée arrivait devant Maracande. Le roi la conduisait en personne, bien qu'on fût obligé de le porter en litière. Les murailles de Maracande enveloppaient, suivant Quinte-Curce, un espace de 12 ou 13 kilomètres. Que reste-t-il aujourd'hui de cette antique capitale de la Sogdiane? « Des mamelons percés de grottes et de corridors, un grand nombre de puits et de réservoirs, des briques cuites

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et parfois quelques monnaies d'or. » Ce n'est qu'après avoir dépassé Maracande, en venant de Djisak et du nord, qu'on approche de la ville plus moderne de Samarkand. Le grand coup porté dans la montagne paraît avoir eu son retentissement dans la cité dont les Barbares avaient inutilement tenté de défendre les abords; Maracande se rendit, sans même essayer d'opposer au vainqueur un simulacre de résistance. La citadelle ne possédait pas de remparts qui lui fussent propres; elle tomba au pouvoir des Macédoniens en même temps que la ville. Alexandre y laissa une garnison et fit brûler tous les bourgs répandus dans le voisinage. Le prudent capitaine éprouvait le besoin de dégager à l'avance un terrain où il prévoyait que la rébellion le ramènerait souvent. Spitamène et Catenès lui avaient livré Bessus; ce n'était pas une raison pour qu'ils lui livrassent la Sogdiane. Tout fait présumer, au contraire, qu'en remettant à la discrétion d'Alexandre le meurtrier de Darius, Spitamène et Catenès s'étaient flattés de l'espoir de désintéresser la poursuite. Le prix qu'ils attendaient de leur trahison, c'était vraisemblablement l'évacuation immédiate d'une province où il ne restait plus rien qui pût attirer, selon eux, les Macédoniens. L'Oxus était une limite assez bien tracée pour que l'invasion s'y arrêtât, et, dans le grand naufrage, chacun

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cherchait naturellement à sauver quelque épave : Barsaente, la Drangiane et la Gédrosie; Spitamène, la Sogdiane.

La marche d'Alexandre vers le Jaxartes vint tout à coup déconcerter ce plan. Immédiatement le signal d'un soulèvement général est donné : sept mille cavaliers se rangent autour de Spitamène; rapidement propagée sur tout le territoire, l'insurrection gagne la Bactriane. L'ennemi du moins ne va plus rester insaisissable; il a commis la faute de se retrancher dans sept villes. Alexandre juge du premier coup d'œil le parti qu'il pourra tirer de cette concentration imprudente : il se porte de sa personne sur Gaza et détache Cratère contre Cyropolis. Arrien nous montre bien de quelle nature étaient les places fortes de la Sogdiane : la construction aujourd'hui n'en a guère changé. « Les murs, dit-il, étaient des murs de terre et des murs très-peu élevés. » De pareilles redoutes peuvent s'enlever par un coup de main. Cyropolis toutefois, fondée, assurait-on, par Cyrus, semble avoir été protégée par de plus solides boulevards. Alexandre prescrit à Cratère de ne rien brusquer et de se borner à entourer la ville d'un fossé. Pourvu que les habitants soient mis dans l'impossibilité de tenter une diversion en faveur de leurs voisins, la soumission de Cyropolis peut se faire attendre. Cratère tiendra cette

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

place hermétiquement bloquée ; Alexandre se charge de réduire les autres villes. Il commence par Gaza. Dès que les archers et les frondeurs ont fait évacuer les remparts, les colonnes d'assaut se forment et s'approchent avec les échelles. En un instant Gaza est envahie. La colère du vainqueur a jadis puni dans la ville de Tyr une résistance trop obstinément prolongée ; la facilité du succès ne commande-t-elle pas ici la clémence? Alexandre ne connaît plus la pitié quand il s'agit des Sogdiens ; il semble les avoir considérés comme des ennemis dont il n'aura raison qu'en les exterminant. Tous les hommes sont passés au fil de l'épée ; les femmes et les enfants sont partagés, avec le butin, entre les soldats.

Quatre autres villes sont prises en moins de deux jours ; Alexandre songe alors à porter le dernier coup à la rébellion. Pour les conquérants, les peuples qui se défendent, quand leurs armées ont été vaincues, sont toujours des rebelles. Alexandre court presser le siége de Cyropolis. La ville n'était pas seulement plus forte, en meilleur état de défense que les petites places si rapidement enlevées ; elle renfermait aussi un bien plus grand nombre de combattants. Les plus braves des Barbares s'y sont réfugiés. Tout est préparé pour une attaque en règle ; Cratère, se conformant aux ordres reçus, a fait construire bon nombre de machines. Déjà

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'on se disposait à battre les murs, quand Alexandre, après avoir exploré l'enceinte, conçoit l'espoir de pénétrer dans la ville, du côté opposé à celui que ses machines menacent. Un grand cours d'eau baignait d'ordinaire cette partie des remparts et en défendait les abords; la sécheresse a fait du cours d'eau un torrent. Les Barbares ne s'occupaient alors que de répondre au tir des balistes et de tenir les béliers à l'écart; Alexandre, pendant que leur attention est ainsi détournée, se glisse, avec ses gardes, avec les hypaspistes, avec les archers et les Agriens, dans le lit du fleuve. Il y chemine, caché, à l'abri des traits, gagne le pied des murailles, et, suivi de quelques hommes dévoués, parvient à se hisser jusqu'aux créneaux. L'ennemi n'a rien vu; la témérité même du mouvement, mieux que toutes les précautions, doit en assurer le succès. Une fois dans la place, Alexandre fait voler en éclats les portes qui s'ouvrent sur le torrent à sec; gardes, hypaspistes, archers et Agriens s'engouffrent dans l'étroit passage : sans qu'ils aient eu un trait à lancer, un coup à porter, la ville est en leur pouvoir.

Pas encore! il faut craindre les remous de la vague. Les Barbares descendent en foule des remparts; dans les rues, sur la place publique, un combat acharné s'engage. Alexandre reçoit une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pierre énorme qui le frappe à la nuque; ses yeux se couvrent d'un nuage; il chancelle et tombe à terre, privé de sentiment. L'armée le croit perdu; un immense cri de douleur s'élève. Au même moment, Cratère et plusieurs autres chefs étaient atteints par des flèches. Les Barbares profitent de ce désordre et poussent leur avantage. La petite troupe est refoulée, acculée aux murs; sa situation paraît sans espoir. Ce fut la rage des Macédoniens qui les sauva; ils croyaient avoir leur roi à venger, et se souciant peu du péril, se précipitaient à corps perdu sur l'ennemi. Cette lutte opiniâtre donna le temps aux troupes de Cratère d'appliquer les échelles aux murailles presque abandonnées. Les Barbares se trouvent pris à dos; le combat n'est plus qu'un massacre. Près de huit mille hommes furent égorgés; dix mille se réfugièrent dans la citadelle; le manque d'eau les obligea bientôt à se rendre.

Tout était soumis à l'exception d'une ville, la septième. Aristobule et Ptolémée ne sont pas d'accord sur le traitement qui lui fut infligé. Ils écrivaient tous deux sur de vieux souvenirs, et leurs divergences doivent nous rendre circonspects, quand nous rencontrons, dans les récits compulsés par Arrien, Diodore de Sicile et Quinte-Curce, quelque fait monstrueux. Aristobule prétend que tous les défenseurs de cette septième ville enlevée de vive

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

force furent impitoyablement mis à mort; Ptolémée raconte, au contraire, que la ville se rendit, et qu'Alexandre se contenta d'en retenir les habitants prisonniers pour les répartir entre les divers corps de troupes. Les nations civilisées qui ont eu affaire aux Turcomans savent qu'il n'est pas toujours facile de leur faire grâce. Ces sortes de bêtes fauves ont la défaite mauvaise; elles mordent bien souvent la main qui les relève. Si l'on ne veut tenir compte que du sang versé, si l'on se laisse attendrir par tant de massacres, la campagne de la Sogdiane ne paraîtra pas digne d'occuper une place bien honorable dans l'histoire. Le roi de Macédoine semble descendre ici au rang d'un Gengis-Khan : jugeons la chose en Perse, et notre impression ne sera pas la même. Pour un Perse exposé aux incursions des sujets des khans et des émirs de la moderne Sogdiane, de ces brigands que Vambéry a vus verser à plein sac sur la place de Khiva les têtes coupées dont ils venaient de faire la moisson, Alexandre n'a commis qu'une faute : il a laissé la vie à trop de Turcomans.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XX.

FONDATION DE KHODJEND. — PASSAGE DU JAXARTES.

Une armée jetée, comme celle d'Alexandre, aux extrémités du monde, appelée à se battre au milieu de peuplades à demi sauvages, n'est pas toujours libre, quand elle le voudrait, de se montrer magnanime; le soin de son salut ne comporte guère les ménagements qui pourraient séduire la générosité de son chef. La révolte avait pris des proportions telles que les Macédoniens, sans leur activité, sans leur énergie admirable, y auraient été très-probablement engloutis. La grande ruche des nomades était à proximité, et il en sortait à chaque instant quelque essaim nouveau. Les Scythes asiatiques se groupaient sur les bords du Jaxartes (en langue mongole l'Ak-Sarte, *le grand fleuve*); ils n'attendaient que le premier revers de l'armée d'Occident pour traverser le fleuve. Alexandre

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sentit bien qu'il serait nécessaire d'exercer de ce côté toujours menacé une surveillance constante. Cyrus avait, à quelque distance en arrière du Jaxartes, fondé Cyropolis; Alexandre voulut se rapprocher davantage de l'ennemi. Il établit son camp sur les bords mêmes du fleuve, et ce camp, que les soldats entourèrent d'une muraille en moins de vingt jours, devint le berceau d'une ville qui subsiste encore. Khodjend, de l'aveu de tous les géographes, occupe l'emplacement de l'*Alexandria Eschata,* — l'Alexandrie la plus reculée, autrement dit l'Alexandrie des marches ou des confins.

Le conquérant de l'Asie a fait preuve d'un remarquable coup d'œil dans le choix des positions sur lesquelles il a jugé bon d'asseoir en passant ses grandes colonies militaires. Toutes les villes qui lui durent à cette époque la naissance ont pris, sous les dominations diverses qu'elles eurent à subir dans le cours des siècles, un développement de plus en plus considérable, et même aujourd'hui, au sein de pays ruinés, elles restent encore des centres commerciaux d'une exceptionnelle importance. Khodjend, bâtie sur la rive gauche du Sir-Daria, est réputée « une des meilleures villes de l'Asie centrale ». C'est là que les caravanes traversent le fleuve, quand elles veulent, de Bokhara,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se rendre à Khokand et à Kashgar. La citadelle a été construite sur un mamelon presque inaccessible qu'occupa vraisemblablement l'antique forteresse d'Alexandria Eschata.

Il est toujours plus facile d'élever une enceinte que de la peupler. Alexandre donna pour premiers colons à la cité nouvelle les mercenaires grecs et les Macédoniens que les fatigues de la guerre avaient rendus impropres au service actif; il leur adjoignit un certain nombre de Barbares qu'il déplaça de gré ou de force et alla même, dit-on, jusqu'à racheter à prix d'argent des captifs pour leur confier la garde de ce poste périlleux. C'étaient en quelque sorte des sentinelles perdues qu'il plaçait ainsi sur l'extrême lisière de l'empire.

Le fleuve en cet endroit a peu de largeur, et le courant n'en est pas assez rapide pour que des cavaliers hardis ne puissent, surtout dans la saison sèche, essayer de le traverser à la nage. Pendant que l'armée s'occupe de consacrer la ville, pendant qu'elle célèbre des sacrifices, des jeux gymniques, des courses à cheval, les nomades inquiets se rassemblent sur la rive opposée. Alexandre n'était point encore remis de la rude contusion qui l'avait jeté évanoui entre les bras de ses soldats; de violentes douleurs de tête jointes à une grande faiblesse le retenaient, en dépit de son impatience,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

dans sa tente. Se laisserait-il braver par ces bandes de pillards dont les provocations lui arrivaient comme un insultant défi à travers le fleuve? Conserver intact l'ascendant acquis par les premiers avantages est, de toutes les manœuvres stratégiques, la plus essentielle, la mieux indiquée, surtout quand on est loin d'avoir le nombre pour soi et qu'on ne peut compenser cette infériorité que par la force morale. Toute la contrée que les Macédoniens n'avaient fait que traverser en courant était de nouveau sur pied ou frémissante. Spitamène, prenant résolûment la direction du mouvement que ses émissaires attisaient depuis la captivité de Bessus, venait mettre le siége devant Maracande. Alexandre, à cette nouvelle, s'empresse de détacher contre le satrape Andromaque et Ménédème avec 60 hétaires, Caranus avec 1,500 mercenaires à pied et 800 stipendiés à cheval. Toute cette troupe, composée en grande majorité d'étrangers, est placée sous les ordres d'un Lycien, de l'interprète Pharnuque, qui parle avec facilité la langue du pays.

N'est-ce pas traiter un peu légèrement l'irruption de Spitamène que d'envoyer une force aussi insignifiante au secours de Maracande? Dans l'opinion d'Alexandre, Spitamène n'est à craindre que parce qu'il peut recruter son armée chez les Scythes; ce n'est pas sous les murs de Mara-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cande, c'est de l'autre côté du Jaxartes qu'il faut aller frapper le coup décisif. Tel n'est pas l'avis des esprits timorés : Éphestion, Cratère, Érygius, insistent auprès du roi pour qu'il renonce au périlleux dessein qui hante sa pensée. Ce qu'ils craignent surtout, c'est qu'Alexandre, toujours au premier rang, ne leur soit, par quelque coup inattendu, enlevé. La mort du fils de Philippe ne laisserait pas même à l'armée l'espoir d'une retraite heureuse, car elle ranimerait sur-le-champ les dissensions comprimées des chefs et elle ferait sortir des ennemis de tous les buissons.

Alexandre paraît avoir tenu à réfuter personnellement ces craintes et à faire partager la conviction qui l'animait à ses amis : on n'avait encore devant soi qu'une tribu de Scythes; il fallait la châtier, avant que les multitudes qui s'étaient mises en marche arrivassent du fond du désert. « Mais les entrailles des victimes, disait-on, n'apportent que des présages défavorables; un grand péril menace à coup sûr le roi, s'il persiste à vouloir franchir ce fleuve. » Admirons ici la force d'âme d'Alexandre. Je ne crois pas que nous ayons devant nous un esprit fort, un sceptique de la trempe de César; je vois plutôt dans le fils d'Olympias, de cette reine sujette, suivant la remarque de Diodore, comme la plupart des femmes

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de l'Épire, au transport divin, un héros profondément imbu, malgré les leçons d'Aristote, de tous les préjugés de son temps. Que répond-il aux prédictions sinistres d'Aristandre? « On n'a pas toujours le choix, à la guerre, des circonstances. Je pourrais sans doute souhaiter pour combattre des augures plus propices; la nécessité passe avant les conseils de la raison. Si nous nous laissons impunément insulter par les Scythes, nous rendrons courage aux Bactriens. Notre rôle est d'attaquer; nous serions perdus le jour où nous nous mettrions sur la défensive. » Ainsi parlait Achille : « Je subirai mon sort, lorsque Jupiter et les autres dieux voudront que mon sort s'accomplisse. »

Alexandre ne s'abusait nullement sur la gravité de la résolution qu'il allait prendre : Quinte-Curce nous le montre inquiet, agité. La nuit entière se passa pour lui sans sommeil. Souvent les soldats qui veillaient à sa porte le virent soulever les rideaux de cuir de sa tente et rester longtemps absorbé dans la contemplation des feux dont, aussitôt après le crépuscule, s'était illuminée la rive orientale du Jaxartes. Il y avait là évidemment des forces considérables; l'étendue de cette longue ligne de foyers dont l'éclat pâlissait soudain pour se ranimer tout à coup, permettait-elle bien d'apprécier au juste le nombre de guerriers qu'on

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pourrait avoir à combattre? L'art de la guerre est fait de conjectures, et il arrive rarement qu'on rencontre déployée devant soi la totalité des forces qui, au cours de l'action, apparaîtront sur le champ de bataille. Les marins sont, sous ce rapport, mieux servis par leurs yeux que les soldats; la mer, avec sa surface unie, les expose moins aux surprises.

Dès que le jour paraît, Alexandre revêt sa cuirasse et se porte sur le front de bandière. C'est la première fois qu'il se montre aux troupes, depuis le jour où ses compagnons d'armes le rapportèrent tout meurtri dans sa tente. Un cri d'allégresse salue son apparition : qu'il ordonne! L'armée ne demande qu'à obéir. O merveilleuse puissance de l'enthousiasme! Les fatigues, les dangers du passé, les sombres perspectives de l'avenir, tout est oublié, dès que le roi est là. Il ne faut qu'un éclair pour déchirer la nue, qu'un regard d'Alexandre pour dissiper les appréhensions de l'armée. Nous l'avons vu, ce culte, embraser des milliers de cœurs, et nous savons combien de fois il nous a donné la victoire.

Quand l'armée macédonienne avait traversé l'Oxus, la rive opposée n'était pas occupée; il fallait au contraire franchir le Jaxartes en face d'un ennemi résolu. Pas une barque, pas un pilotis sous la main, nul gué à proximité. Pourra-t-on du moins manœuvrer, tromper la surveillance des Scythes, les retenir

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

sur un point et aller débarquer sur un autre? Nous devons croire que la nature du pays ne se prêtait pas à l'emploi de cette ruse de guerre, car Alexandre n'en a pas fait usage, et nous verrons plus tard qu'il savait, aussi bien que nos tacticiens modernes, à l'occasion s'en servir. Cette fois il attaqua de front, sans feinte et sans subterfuge. En trois jours, douze mille chalands sont construits : des chalands! peut-être conviendrait-il mieux de dire des radeaux. Alexandre embarque son armée sur ces trains de bois grossièrement assemblés. A la proue, il place les soldats armés de boucliers; les genoux fléchis, cette infanterie ne se trouvera pas seulement à l'abri des traits; elle couvrira en même temps les hommes et les balistes placés en arrière. Les deux côtés du radeau sont également garnis d'une rangée de pavois et de fantassins. A la poupe se tiennent les hoplites formant la tortue, et, cachés sous ce toit mobile, les rameurs qu'on a pris soin de munir en outre de cuirasses. Voilà un engin de débarquement bien conçu; pourvu qu'on parvienne à le diriger! Sur d'autres radeaux, les cavaliers se sont fait aussi une défense de leurs targes dressées le long du bord; la bride en main, ils soutiennent leurs chevaux qu'on n'a point osé embarquer et qui traverseront le fleuve à la nage. Les douze mille radeaux sont bien loin de pouvoir emporter

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

toute l'armée, ses chevaux et son artillerie; des outres remplies de paille subviendront au transport de l'arrière-garde.

Le roi abandonne le premier son radeau à l'action du courant; les cavaliers scythes se précipitent à cette vue vers la rive. Si Menou en avait fait autant sur la plage d'Aboukir, les Anglais et les Turcs n'auraient jamais pris terre. L'armée macédonienne couvre bientôt le fleuve; mais, en dépit de tous les efforts des rameurs, les radeaux suivent le fil de l'eau, sans qu'il soit possible de les diriger. Tout occupés de garder leur équilibre, les soldats chancelants gênent le jeu des rames (*nautarum ministeria turbaverant*) — les soldats n'en feront jamais d'autre, tant qu'on ne se sera pas appliqué à leur donner d'avance le pied marin. — Les Barbares groupés sur la rive accablaient d'une grêle de flèches la flottille; à peine eût-on trouvé un bouclier qui ne fût percé en plusieurs endroits. Les Macédoniens ne songeaient qu'à se couvrir de leur mieux; ballottés par la vague, serrés l'un contre l'autre, ils ne pouvaient seulement bander leurs arcs. Sans les balistes, la situation n'eût pas tardé à devenir critique; les balistes heureusement firent merveille. Les traits énormes que lançaient ces machines, allant tomber dans des masses épaisses qui n'avaient pris aucune précaution pour s'en garantir, causèrent

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

aux Scythes plus d'effroi encore que de mal et les contraignirent à reculer. Les radeaux touchent enfin le bord; les hypaspistes se lèvent et, libres de leurs mouvements, dardent cette fois leurs javelots avec tant d'assurance qu'il n'y eut, dit Vaugelas, « coup qui ne portât ». Les chevaux se cabrent, le rivage peu à peu se dégage; les Macédoniens, d'un joyeux élan, sautent à terre. Le rôle des Scythes n'est pas de combattre de pied ferme; c'est sur l'agilité de leurs montures qu'ils ont droit de compter. Pendant que les troupes légères se déploient et que la phalange forme ses rangs, Alexandre détache contre l'ennemi une partie des cavaliers alliés et quatre escadrons de lanciers, de sarrissophores, devrais-je dire pour rester fidèle au texte de Quinte-Curce. Les Scythes soutiennent le choc et enveloppent l'ennemi, qui s'imaginait n'avoir qu'à les poursuivre. Plusieurs cavaliers se réunissent ainsi contre un seul; les Grecs, embarrassés de leurs longues lances, ont bientôt subi des pertes assez sensibles; mais les Scythes n'ont pas l'intention d'insister. C'est par des retraites soudaines et de brusques retours qu'ils opèrent. Alexandre cependant a vu le danger : les archers, les Agriens, l'infanterie légère, conduite par Balacre [1], partent

[1] On trouve trois officiers de ce nom dans l'histoire des *Campagnes d'Alexandre* : le Balacre dont il est ici question, com-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

au pas de course. La troupe harcelée, à la vue de ce secours opportun, reprend à la fois courage et haleine. Bientôt arrivent, pour appuyer l'infanterie, trois escadrons d'hétaires et les archers à cheval; puis enfin Alexandre apparaît lui-même : il amène le reste de la cavalerie formée en échelons. C'en est trop pour les Scythes, leur manœuvre habituelle devient impossible : pendant que la troupe à cheval les charge de front, les peltastes mêlés aux cavaliers les contiennent et les empêchent de se déployer en cercle; il ne leur reste plus de ressource que la fuite. Avant de s'y décider, ils ont laissé un millier de morts et 150 prisonniers sur le champ de bataille.

Alexandre ne consulte pas ses forces; affaibli par la fièvre et par une longue diète, il s'élance à la poursuite des Barbares. Au quinzième kilomètre, il se sent défaillir et est obligé de s'arrêter. La chaleur était excessive; le roi commit l'imprudence de calmer la soif qui le dévorait avec l'eau malsaine du pays; on le ramena au camp, dangereusement malade. « Ainsi, remarque Arrien, se réalisèrent les prédictions d'Aristandre. »

En se retirant, le roi avait prescrit de ne pas donner de trêve aux fuyards avant la fin du jour.

mandant des archers : Balacre, fils d'Amyntas, commandant des troupes auxiliaires, laissé en Égypte; Balacre, fils de Nicanor, un des Somatophylaques, préposé au gouvernement de la Cilicie.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Les Macédoniens ne rentrèrent au camp que vers le milieu de la nuit; ils poussaient devant eux de nombreux captifs et 1,800 chameaux. Le triomphe, en cette journée assez longtemps douteuse, fut chèrement acheté; 60 cavaliers grecs et 100 fantassins environ restèrent sur le terrain; les blessés furent au nombre de mille. Les grands succès d'Issus et d'Arbèles coûtèrent-ils davantage?

Alexandre avait traversé l'Euphrate et le Tigre et l'Oxus, trois grands fleuves; le Jaxartes fut le premier fleuve qu'il passa de vive force. L'artillerie a rendu ces opérations plus difficiles qu'au temps où l'on n'avait à craindre que des volées de pierres et de flèches; cependant aux canons on a des canons pour répondre, et il est permis de supposer qu'il eût fallu de bien puissantes batteries pour arrêter un général qui sut tirer si bon parti de ses balistes. L'anxiété d'Alexandre, l'inquiétude de l'armée, prouvent assez quelles difficultés présentait le passage du Jaxartes; les avoir affrontées et les avoir vaincues constitue un titre de gloire tout aussi sérieux que le gain d'une bataille rangée. La victoire, il est vrai, n'eut pas toutes les conséquences qu'elle aurait pu avoir et dont elle eût été infailliblement suivie sans l'accident qui paralysa l'énergie d'Alexandre. Les Scythes, heureusement, restaient étonnés de leur défaite; ils envoyèrent des députés

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

au roi pour s'excuser d'une hostilité qui n'était pas, disaient-ils, le fait de la nation, mais celui de quelques bandes de pillards habitués à vivre de rapines. Cette soumission inattendue était pour Alexandre un vrai coup de fortune. Il reçut les députés scythes avec bienveillance, affecta d'ajouter une foi complète en leur parole et leur fit remettre les prisonniers ramenés du dernier combat.

C'est ainsi qu'on dissout les coalitions; il faut se montrer facile envers l'ennemi qu'on tient à détacher de l'alliance dans laquelle il chancelle; dût cet ennemi renouer bientôt ses trames, ce sera toujours du temps de gagné. Le temps est la grande affaire à la guerre. De fâcheuses nouvelles venaient d'arriver de Maracande; il était urgent de se concilier les Scythes, si l'on voulait avoir les mains libres pour châtier les Sogdiens. Qu'on ne vienne point nous parler ici d'ennemis amollis par une longue paix, inhabiles aux armes, peu faits pour rehausser la gloire d'un conquérant : Alexandre est parvenu en face de Barbares qu'on n'est jamais allé chercher impunément chez eux; il combat maintenant des tribus essentiellement guerrières, des hordes farouches, qui, le jour où elles s'ébranleront pour répandre au dehors l'écume d'une cuve trop pleine, balayeront, qu'elles soient alors guidées par Attila, par Gengis ou par Tamerlan, toute résistance

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

humaine devant elles. Tite-Live peut se demander si Alexandre eût été de force à battre les Romains; notre devoir est de constater qu'Alexandre a battu les peuples qui viendront un jour ruiner Rome. Les Turcs sous Bajazet étaient déjà une grande puissance militaire; qu'ont-ils pu contre les Tartares? « L'Asie, nous dit Quinte-Curce, croyait les Scythes invincibles; quand elle apprit leur défaite, il lui fallut bien reconnaître qu'aucune nation n'était capable de se mesurer avec les Macédoniens. » Ce serait pousser trop loin l'enthousiasme que de vouloir prétendre qu'on n'a point assez exalté les exploits d'Alexandre; je me permettrai cependant de croire qu'on a imparfaitement connu ou très-incomplétement fait ressortir les obstacles de tout genre que les Macédoniens ont eu à surmonter dans le Turkestan. Alexandre ne m'est jamais apparu plus grand que sur les rives du Jaxartes; j'aurais été curieux de savoir ce qu'en eût pensé Napoléon. Ce prince convalescent d'une grave blessure, qui conçoit la pensée, quand la Bactriane et la Sogdiane se soulèvent derrière lui, de courir à des ennemis plus dangereux encore, de dompter la révolte, bien moins en l'attaquant de front qu'en lui montrant que rien n'est impossible à ses armes, possède assurément au plus haut degré le génie de la guerre.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXI.

LES EMBUSCADES.

Si les grands généraux étaient de purs esprits, ils ne connaîtraient probablement jamais de revers; malheureusement, ils ne sont comme nous « qu'une intelligence servie par des organes » ; leur corps fléchit quand leur âme de feu voudrait lutter encore. Alexandre devrait déjà être devant Maracande. A la faiblesse extrême qui rendait sa voix impuissante à dominer le tumulte des batailles, qui lui laissait à peine la force de se faire entendre dans les conseils, est venue se joindre la dyssenterie. C'est dans ces conditions qu'il apprend un des plus rudes échecs qu'aient encore subis les armes macédoniennes : les 2,000 fantassins et les 300 chevaux envoyés au secours de Maracande ont péri dans une embuscade. Spitamène commence à donner sa mesure; nous le verrons de taille à faire regretter aux Macédoniens la mort de Bessus.

Le rusé satrape, devenu par son crime le chef

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

incontesté de la résistance, s'était bien gardé d'attendre sous les murs de Maracande les troupes envoyées par Alexandre au secours de cette ville. A peine informé de leur approche, il avait levé le siége et gagné rapidement les frontières de la Sogdiane. Les généraux macédoniens, Ménédème, Andromaque, Caranus, commettent l'imprudence de vouloir le chasser d'un pays qui leur est complétement inconnu. Ils y furent encouragés, assure-t-on, par l'interprète Pharnuque, qui semble avoir eu, en cette occasion, grande hâte de faire montre de son influence et de ses talents de négociateur. Spitamène s'était arrêté sur les bords du Polytimète, le moderne Zérefchan. « Le Polytimète, dit Arrien, est un fleuve qui ne le cède pas en grandeur au Pénée. » La contrée était boisée, semée de vergers. Telle on la vit alors, telle on la trouve encore. Cette disposition se prête admirablement aux surprises; on sait quel rôle ont joué les jardins de Grenade dans la défense du dernier asile où les rois catholiques durent forcer les Maures. Les Grecs s'engagent sans défiance au milieu du dédale qu'ils croient abandonné. Leurs chevaux étaient épuisés par de longues marches et manquaient depuis plusieurs jours de fourrage. La troupe imprudente est accueillie par une charge soudaine; ce sont les Dahiens qui débouchent d'un verger où Spitamène les tenait cachés.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Six cents chevaux envoyés par les Scythes nomades venaient, en effet, de grossir l'armée du satrape. Le désordre se met dans la cavalerie d'Andromaque; l'infanterie, formée en bataillon carré, gagne le bord du fleuve. Spitamène l'eût difficilement entamée, car un bois la mettait à l'abri des traits; Caranus, par malheur, sans se donner le temps de prendre les ordres d'Andromaque, veut, avec l'escadron qu'il commande, mettre la rivière entre ses troupes et les forces supérieures qui le pressent. L'exemple de ce détachement entraîne le reste de l'armée : cavaliers, fantassins, tous se jettent pêle-mêle dans le Polytimète; l'ennemi s'y précipite à leur suite. Il connaît et choisit les passages où l'eau est la moins profonde; les Grecs au contraire, dans leur épouvante, perdent pied à chaque instant. Resserré par des rives abruptes en un lit étroit, le Polytimète coule avec la rapidité d'un torrent. Les Scythes les premiers ont occupé le bord; ils repoussent les Grecs dans le fleuve. Assaillie en avant, en arrière, par les cavaliers, prise d'écharpe par les gens de trait, cette masse confuse tourbillonne et finit par aller s'échouer sur une petite île basse où elle demeure complétement à découvert. Son sort désormais est fixé; généraux et soldats tombent l'un après l'autre sous les flèches qui les déciment. Les Scythes ne firent même pas quartier aux prisonniers qui sorti-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

rent vivants de cette hécatombe. Ce n'était pas un échec, c'était un désastre. Deux mille fantassins et trois cents cavaliers! Alexandre avait acquis l'empire de Darius à moins de frais.

Que fût-il advenu si, en ce moment, les Scythes d'au delà du Jaxartes n'eussent été contenus par la sévère leçon dont ils saignaient encore? Peut-on croire que ces belliqueuses tribus se fussent bornées à détruire la cité naissante qui s'élevait sur le bord de leur fleuve? Il est bien plus probable qu'ils auraient inondé la Sogdiane. On les eût vus couvrir cette riche province de ruines et faire regretter aux populations le joug dont Spitamène s'efforçait de les délivrer. Nous devons, en effet, prendre soin d'écarter de nos éléments d'appréciation ce que l'empereur Napoléon appelait à si juste titre « des niaiseries historiques ». La facilité que montrent les anciens à prêter des vertus chimériques aux nomades de ces grandes solitudes qui furent, à toutes les époques de l'histoire, l'écueil des conquérants, ne prouve qu'une chose : le besoin de la société antique de croire à un état idéal d'où les passions qui la dévastaient resteraient absentes. Qui pourrait ajouter foi aujourd'hui à la modération et à la cordialité bienfaisante des Évergètes? Qui croira, sur la parole d'Homère et d'Aristobule, à la pauvreté volontaire des Abiens? Ces Scythes qui, suivant le langage prêté

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

à un de leurs vieillards, se vantaient « de n'avoir reçu en partage qu'une paire de bœufs, une charrue, un javelot, une flèche et une coupe », s'étaient déjà, longtemps avant la venue d'Alexandre, frayé un chemin sanglant à travers la Perse et la Syrie, pour aller ravager l'Égypte. Ne vous fiez pas trop à la cuiller de bois du moujik! « Le peuple scythe, dit le prophète Joël, trouvera la terre comme un lieu de délices; il la laissera comme un désert affreux. On entendra le bruit de ses chariots semblable au bruit du feu qui dévore la paille. » Du Jaxartes à la Thrace, ces Barbares enveloppaient l'Asie et l'Europe: la Thrace, comme ils le disaient eux-mêmes, confine à la Macédoine. Pourquoi donc s'indigner de la prétendue ambition d'Alexandre, et ne pas rendre plutôt hommage à son prévoyant héroïsme? Il y a des guerres qu'on peut faire pour l'amour de l'art; ce ne sont pas, soyez-en certains, celles qui ont le désert ou les glaces du pôle pour théâtre. Les plus grands politiques ne peuvent se flatter de travailler pour l'éternité; ils font beaucoup déjà quand ils ajournent de quelques siècles l'irruption qui doit, fatalement et dans un avenir insondable, porter atteinte à la sécurité de leur pays. L'empire romain lui-même a bénéficié pendant trois cents ans des campagnes d'Alexandre sur les bords du Jaxartes.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

A l'annonce du revers que viennent de subir ses troupes, Alexandre ne veut laisser à personne le soin de châtier Spitamène; il ne se frappe pas la tête contre la muraille, ne s'écrie pas : « Pharnuque, rends-moi mes légions! » il prend, comme d'habitude, la moitié des hétaires à cheval, les hypaspistes, les archers, les Agriens, les troupes légères adjointes à la phalange, et sur-le-champ se met en marche pour Maracande. C'est là qu'il se croit sûr de retrouver le vainqueur gonflé de son triomphe. Spitamène, en effet, est revenu investir la ville; s'il ne réussit pas à l'emporter d'assaut, il a du moins la chance de l'affamer. Le Barbare ne connaît donc pas l'activité d'Alexandre! En trois fois vingt-quatre heures le roi franchit les 276 kilomètres qui le séparent de Maracande; le matin du quatrième jour le voit apparaître devant la place. La plaine est déserte; Spitamène est déjà en route pour le désert. Ces bandes de nomades ont toujours une oreille au guet; on ne les surprend pas. Autant vaudrait se flatter de surprendre l'écureuil endormi.

La Sogdiane, telle que la décrit Quinte-Curce, est une contrée d'où l'on gagne aisément des espaces entièrement dépourvus de cultures, d'eau et d'habitants. « De vastes solitudes y occupent en largeur près de 150 kilomètres. » Les Russes eux-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mêmes n'essayeraient pas aujourd'hui d'aller chercher les Turcomans au milieu du Kizil-Koum — *les sables rouges.* — Alexandre cependant s'est élancé sur les traces de son insaisissable adversaire ; il double les étapes et arrive aux bords du Polytimète. Les misérables restes des soldats de Ménédème, d'Andromaque et de Caranus y gisent encore mutilés, privés de sépulture. Le roi les fait rassembler dans une fosse commune et ordonne qu'on leur rende à la hâte les honneurs funèbres, car il ne peut se résigner à perdre l'espoir d'atteindre Spitamène et de terminer ainsi la guerre d'un seul coup. Spitamène est plus difficile à joindre que ne le fut jamais Abd-el-Kader. Alexandre parcourt en vain tout le pays qu'arrose le Polytimète, toute la vallée du moderne Zérefchan ; nul indice ne lui révèle la direction qu'ont prise les bandes ennemies. La horde a disparu au milieu des dunes sablonneuses qui entourent encore aujourd'hui Bokhara ; on dirait qu'elle a été brusquement engloutie par quelque gouffre, comme le fleuve « dont le cours invisible n'est plus indiqué, si l'on en croit Quinte-Curce, que par le murmure souterrain de ses eaux ».

Alexandre se décide à revenir sur ses pas, l'agitation de la Sogdiane est loin d'être calmée ; la révolte sourd de tous les points du sol, et cette race

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

indomptable est dure à exterminer. Les captifs qu'on mène au supplice entonnent avec une farouche et sauvage allégresse leur chant de mort; ils mêlent, dans leur fier dédain du supplice, les contorsions bizarres d'une danse guerrière aux accents provocants de l'hymne de défi. En lisant ces détails, nous serions tentés de nous croire transportés au sein des prairies du Nouveau Monde. L'homme qu'un état de civilisation imparfait oblige à lutter tous les jours pour la vie, abandonne généralement ce bien si précaire sans grande émotion et sans étonnement; la résignation lui est plus facile qu'à celui qui s'est habitué à n'attendre la fin de son existence que du cours régulier des saisons. Alexandre fut frappé de a fière contenance de ces Sogdiens. « Désespérant de les subjuguer par la terreur, il se proposa, dit Quinte-Curce, de les conquérir par ses bienfaits. » Tant que le bienfaiteur garde la puissance, le calcul a chance, en tout pays, de réussir; Alexandre cependant n'y eut recours qu'après avoir nettoyé la contrée des Barbares les plus dangereux et avoir fait table rase de leurs repaires. Cette affirmation énergique de sa force paraît avoir aidé beaucoup au succès de sa clémence. A dater de ce jour, les Sogdiens, comme les Bactriens et les Perses, eurent part à ses faveurs; plusieurs ont figuré au nombre de ses gardes.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

La cour de Russie n'a pas d'autre politique; les sauvages domptés deviennent, dès qu'ils ont été pliés à la discipline européenne, l'avant-garde des armées innombrables du Tsar blanc.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXII.

L'AMBASSADE PERSANE DE 1851.
D'ASTERABAD A KHIVA.
LES QUARTIERS D'HIVER D'ALEXANDRE A BACTRES

Les admirables travaux de nos orientalistes, de M. Charles Scheffer en particulier, nous ont plus d'une fois introduits au sein de ces immenses solitudes où 30,000 Turcomans, divisés en tribus hostiles, suffisent pour rendre la traversée de la mer Caspienne à l'Oxus presque impraticable au commerce. « Vous vous imaginez, disait en 1851 le beylerbey d'Asterabad à Riza Kouli-Khan, envoyé par le schah de Perse Nacir-Eddin près du khan de Khiva, que les routes du Kharesm ressemblent à celles du Mazandéran. Vous allez parcourir un désert où l'on court plus de danger que sur une mer orageuse. Il vous faudra marcher pendant quarante jours, au milieu de peuplades adonnées au meurtre, sanguinaires, féroces et vindicatives, sans trouver ni eau, ni fourrages, ni trace de culture. » Riza

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Kouli-Khan fit mentir les prévisions sinistres du beylerbey; il accomplit son voyage en vingt-deux jours, et il l'accomplit sans encombre; mais il lui arriva souvent de parcourir jusqu'à trois étapes en vingt-quatre heures. C'est donc bien quarante journées de marche tout au moins, comme le calculait le beylerbey, qu'aura en perspective l'armée ou la caravane qui voudra se rendre par la voie la plus courte et la plus directe d'Asterabad à Khiva.

J'ai déjà fait un voyage analogue avec Jenkinson[1], mais les renseignements rapportés par Riza Kouli-Khan et traduits par M. Scheffer sont bien autrement précis que ceux du voyageur anglais du XVIe siècle. Il n'est pas un état-major général opérant dans ces contrées désolées qui ne trouvât profit à consulter cette intéressante relation de l'ambassade persane au Kharesm. Parti d'Asterabad le 9 mai, Riza Kouli-Khan traverse, près d'Ak-Kalèh, la rivière de Gourghan, et le 13 mai s'enfonce dans l'immensité du désert. De la station d'In Tchekèh il arrive sur les bords de l'Atrek, « fleuve extrêmement profond et qu'on ne peut jamais traverser à gué ». La caravane voyage le jour et la nuit; elle suit l'itinéraire qu'ont jalonné les puits connus des Turcomans. Elle passe ainsi de la plaine de Kouh-Ky aux

[1] Voir les *Marins du* XVe *et du* XVIe *siècle*. E. Plon et Cie, éditeurs.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

stations d'Alah et de Kassik-Minaret — *le minaret brisé;* — du puits de Dach-Verdi à la source d'Adoun Ata, de cette source à celle de Kara-Eteklik. C'est là que commence le Kharesm.

Kiriman-Ata et Gouklan Kouyou ne réservent au voyageur que de l'eau salée ou saumâtre; le 24 mai, la caravane gravit la haute montagne de Kaplan-Kiry, et sur le versant opposé, trouve enfin à Tchirichly de l'eau douce. Le sol de la plaine cependant est encore imprégné de sel, et le Khari-Choutour — *l'épine du chameau* — est la seule végétation qu'on y rencontre. De Ganghèh-Tchachkin à Châh-Sanem — *l'idole du roi* — où exista jadis une ville fortifiée de quelque importance, la plaine ne cesse pas d'être aride et sablonneuse; « l'eau y est plus amère que le suc de la coloquinte ». Sakar-Tchèkèh — *la plaine de l'enfer* — est encore un plateau salé; pour l'atteindre, il faut franchir une montagne calcaire, «remarquable, assure Kouli-Khan, par sa blancheur ».

La chaleur, déjà forte au départ, est devenue maintenant excessive, et ce n'est pourtant pas avant le 28 mai que l'on peut, à la station d'Ouchak-Kouyoussy, se procurer une eau qui soit rigoureusement potable. Les terres cultivées du Kharesm ne sont plus par bonheur très-éloignées; le 30 mai, néanmoins, lorsqu'après avoir traversé Ayr-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tam, on se dirige vers Pey-Chakry, dans l'espoir d'y camper sur les bords d'un canal dérivé de l'Oxus, on éprouve la cruelle déception de ne voir se dérouler devant soi qu'un large fossé dont le lit est à sec. Le lendemain, en revanche, on aperçoit de loin de nombreux cours d'eau et une grande quantité d'arbres, parmi lesquels beaucoup de peupliers.

Le 2 juin, Riza Kouli-Khan fait son entrée dans la banlieue de Khiva. Là, malgré le froid rigoureux de l'hiver et les chaleurs insupportables de l'été, tout est à vil prix, et les fruits savoureux abondent. Il en faut rendre grâce au canal qui amène, d'une distance de soixante-douze kilomètres environ, les eaux de l'Oxus jusqu'aux portes de la ville.

Qu'on nous raconte qu'Alexandre va parcourir avec ses colonnes mobiles les grandes solitudes de la Sogdiane et de la Bactriane, ou que les Russes viennent de traverser Sarakhs, se dirigeant sur Paudjeh et Saryk, nous aurons toujours besoin de recourir aux relations des Kouli-Khan, des Burnes, des Fraser, des Ferrier et des Vambéry, pour nous faire une idée exacte des difficultés qui attendent les soldats du roi de Macédoine et ceux de l'empereur de Russie. Nous admirions pour ainsi dire de confiance les Ptolémée, les Cœnus et les Skobeleff. Suivons les caravanes, écoutons le récit de leurs fatigues et de leurs misères, nous trou-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

verons, j'en suis sûr, qu'on n'a rendu encore qu'une justice incomplète à des campagnes qui mettent à si forte épreuve les plus rares côtés du courage humain.

Toutes ces opérations que nous avons décrites, de l'Oxus au Jaxartes, du Jaxartes au Polytimète, avaient employé les derniers mois de l'année 329 avant Jésus-Christ. Alexandre laissa dans la Sogdiane trois mille hommes d'infanterie sous les ordres de Pencolaüs et se replia sur Bactres, pour y prendre ses quartiers d'hiver. A chaque page de l'histoire de cette mémorable campagne nous trouvons mentionnée l'arrivée de renforts; le séjour de Bactres ne fut pas seulement un temps de repos, ce fut un intervalle qui profita grandement à la recomposition de l'armée. On ne saurait trop insister sur la facilité apparente avec laquelle des détachements souvent peu nombreux traversent dans toute son étendue l'empire de Darius et les provinces récemment conquises. La route devait être gardée par un service régulier d'étapes, ou il faudrait supposer, de la part des populations si brusquement transférées d'une domination séculaire à ce pouvoir dont elles avaient à peine eu le temps d'apprendre le nom, le plus étrange penchant à la soumission. Rien de semblable ne s'est passé à aucune époque, en aucun pays, même

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

en Chine, où le peuple n'a jamais pris grand souci des conquêtes qui respectaient ses institutions municipales et ne le troublaient pas dans son labeur. Nous savons d'ailleurs par le témoignage de Strabon que le séjour prolongé d'Alexandre aux extrêmes confins de l'Asie lâcha la bride à toutes les turbulences et encouragea des désordres dont la gravité ne tarda pas à se traduire, notamment en Médie et dans la Perside, par les pillages les plus sacriléges. La marche de petits corps de troupes à travers des contrées aussi troublées, sur un parcours de près de trois mille kilomètres, ne s'expliquerait pas si l'on n'admettait l'existence de postes échelonnés de la Méditerranée à la Caspienne et de l'Hyrcanie à la Bactriane. Il y a là bien évidemment des miracles de prévoyance qui nous échappent, des prodiges de bonne administration militaire dont la preuve nous manque, mais dont le soupçon s'impose.

Épocillus, Mélamnidas, Ptolémée, général des Thraces, avaient escorté jusqu'à la mer les alliés congédiés et un convoi d'argent confié à Ménès; ils ramenaient de la côte maritime 3,000 fantassins et 1,000 cavaliers de troupes mercenaires; Asandre et Néarque arrivaient de la Grèce, expédiés par Antipater, avec 8,000 Grecs et 500 chevaux. La Syrie, la Lycie, étaient aussi mises à contri-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bution : la première envoyait, sous la conduite d'Asclépiodore, préfet du littoral, 500 chevaux et 3,000 fantassins ; la seconde fournissait un contingent égal, placé sous les ordres d'un satrape dont le nom ne nous est pas bien connu. Les pertes subies par l'armée, dans le passage du Paropamisus et au cours de l'année 329 avant Jésus-Christ, se trouvaient ainsi plus que réparées ; la campagne de l'année 328 s'ouvrirait dans d'excellentes conditions.

Quand l'empereur Napoléon campait sous les murs de Moscou, il n'est pas un stratégiste qui ne trouvât cette pointe bien hardie et qui ne se sentît tenté de la taxer d'aventure téméraire ; la témérité était bien plus grande de la part d'Alexandre, le jour où il vint s'établir entre l'Oxus et le Jaxartes. Jamais le roi de Macédoine n'avait manœuvré sur un terrain aussi périlleux. Prenez la ville de Balkh pour centre, et, de ce point, décrivez un cercle qui embrasse Khodjend, Bokhara et Merv, vous aurez, à très-peu de chose près, circonscrit le théâtre des opérations qui vont être entreprises, aussitôt que la saison permettra de sortir de Bactres. Enveloppez ce cercle par une autre courbe qui touche à Kashgar, au fort Perowski, à Urghendj, au bord oriental de la mer Caspienne, vous traverserez successivement les territoires des Saces,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des Scythes, des Khorasmiens, des Dahiens; vous raserez celui des Massagètes. C'est de ces profondeurs indéterminées que débouchent à chaque instant de nouvelles irruptions. Comme nous le fait observer avec raison Arrien, « ces peuples pauvres, sans villes, sans retraites fixes, n'ayant rien à perdre, sont toujours prêts à guerroyer ». Un seul revers sérieux, et tout croule. Cyrus, nous dira-t-on, a bien pu trouver la mort chez les Massagètes, sans que l'empire des Achémémides en fût ébranlé. Il n'y a, suivant la remarque judicieuse du prince de Talleyrand, que les vieilles monarchies qui puissent impunément subir de semblables secousses. L'empire d'Alexandre n'est vieux que de quelques mois; il date à peine de la mort de Darius. Sur plusieurs points deux satrapes se trouvent en présence : le satrape jadis institué par Bessus et celui d'Alexandre. La Parthiène obéira-t-elle à Barzanes ou à Phratapherne? L'Arie admettra-t-elle définitivement le gouvernement d'Arsamès ou celui de Stasanor? Autophradatès peut-il répondre de la fidélité des Mardes et des Tapuriens? Est-on bien sûr qu'il soit lui-même plus fidèle qu'Oxydatès, le gouverneur suspect de la Médie? Et Mazée, que l'on dit mourant, qui sera de taille à le remplacer dans Babylone? Pour que l'armée ne soit point engloutie par la vague toujours prête à se refermer sur elle,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

il faut deux choses, dont l'une dépend des dieux et l'autre de la sagesse des Macédoniens. Il faut d'abord qu'Alexandre vive, il faut aussi que les pays subjugués ne conçoivent point d'alarmes au sujet du respect promis à leurs coutumes religieuses et à leurs institutions sociales. C'est un grand deuil pour une âme supérieure, éprise d'un but sublime, que de n'être point comprise de la foule impatiente et frondeuse. Quel est l'homme d'État qui n'ait eu, en sa vie, besoin des trois jours que Colomb demandait à ses équipages?

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXIII.

LES SCYTHES ET SPITAMÈNE.

L'année 328 avant Jésus-Christ devait voir à la fois la pacification complète de la Sogdiane et la sédition presque ouverte de l'armée, lassée de vaincre pour le seul avantage des populations vaincues. C'est chez la jeunesse d'ordinaire que se rencontrent les sentiments les plus exaltés et les plus généreux, quand ses instincts n'ont pas été pervertis par le funeste orgueil d'une suffisance outrée. L'œuvre d'Alexandre ne pouvait se soutenir et surtout s'achever qu'avec le secours de dévouements enthousiastes; on ne s'étonnera donc pas qu'au milieu des dégoûts dont l'abreuvait une obéissance maussade et à tout propos marchandée, le roi de Macédoine, en quête de serviteurs moins fantasques, regardât avec complaisance grandir sous ses yeux et en quelque sorte sous sa tente la jeune élite qui porte dans l'histoire le nom de corps des adolescents. Créé, comme beaucoup

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

d'autres institutions excellentes, par Philippe, recruté dans les plus nobles familles du pays, ce corps assez nombreux remplissait près de la personne royale les doubles fonctions de pages et d'écuyers. C'était là qu'Alexandre se réservait de puiser un jour de nouveaux lieutenants. Ne confondons pas cependant les adolescents d'Alexandre avec les icoglans de Soliman le Grand ou d'Ali-Pacha, bien que les icoglans aient été, eux aussi, une pépinière féconde de pachas et de généraux. L'empereur Napoléon III a vengé la mémoire de César d'injurieux soupçons; Plutarque ne nous laisse aucun doute sur les mœurs d'Alexandre. Ni les esclaves de Tarente, ni les beaux garçons de Corinthe n'eurent jamais accès dans ces palais que le fils de Philippe laissait sans scrupule se remplir de tous les bruits de l'orgie. Agnon et Polyxène, deux amis d'Alexandre, avaient à ce sujet de tout autres idées; la verte réprimande qu'ils s'attirèrent dut les corriger à jamais du zèle officieux dont le roi, avec une indignation éloquente, repoussa les offres.

Etait-ce un hétaire ou un adolescent, cet Excipinus qui fut envoyé chez les Scythes d'Europe pour les confirmer dans leur neutralité? Quinte-Curce nous représente le jeune ambassadeur (*admodum juvenem*) sous des traits qui convenaient mieux

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

à un messager de paix qu'à un héraut de guerre. « Il était, nous dit l'historien romain, dans la fleur de l'âge, aussi beau qu'Éphestion, mais d'une beauté qui n'avait rien de viril. » Secondé par le grand nom de son maître, Excipinus réussit à convaincre et à charmer les Scythes. Il arrivait au moment où un nouveau roi venait, comme Tamerlan, « de s'asseoir sur la pierre verte » ; il ramena au camp d'Alexandre une députation chargée d'apporter au conquérant de l'Asie les plus riches présents que des tribus nomades pussent offrir. Le chef barbare, à qui l'on ne demandait que la neutralité, se déclarait prêt à contracter une alliance. Pour la cimenter, il voulait donner au roi de Macédoine sa fille en mariage, donner également aux officiers grecs des épouses choisies dans les premières familles de la Scythie. Alexandre fit le meilleur accueil à ces députés; il crut pourtant devoir se refuser à l'hymen auquel le roi des Scythes, dans sa naïveté à demi sauvage, le conviait. La polygamie avait trop nui à l'antique monarchie des Perses pour que le fils de Philippe n'éprouvât pas quelque répugnance à la rétablir. Nous le verrons cependant bientôt chercher une épouse parmi ses captives; mais, remarquons-le bien, ce ne sera pas un mariage politique qu'il contractera; l'élan de son cœur le conduira seul, dans cette circonstance,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

à l'autel : il aimera. Ces tempéraments contenus nous font constamment assister à de semblables surprises; on sait de quelle chaste et jalouse tendresse le vainqueur d'Arcole et de Rivoli entoura longtemps la femme à laquelle il avait donné son nom et son amour. Dans l'absence même, au milieu des enivrements de la Péninsule, Bonaparte ne songeait qu'à Joséphine et ne voulait vivre que de son souvenir. Il me paraît difficile de croire à la transmigration des âmes : d'où vient donc que je rencontre à chaque pas de si prodigieuses ressemblances entre Alexandre et Napoléon? La nature n'a-t-elle su créer qu'un seul moule pour la vraie grandeur, et est-elle obligée de le reproduire quand elle veut de nouveau donner un maître au monde? Comme on comprend bien qu'Alexandre ait été le héros favori des chevaliers et des troubadours! Tout, dans sa vie, semble appartenir au roman.

Les Scythes d'Europe ne furent pas seuls à saluer l'astre grandissant de cette éclatante fortune. Les Cimmériens, s'il en faut croire Quinte-Curce, autorité, je l'accorde, de peu de valeur en fait de géographie, auraient été eux-mêmes séduits par Péridas, un autre Excipinus. Des rives de leur Bosphore, à peine entrevu par les Grecs, ils députèrent vers ce roi, dont le nom retentissait dans

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tout l'univers, une ambassade qui, venant de Crimée, dut avoir à contourner toute la mer Caspienne. Comme les Scythes d'Europe, les Cimmériens avaient, eux aussi, une fille de sang royal à offrir ; comme les Scythes, ils furent courtoisement éconduits.

Si les caravanes du moyen âge n'avaient jamais porté les marchandises de l'Inde et de la Chine à Novogorod, nous serions peut-être fondés à rejeter au nombre des audacieux mensonges dont l'antiquité s'est montrée si prodigue, tous ces hommages émanés du pays fabuleux des Arimaspes et des Issédons ; le souvenir du courant commercial qui se dirigea, du cinquième au dixième siècle de notre ère, vers la grande république marchande des Slaves, doit rendre nos scrupules et notre scepticisme circonspects : entre les bords de l'Oxus et les rives du Volga l'abîme n'a jamais été infranchissable. Le doute, s'il se prenait indistinctement à tout ce qui semble étrange, pourrait finir par tourner au vandalisme ; il ne resterait plus rien des annales mutilées du genre humain.

Je consens volontiers à passer l'histoire d'Alexandre au crible ; je demande seulement que ce crible ne soit pas celui dont nous nous servirions pour l'histoire de Bacchus : avec Alexandre, nous ne sommes plus aux jours de la fable. Aristobule et Ptolémée

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

m'affirment que Pharasmane, le roi des Chorasmiens, vint trouver le roi de Macédoine avec 1,500 chevaux; je n'éprouve nulle hésitation à les croire sur parole. Les États de Pharasmane s'étendaient-ils, ainsi que la tradition recueillie par Arrien nous l'atteste, jusqu'à la Colchide et jusqu'à la contrée qu'habitaient les Amazones? Ceci est un autre point : le khan de Khiva ne me paraît, à aucune époque, avoir été en mesure de commander aux Cosaques du Don et aux montagnards du Caucase; Pharasmane se sera probablement donné le facile plaisir d'exagérer sa puissance, ou les Grecs l'auront mal compris. « Voulez-vous, disait le roi du Kharesm au héros macédonien, tourner vos armes du côté du nord et aller subjuguer les nations qui confinent au Pont-Euxin? Je me charge de vous servir de guide et de défrayer au besoin votre armée sur la route. » Alexandre heureusement était doué de plus de prudence que le don Quichotte du Nord; il ne s'abandonnait pas au premier Mazeppa venu. Je le loue d'avoir reculé devant les glaces du pôle et d'avoir décliné les offres de Pharasmane; de pareilles entreprises ne conviennent pas à des armées régulières; il faut les laisser aux hordes de Gengis-Khan. Venir du Volga et du Don sur l'Oxus, la chose se comprend; on marche vers le soleil; se porter de Balkh et de Khodjend chez les Sarmates, cela ne s'est vu qu'une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

fois, et l'on peut affirmer que cela ne se verra plus. La réponse d'Alexandre à Pharasmane est trop vraisemblable, trop sensée pour que nous ne l'admettions pas comme authentique. « C'est par l'Hellespont et par la Propontide, aurait dit, à cette occasion, le fils de Philippe, que je prétends rentrer un jour en Grèce. Ce retour opéré, il n'est pas impossible que je songe au Pont-Euxin; je vous rappellerai alors vos promesses. Restez, en attendant, chargé de la garde de nos frontières, et, pour les protéger, associez vos efforts à ceux d'Artabaze, que j'ai nommé gouverneur de la Bactriane. »

La seconde campagne de la Sogdiane ne sera pas moins active que la première, elle nous fera passer incessamment du désert sans eau à la montagne couronnée de neige. Tout le plateau de l'Asie centrale est en mouvement, et nous devons nous figurer Alexandre courant jusqu'à Merv, pour revenir soudain au massif montagneux où prennent naissance le Polytimète, le Jaxartes et l'Oxus. Contre un ennemi qui n'est vraiment à craindre que parce qu'il se dérobe et se multiplie à l'improviste, il serait superflu d'agir avec de grandes masses; c'est le système des colonnes mobiles qu'il convient d'employer. Les convois en deviendront moins lourds, et la subsistance sera plus facilement assurée. Alexandre partage son armée en cinq corps : il se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

réserve d'en conduire un lui-même; les quatre autres seront commandés par Éphestion, par Ptolémée, par Perdiccas, par Cœnus. Les convalescents, les malades, laissés sous les ordres de Polysperchon, d'Attalus, de Gorgias, de Méléagre, garderont la Bactriane. De même qu'en Algérie la résistance s'appela longtemps Abd-el-Kader, ici elle a pris corps avec Spitamène : c'est donc Spitamène qu'il faut avant tout rencontrer et détruire. Le farouche Sogdien a lassé la sympathie des Scythes du Nord et perdu le secours des Scythes de l'Orient; on affirme qu'il cherche à soulever les tribus qui errent des bords de l'Oxus à la mer Caspienne. Les colonnes qu'Alexandre fait partir de Balkh commencent par remonter le long de l'Oxus jusqu'à la hauteur de Merv; elles se déploient ensuite pour balayer devant elles les solitudes de l'Ouest. En quatre jours elles arrivent sur les bords du Margus. Le Margus, que les Persans appellent aujourd'hui le Mourgh-Ab, coule du sud au nord, après avoir longtemps suivi vers l'occident une direction parallèle à celle de l'Arius. Ce fleuve limoneux et dont l'eau, s'il fallait s'en rapporter à Quinte-Curce, devrait être considérée comme malsaine, n'était pas une ressource pour l'armée altérée; un heureux hasard voulut qu'au premier sondage la pioche fît jaillir une onde claire et limpide. Le prétendu prodige s'est souvent

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

répété en faveur des Russes : chaque fois qu'ils ont foré des puits dans le désert, soit aux abords des fleuves, absorbés, comme le Margus, le Polytimète, le Dehas et l'Arius, par les sables, soit au pied des collines rocheuses dont la plaine est semée, ils ont eu la satisfaction de rencontrer à une faible profondeur de l'eau en abondance.

Le Margus est franchi, et l'armée grecque arrive devant Merv, si l'emplacement de Merv est bien celui qu'occupait alors Marginie. Voilà donc les Macédoniens campés près du point stratégique sur lequel la diplomatie tient avec anxiété, depuis quelques années, les yeux constamment ouverts. La diplomatie attribue aux Russes la pensée de descendre un jour de Merv à Hérat, en évitant ainsi les défilés du Paropamisus; mais les Macédoniens ne cherchent pas un chemin plus facile vers l'Arie; l'Hindou-Koush ne les effraye guère; ce qui les préoccupe, c'est de tenir en bride les Dahiens. Ils veulent opposer à ces hordes dangereuses une barrière : voilà pourquoi, non loin de Marginie, l'armée s'empresse de tourmenter le sol. Six forteresses surgissent comme par enchantement; deux font face au midi, quatre regardent l'ouest. Inutile boulevard ! vous imaginez-vous pouvoir fermer ainsi la route de la Bactriane à Spitamène? Vous étendriez votre mur de Merv à la mer d'Aral que Spita-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mène trouverait encore moyen de le franchir. Le grand agitateur du désert n'est plus chez les Dahiens, vous le chercheriez en vain dans la Margiane; il est, en ce moment, chez les Massagètes. Ces nouveaux alliés accordent à ses instances six cents chevaux; fier de ce renfort, Spitamène se jette sur le territoire d'où vous prétendiez l'exclure. Attinas commandait de ce côté une des places frontières; la vue des Barbares chassant devant eux les troupeaux qu'ils viennent d'enlever lui fait perdre tout sang-froid; il sort de sa forteresse à la tête de trois cents cavaliers, et va donner dans une embuscade. Le désert est nu, mais les bords des fleuves qui le limitent sont couverts de bois où il est toujours facile à une troupe peu nombreuse de dissimuler sa présence. Attaqués à l'improviste, Attinas et ses compagnons sont massacrés sans qu'un seul échappe.

On comprend qu'un pareil succès ait enflé l'orgueil de Spitamène; ce qu'on s'explique moins, c'est que la leçon n'ait pas profité aux Macédoniens. A quelques jours de là, Spitamène paraît devant Bactres. Alexandre n'avait laissé dans cette place importante que peu d'hommes valides : il savait que les Scythes, bons pour ravager les campagnes, n'étaient point gens à escalader ou à renverser des murailles. Quatre-vingts cavaliers stipendiés et

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

une trentaine d'adolescents composaient toute la force active dont pouvait disposer le commandant de Bactres. Un certain nombre de malades était cependant entré en convalescence, mais des convalescents deviennent un embarras plutôt qu'un secours aux premières fatigues. Parmi eux se trouvaient, outre plusieurs hétaires, Pithon, fils de Sosile, préposé à la garde du harem des anciens rois de la Bactriane, et le citharède Aristonicus, dont nos bardes gaulois auraient pu envier la vaillance. Ce sont ces guerriers, trop affaiblis encore pour qu'on osât les appeler dans le rang, pour que l'on songeât même à leur assigner un poste sur la muraille, qui courent les premiers aux armes. Ils montent à cheval et font ouvrir les portes. La bande intrépide se précipite sur les Massagètes. L'ennemi fuit sans essayer de défendre son butin; il fuit et entraîne les Grecs à sa suite. Spitamène attendait caché dans un pli de terrain : sa troupe fond tout à coup sur les Grecs dispersés. Sept hétaires et soixante cavaliers ont, en quelques instants, mordu la poussière. Aristonicus se conduisit, dans cette occasion, en soldat; aussi fut-il au nombre des victimes. Pithon, blessé, tomba vivant au pouvoir des Scythes.

Ce double échec exigeait une réparation prompte. Cratère accourt, les Massagètes ont déjà reculé jusqu'à leur désert. Dès qu'ils le touchent, ils

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

reprennent, comme Antée, des forces; mille chevaux leur viennent sur-le-champ en aide. Atteints par Cratère, ils font tête; la lutte est aussi sanglante qu'opiniâtre. Cent cinquante cavaliers scythes restent sur le terrain, le reste est sauvé par cette mer de sable au milieu de laquelle les nomades peuvent seuls se diriger et vivre.

La persistance de Spitamène n'a d'égale dans l'histoire que celle de Jugurtha. Ce chef de partisans ne se réfugia jamais dans l'asile inviolable des arides plateaux du Turkestan que pour y méditer quelque incursion nouvelle. Échappé des mains de Cratère, il se porte presque aussitôt sur les troupes de Cœnus; trois mille chevaux scythes se sont joints à sa bande décimée. La rencontre qu'il cherchait eut lieu près de Gabès, un de ces fortins que les Perses avaient élevés, dès le temps de Cyrus, pour garder contre les Massagètes les frontières de la Sogdiane. L'avantage resta aux Macédoniens : les cavaliers grecs étaient, à cette époque, invincibles. Les Scythes prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille huit cents hommes; les Macédoniens ne perdirent que vingt-cinq chevaux et douze fantassins.

La foi des Sogdiens ne résista pas à ce dernier coup; ils demandèrent l'*aman,* et Cœnus les reçut à merci. Quant à Spitamène, il voulut recourir encore

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

aux Massagètes. Abandonné des compagnons qui jusqu'alors lui avaient fait escorte, pouvait-il se promettre une longue sécurité auprès de ces Barbares que tentaient le prix mis à la trahison et les riches dépouilles du vaincu? Alexandre s'apprêtait à passer chez les Scythes, quand on lui apporta la tête de Spitamène. Quinte-Curce raconte que ce fut la propre femme du grand fugitif qui le frappa pendant son sommeil. Depuis longtemps elle pressait Spitamène de s'en remettre à la clémence d'Alexandre; ses instances importunes avaient failli lui coûter la vie; elle dissimula, feignit le repentir et attendit une occasion favorable pour se débarrasser à la fois des périlleuses violences de son mari et du supplice intolérable de cette vie errante. L'ivresse ne tarda pas à lui livrer l'imprudent qui, après l'avoir outragée, osait encore se fier à son amour. Elle arriva dans le camp d'Alexandre, couverte de sang et suivie d'un esclave qui tenait la tête de Spitamène cachée sous ses vêtements. C'était le gage d'une paix longtemps poursuivie que l'atroce forfait venait déposer aux pieds du vainqueur. Alexandre cependant, à la vue de ce visage éteint, de ces traits convulsés par la mort, recula d'horreur. Que deviendraient les mœurs de la Grèce, son esprit incliné par les arts à la mansuétude, si ses soldats se laissaient gagner par de pareils exemples et rapportaient ja-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mais dans la vieille patrie la férocité d'une race étrangère à tout sentiment de pitié? La politique défendait au roi de méconnaître l'importance du service rendu; l'humanité ne lui permettait pas d'absoudre, ne fût-ce que par son silence, un tel crime. L'épouse aux mains sanglantes reçut l'ordre de sortir du camp. Arrien a rejeté ce récit, qui lui parut sans doute d'une invraisemblance trop choquante. Son incrédulité fait peut-être honneur aux matrones romaines; elle se comprendrait moins si Arrien eût été le compatriote d'Holopherne. De Darius à Spitamène, c'est toujours la trahison asiatique qui fait son chemin; c'est toujours aussi une providence vengeresse qui inflige au traître la peine du talion : Bessus expie le meurtre de son roi; Spitamène, les chaînes dont il a chargé Bessus.

Restait un dernier complice de cette cruelle infidélité au malheur. Datapherne avait pris la part la plus active à l'arrestation du satrape de la Bactriane; il fut, à son tour, arrêté par les Dahiens et conduit enchaîné à Bactres. L'histoire reste muette sur le sort qui l'y attendait.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXIV.

PRISE DE LA ROCHE SOGDIENNE.

La révolte n'avait plus de chefs; le roi de l'Asie était libre de donner tous ses soins au bon gouvernement de ses peuples. Alexandre se hâta de transporter ses quartiers d'hiver à Nautaque, entre l'Oxus et le Polytimète. Cœnus, Cratère, Phratapherne, satrape des Parthes; Stasanor, satrape des Ariens, l'y rejoignirent. L'Hyrcanie avait à se plaindre des exactions d'Autophradatès, qui, mandé à Bactres, s'était refusé à venir rendre compte de sa conduite au roi; la Drangiane souffrait du gouvernement avare et despotique d'Arsamès; la Médie ne subissait qu'en murmurant le joug d'Oxydatès; la Babylonie enfin se trouvait, par la mort de Mazée, livrée à elle-même. Alexandre chargea Phratapherne de prendre le commandement de l'Hycarnie et du pays des Mardes, de se saisir en même temps d'Autophradatès et de l'envoyer en Bactriane, où la prison ferait justice de ses malversations. Stasanor gou-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vernerait à la fois la Drangiane et l'Arie; Atropatès succéderait en Médie à Oxydatès; Staménès remplacerait en Babylonie Mazée. Tous ces mouvements ne s'accomplirent probablement pas sans de fortes escortes. Sopolis, Epocillus, Ménidas, envoyés en Macédoine pour y faire des levées, trouvèrent donc dans le départ des satrapes une excellente occasion de traverser sans trop de danger le Paropamisus. Ils atteignirent ainsi, en compagnie de Phratapherne, Hécatompylos et Rhagès, d'où il leur fut facile de gagner par la route royale la côte de Syrie.

Le temps passé à Nautaque, on le voit, fut bien employé : au bout de trois mois, Alexandre put songer à quitter ses quartiers d'hiver. Dès les premiers jours du printemps de l'année 327 avant J. C., il tourna ses efforts vers la partie montagneuse de la Sogdiane, où des chefs, de tout temps fort jaloux de leur indépendance, gardaient encore, les uns, une attitude résolument hostile; les autres, une contenance tout au moins réservée. Les érudits ont sagement renoncé à découvrir la situation réelle qu'occupaient les nids d'aigle au pied desquels Alexandre vint dresser ses tentes. Tout manquait pour établir ces points contestés : les documents anciens et les explorations modernes. La seule chose qu'il semble permis d'induire des récits de Quinte-Curce et d'Arrien, c'est que le Khokand,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

et dans le Khokand le district de Ferghana, d'où est sorti, vers la fin du quinzième siècle de notre ère, l'empereur Baber, le fondateur de l'empire mogol dans l'Inde, fut très-probablement le théâtre des opérations qui achevèrent la conquête du revers septentrional de l'Hindou-Koush. Les Grecs s'emparèrent ainsi de tous les abords du plateau de Pamir (le toit du monde).

Si les détails topographiques sont confus, s'il est impossible de déterminer la place de la Xénippe, du pays de Naura, de la Bazarie, de la Gabaza, on se reconnaît mieux aux descriptions qui accusent le profil général du pays et qui nous transportent, avec l'historien romain, sous un climat que pouvaient seuls présenter, à cette époque de l'année, les contre-forts du Caucase indien. Nous savons donc, à bien peu de chose près, dans quel cercle, hérissé de rochers et de précipices, nous allons nous mouvoir. La route est escarpée, la corne des chevaux ne tarde pas à s'user sur la pierre. Une atmosphère sèche et suffocante rend la marche doublement pénible; le temps, d'abord serein, peu à peu se couvre. Le second jour, la nuée se tasse et s'épaissit; le troisième, l'horizon tout à coup s'enflamme. Pas un point qui ne soit sillonné d'éclairs; les yeux en sont éblouis et le cœur instinctivement se serre : il est impossible de ne pas pressentir une formidable con-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vulsion de la nature. Un grondement continu annonce enfin l'approche de l'orage; la foudre éclate, et la voûte céleste se déchire. Un torrent de pluie s'en échappe; d'énormes grêlons viennent frapper furieusement le soldat au visage; l'armée s'arrête stupéfaite et comme glacée d'effroi. Les cohortes essayent de s'abriter sous leurs boucliers : les mains mouillées bientôt s'engourdissent et deviennent impuissantes à supporter un poids trop lourd pour elles. De quel côté d'ailleurs opposer à la tempête le toit mobile qui n'a pas été fait pour de pareils assauts? C'est par un tourbillon qu'on se trouve assailli; le vent fouette avec violence l'eau de toutes parts. Les rangs se rompent, et la troupe se répand en désordre dans le bois. De moment en moment le froid semble plus vif; un verglas abondant commence à couvrir la terre d'une couche épaisse de glace. La plupart des soldats s'étaient laissés tomber épuisés sur le sol; les plus énergiques s'efforcent de demeurer debout, appuyés aux troncs tout ruisselants des arbres. On dirait que chacun, dans son désespoir, a déjà fait choix d'une place pour y mourir; la chaleur vitale abandonne peu à peu ces corps immobiles. Alexandre accourt; il relève de ses propres mains les malheureux qui gisent étendus à terre, les encourage, au besoin les gourmande, et ordonne de sonner le ralliement. A

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cet appel, l'armée, comme réveillée d'un long assoupissement, se redresse. N'a-t-on pas des haches? La forêt tout entière n'est-elle pas sous la main? Allons! à la besogne! et qu'on reprenne courage! Jamais Alexandre ne parla en vain : un souffle vivifiant a passé sur l'armée; de tous côtés des bûchers s'amoncellent et des brasiers s'allument; un vaste incendie se propage, de foyer en foyer, sur le flanc de la montagne. Il était temps; un millier d'hommes, tant soldats que vivandiers, avaient succombé déjà. L'orage cependant s'éloignait, et bientôt, quoique le terrain restât détrempé et humide, il fut possible de dresser les tentes.

Tels sont les effets de la tempête sur ces croupes rocheuses, dont les sommets soutiennent le firmament. Ce Quinte-Curce, en qui l'on s'obstine à ne voir qu'un déclamateur, et qui l'est bien, je le dis à regret, quelquefois, n'a forcé ici aucun trait; les voyageurs modernes pourraient nous attester la fidélité de son pinceau. Notre compatriote, M. l'adjudant général Ferrier, dédaigna les avertissements qui lui furent donnés quand, revenant de Balkh à Hérat, il s'enfonca au sein du massif habité par les Hézarehs; il crut pouvoir impunément braver les menaces de l'orage; son insouciante audace faillit lui coûter la vie. « Les éclats du tonnerre étaient si terribles qu'on aurait cru que le ciel allait s'entr'ouvrir. A la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

foudre succédèrent les murmures du vent, qui s'annonça d'abord par des tourbillons et se déchaîna ensuite avec une impétuosité incroyable, entraînant tout sur son passage, déracinant les plus gros arbres, les transportant à de grandes distances et faisant rouler dans l'abîme, comme s'ils eussent été arrachés de leur souche par l'effet de la mine, d'énormes blocs de rochers. Tout pliait et craquait sous l'effet de la tourmente. La pluie succéda au vent et au tonnerre, et les nuages se fondirent en ondées diluviennes. »

La taille de l'homme n'a pas varié, paraît-il, depuis l'apparition des bimanes de Blumenbach sur la terre; la vigueur humaine ne s'est-elle pas affaiblie? Les jeux du gymnase ont pu sans doute développer chez les Grecs la force et l'élasticité des muscles; néanmoins comment expliquer que les soldats d'Alexandre aient supporté tant de fatigues et d'intempéries, des changements si brusques et si multipliés de climat? J'hésite à croire que leur constitution n'ait pas été douée d'une plus grande force de résistance que la nôtre. Les vétérans de Napoléon, après avoir affronté le soleil des sierras, allèrent, il est vrai, bivouaquer dans les neiges, mais ils y trouvèrent leur tombeau. Quel est l'adolescent qui, à notre époque dégénérée, fera, chargé d'une cuirasse et de lourdes armes, comme le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

jeune Philippe, le frère de Lysimaque, quatre-vingt-douze kilomètres en courant; qui suivra ainsi, piéton infatigable, son roi monté sur un cheval rapide; qui se retrouvera toujours aux côtés du souverain perdu dans la mêlée, pour combattre avec lui et pour le couvrir au besoin de son corps? Quel est le prince qui attendra un sanglier de pied ferme et qui le percera de son épieu? Alexandre a fait plus, il a percé un lion. Le hasard venait de le conduire dans un de ces grands parcs de la Bazarie où les Barbares avaient coutume d'enfermer, au milieu de bois ceints de murailles, d'immenses troupeaux de bêtes fauves. Le parc était abandonné, par suite des vicissitudes de la guerre; on ne l'avait pas visité depuis quatre ans. Alexandre ordonne une battue générale. Que voit-on sortir du fourré? Un lion d'une taille peu commune qui, la gueule en feu, s'élance vers le roi. Lysimaque veut se jeter devant Alexandre : le héros, jaloux de l'honneur qui lui est offert, repousse Lysimaque et reçoit le choc sur son épieu. L'animal transpercé s'affaisse sur le sol. J'en appelle à tous les chasseurs : un pareil exploit ne nous reporte-t-il pas aux temps héroïques? Que faut-il donc croire? Que nous ne sommes plus ce qu'étaient nos pères, ou que les lions d'aujourd'hui ont gagné par compensation ce que nous avons perdu.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Il n'arrivait certes pas tous les jours que le roi des hommes terrassât, dans une lutte corps à corps, le roi des animaux; Alexandre n'est pourtant pas le seul souverain qui ait accompli cette prouesse digne d'Hercule. Nous ne pouvons le révoquer en doute, ou il faudrait admettre que la pierre et le papyrus se sont entendus pour nous en imposer. Les bas-reliefs de mille cités ruinées nous montrent constamment un roi et un lion aux prises; c'est toujours le lion qui succombe. Les Macédoniens jugèrent pour leur prince le jeu trop périlleux; ils décidèrent, dans une de ces assemblées où le soldat faisait la loi à son chef, qu'Alexandre désormais ne chasserait plus à pied, ou qu'il serait du moins entouré d'une troupe choisie d'hétaires. Quatre mille bêtes furent abattues dans le parc de Bazarie; les tables furent dressées au milieu du bois, et le roi invita toute l'armée au festin.

C'est ainsi qu'Alexandre préludait à un des faits d'armes les plus glorieux de cette merveilleuse campagne. La roche Sogdienne était réputée une place inexpugnable; tout ce qui, dans la Sogdiane et dans la Bactriane, refusait encore de subir le joug du vainqueur s'y était réfugié. Située sur une hauteur escarpée, au sein de montagnes couvertes de neige, cette forteresse, qu'on avait pris soin d'approvisionner pour un long siége, était le der-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nier boulevard de la révolte ; un Bactrien de marque, Oxyartes, y commandait. Ne voulant point laisser d'otages derrière lui, Oxyartes s'était fait accompagner de sa femme et de ses filles. Du haut du plateau qu'il occupait, il se croyait de force à braver tout l'été les attaques des Macédoniens; l'hiver, avec ses rigueurs, viendrait ensuite à son aide. Alexandre fait sommer la place : les Barbares auront toute facilité pour se retirer chez eux. Cette proposition fait sourire les soldats d'Oxyartes. « Avez-vous donc des ailes pour monter jusqu'à nous? » répondent-ils au Macédonien qui ose leur enjoindre de déposer les armes. Le héraut est à peine revenu au camp que déjà les criours parcourent les rangs de l'armée. Voici ce qu'Alexandre fait porter à la connaissance de tous : « Le premier qui atteindra le sommet du pic recevra 12 talents (66,000 francs); le second, le troisième, auront droit à une récompense proportionnée; le dernier lui-même touchera 300 dariques (5,500 francs). » Je ne goûte pas beaucoup cette prime offerte à l'héroïsme; ce n'est pas ainsi qu'on eût parlé aux guerriers de Marathon ou aux défenseurs des Thermopyles; mais c'était déjà le langage que Cléarque se voyait obligé de tenir aux Dix-Mille. Les phalanges pauvres n'avaient pas cessé d'être des phalanges braves; seulement elles étaient devenues des phalanges

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

avides et ne méritaient plus que de servir un maître : sans un maître, elles se seraient dévorées entre elles, comme les soldats issus du serpent de Cadmus. L'appât du gain et, disons-le aussi, une intrépidité naturelle, le besoin caché au fond du cœur de tout vrai soldat de se distinguer, font sortir du rang trois cents volontaires. Ce n'est pas le coup d'essai de ces hommes nourris dans la montagne et formés par une longue pratique aux opérations les plus ardues des siéges. Chaque fois que, dans la Sogdiane, une place réputée inexpugnable a été surprise, c'est toujours par le côté qui paraissait le plus inaccessible qu'on y a pénétré. L'armée possède une sorte de corps à part qui fait profession d'enlever les forts à l'escalade.

La roche Sogdienne, telle que je me la figure, devait être un vaste pilier adossé à une haute montagne qui le surplombait. La montagne semblait plus inabordable encore que la roche. Taillée à pic, si elle avait gardé quelques aspérités, ces inégalités s'effaçaient sous la neige. Comment nourrir l'espoir de gravir ce roc glissant et poli? Les Macédoniens prennent les fiches de fer qui assujettissent les tentes, tordent des bandes de toile pour se procurer des cordes, et s'approchent, à la faveur de la nuit, de la paroi abrupte. Il leur faut d'abord chercher à tâtons une place favorable pour y enfoncer leurs che-

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

villes; la neige en certains endroits est si épaisse que le fer tout entier y disparaîtrait. Quand ils ont rencontré, soit des arêtes nues, soit une surface suffisamment gelée pour retenir la tige qu'on lui confie, ils commencent à construire de degré en degré leur échelle; d'un crampon à l'autre, ils laissent pendre les cordes dont ils se sont munis. On s'imaginera aisément ce que dut être une pareille ascension opérée au milieu des ténèbres. Trente hommes, sur les trois cents, roulèrent, pendant le trajet, au fond des précipices; on ne put même retrouver leurs corps quand on voulut leur rendre les honneurs funèbres. Le jour parut, éclairant les horreurs de cet affreux chemin suspendu dans les airs. L'obscurité en avait dissimulé en partie les dangers; s'il eût été possible de les soupçonner, quel courage humain n'aurait reculé devant l'aventure? Il ne restait heureusement qu'un dernier effort à faire; les volontaires ont enfin couronné la hauteur. Dévoré d'anxiété, Alexandre tenait déjà ses regards attachés sur la cime où devait apparaître le signal convenu. De quel poids son âme se sentit soulagée, quand il put distinguer, aux premières lueurs de l'aube, le lambeau de toile qu'une main empressée et joyeuse agitait! Sur-le-champ il fait partir un héraut pour les postes avancés de l'ennemi. Le héraut somme les Barbares

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de se rendre sans délai. Que demandaient-ils pour se soumettre? Que les Macédoniens eussent des ailes : ils n'ont qu'à lever les yeux, les Macédoniens ne planent-ils pas au-dessus de leurs têtes? A ce spectacle inattendu, les Barbares se troublent; sans se donner le temps de compter leurs ennemis, ils abandonnent sur l'heure toute idée de résistance et s'en remettent à la clémence d'Alexandre.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXV.

PRISE DE LA ROCHE CHORIÈNE.

Ce grand génie des combinaisons qui préside aux journées de la Trébie, de Trasimène, de Cannes, qui prête tant d'éclat au soleil d'Austerlitz, supporterait difficilement qu'on le mît en parallèle avec l'ingénieuse audace qu'Alexandre eut à déployer dans la guerre de postes à laquelle son armée s'acharna pendant plus de deux ans. Mais César dans les Gaules a-t-il donc eu à surmonter plus d'obstacles naturels, a-t-il rencontré de plus redoutables adversaires qu'Alexandre dans l'Asie centrale? Les Scythes et les Sogdiens peuvent aller de pair avec les Allobroges et avec la dure race des Arvernes. Les ressources d'un esprit toujours vif et alerte, dans la maladie non moins qu'en pleine santé, les stratagèmes qu'une imagination constamment en travail multiplie avec une fécondité qui semble inépuisable, dénotent chez Alexandre des facultés maîtresses qu'aucun capitaine n'a peut-être jamais

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

possédées au même degré. Il est fort bien d'avoir une tête froide, pourvu que cette tête froide devienne au besoin une tête agissante. L'imagination a été appelée à bon droit la folle du logis ; sans imagination, vous n'aurez cependant que des généraux médiocres, des généraux nés pour la résistance. Impassibles et imperturbables vous les trouverez sans doute dans les occasions les plus périlleuses ; leur calme ne se démentira pas, quoi qu'il arrive. Mettez-les sur le plateau du Mont-Saint-Jean, donnez-leur à défendre les lignes de Torrès-Vedras ; ne placez pas leur sérénité devant la roche Sogdienne.

Quelle contrée bouleversée, hachée dans tous les sens, que ce district de Ferghana, placé, suivant l'expression de l'empereur Baber, « aux extrêmes limites de la terre habitable ». Les pics s'y succèdent, plus ardus, plus inaccessibles, au fur et à mesure qu'on avance. Après la roche Sogdienne, il va falloir conquérir la roche Choriène, dans le pays des Parétaques. Les Parétaques sont comme les Mardes ; on les rencontre partout, et leur nom a dû être un nom générique plutôt que la dénomination d'une tribu. Ceux-ci occupaient, dans le district de Naura, les gorges où prennent naissance les deux branches de l'Oxus ; ils vivaient répandus dans les fertiles vallées du Badakshan, à près de 4,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il ne restait

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

pas dans toute la Sogdiane d'autres tribus insoumises, mais ces derniers réfractaires étaient peut-être les plus difficiles à réduire. Là, comme à la roche Sogdienne, la résistance s'était concentrée sur un point. A la force naturelle de la position, les Barbares avaient ajouté des travaux d'art qui rendaient les approches régulières impossibles. La roche Sogdienne se défendait par ses escarpements; la roche Chorième n'était pas moins escarpée, et de plus elle s'élevait du milieu d'un gouffre au fond duquel roulait, à une énorme profondeur, un torrent. Goulpaygan, sur la route de Persépolis à Ecbatane; Constantine, dans l'Afrique française, présentent également cette disposition singulière. La roche Chorième gardait sur ces deux places fortes un double avantage : on n'y accédait que par une gorge étroite, et l'on en pouvait sortir par un long souterrain dont les galeries, mystérieusement creusées, mettaient l'intérieur de la forteresse en communication secrète avec la plaine. Quand bien même l'investissement eût été possible, on n'en aurait pas moins fait venir par cette voie, à l'insu de l'ennemi, des vivres et des renforts.

Alexandre n'avait pas l'intention de recourir au blocus; il n'affamait pas les places, il les prenait d'assaut. La gorge était fermée par un retranchement; le roi fait approcher les béliers, battre le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

mur en brèche. Les soldats, dès que la muraille s'écroule, s'élancent sur les décombres. Ils se trouvent en face de la place, mais ils en sont séparés par le gouffre. Bien qu'on fût obligé, en ces temps reculés, de faire éclater, si l'on en croit Tite-Live et Juvénal, les roches avec du vinaigre, bien qu'on ne connût alors ni la poudre à canon, ni la dynamite, on n'en était pas moins fort entreprenant et fort habile à remuer de la terre. Alexandre n'hésite pas à donner l'ordre de combler le torrent. Voyez-vous d'ici nos soldats occupés à entasser pierres sur pierres, fascines sur fascines, pour remplir le lit du Roummel! D'énormes sapins croissaient sur la montagne; les Macédoniens les abattent et en construisent de gigantesques échelles qui leur servent à descendre au fond du ravin. Le plus difficile, en cette occasion comme à Tyr, fut de trouver un moyen efficace pour soutenir les travailleurs exposés à d'incessantes attaques : Alexandre voulut avant tout mettre ses archers de niveau avec les gens de trait qu'il fallait tenir en respect. Pour y arriver, il eut recours à un procédé qui n'a pas été souvent, que je sache, employé dans les siéges; il fit accrocher une galerie au flanc du précipice. Brusquement incliné et presque tranché à pic, le terrain, du côté qu'occupaient les Macédoniens, dominait légèrement la place. Des chevilles enfon-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

cées dans le roc, des claies d'osier étendues sur ces supports bien assujettis, créèrent en quelques jours un chemin de ronde aérien qui serpentait au-dessus de l'abîme. On recouvrit ensuite les claies de terre battue, on protégea la galerie par un toit, et l'on se trouva ainsi en mesure d'obliger les archers ennemis à demeurer blottis derrière leurs parapets.

Les Barbares avaient commencé par rire des efforts des Macédoniens; quand ils se virent atteints par les traits qui partaient de l'étroit rempart suspendu, ils s'émurent d'autant plus qu'ils avaient été d'abord moins inquiets. Des pourparlers sur-le-champ s'établirent : Alexandre se montra facile; il avait en ce moment plus d'un motif de l'être. L'armée souffrait déjà des rigueurs de la saison, et, quelques jours encore, elle allait manquer de vivres. Le gouffre restait béant; quelques masses de terre qu'on y jetât, il ne se comblait qu'avec une extrême lenteur. Le plus grand ordre ne cessait cependant de présider à la poursuite et à la distribution du travail : la moitié de l'armée, dirigée par Alexandre en personne, se mettait à la besogne dès l'aurore et ne suspendait sa tâche qu'au coucher du soleil; l'autre moitié avait été partagée en trois fractions égales. Ces divisions placées sous les ordres de trois gardes du corps, — de trois somatophylaques, — Perdiccas, Léonatus, Ptolémée, se relayaient la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nuit comme les divisions de quart à bord d'un vaisseau. Pas un seul instant n'était donc perdu. Avec tout ce zèle, on n'arrivait à gagner que neuf mètres à peine dans la journée, un peu moins pendant la nuit : on emploierait bien des fascines encore avant de pouvoir appliquer les échelles au mur. Le désir d'entrer en négociations qu'exprimait l'ennemi était donc une heureuse fortune; c'eût été folie de décourager ces premières ouvertures par d'imprudentes exigences.

Le chef du pays de Naura, Sisymithrès, commande à la roche Chorième; il demande à conférer avec Oxyartes. Quel prix met-on à sa soumission? Aucun! Alexandre se confie à la foi du vaillant guerrier et l'admet, sans stipuler de conditions, dans son alliance. Sisymithrès, touché d'un traitement aussi généreux, s'engage à fournir à l'armée des vivres pendant deux mois. Il ouvre sur-le-champ ses magasins et distribue aux soldats du blé, du vin, des salaisons. Ce n'est pas tout : bientôt arrivent de la vallée fertile une immense quantité de bêtes de somme, deux mille chameaux, des troupeaux de gros et de menu bétail. Jamais, depuis qu'elle a quitté l'Hyrcanie et Zadracarta, l'armée n'a campé sur une terre plus hospitalière, plus riche et plus féconde.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXVI.

MARIAGE D'ALEXANDRE AVEC ROXANE FILLE D'OXYARTES.

Après les fatigues, les festins. Les Macédoniens combattent comme les soldats d'Achille; en les voyant à table, on les prendrait pour les prétendants qui vidaient les étables d'Eumée, pendant l'absence d'Ulysse. Oxyartes et Sisymithrès semblent avoir voulu rivaliser de splendeur dans les banquets qu'ils offrirent à leurs anciens ennemis devenus leurs hôtes. Ce fut au milieu de ces fêtes que la fille d'Oxyartes, Roxane, se montra pour la première fois aux yeux éblouis d'Alexandre. Comme Achille et comme Barberousse, le jeune conquérant de l'Asie donna sans hésiter son cœur à une captive. La fantaisie n'est pas à noter chez un Turc, mais Barberousse, quand il se laissa séduire, n'avait guère moins de quatre-vingts ans.

Roxane, la fille d'Oxyartes, nubile depuis peu, ne le cédait en beauté à aucune des femmes de l'Asie,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

si ce n'est peut-être à Statira, l'épouse de Darius. Nul doute à cet égard n'est possible, car nous trouvons ici Ptolémée et Aristobule, Arrien et Quinte-Curce, complétement d'accord : c'est presque dans les mêmes termes qu'ils s'expriment. Épris d'un feu nouveau, Alexandre ne songe pas un instant à user des droits de la victoire. Le héros qui a respecté la compagne du souverain vaincu, se respecte lui-même dans la femme qu'il aime; son unique pensée est de l'élever jusqu'à lui. Il veut la faire asseoir à ses côtés sur le trône : reine de beauté, son front n'est-il pas digne de porter le diadème? « Action bien plus digne d'éloge que de blâme », dit à ce sujet le savant gouverneur de la Cappadoce. Je le crois parbleu bien! Il faut être un rhéteur comme Quinte-Curce, pour remarquer, en pareille circonstance, « qu'Alexandre, enivré des faveurs de la fortune, ne commandait plus aussi bien à ses passions qu'autrefois ». Qu'exigeait donc ce Romain austère? Qu'Alexandre mourût vierge? Tel n'était pas le vœu de ses soldats. Le roi de Macédoine justifia son choix par les motifs les plus hautement avouables : rien ne pouvait contribuer davantage, suivant lui, à l'affermissement de l'empire que la fusion des races par le mariage. Le jour où les Macédoniens et les Perses prendraient le parti de s'allier, il n'y aurait plus dans le monde qu'une

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

nation; les vaincus oublieraient leur défaite, les vainqueurs ne se targueraient plus de leur triomphe.

Qu'un gentilhomme chrétien, voyant sur la côte de Calabre la tour qu'il a défendue jusqu'à la dernière extrémité crouler sous l'artillerie des galères du Grand Turc, soit entré en composition avec un mécréant presque octogénaire et ait consenti à lui donner sa fille, on a le droit de s'en indigner; mais aucun obstacle religieux ne s'élevait entre les Sogdiens et les Grecs. Oxyartes ne pouvait donc que se montrer honoré de la recherche d'Alexandre, et quel époux, si ce n'est un dieu, lui eût paru plus digne de s'unir à sa fille? Alexandre, nous apprennent ses historiens, « avait l'ouïe fine, la voix forte, l'haleine douce et la peau très-blanche ». Pour des Grecs amoureux de la forme, toutes ces perfections corporelles étaient loin d'être indifférentes. Les Grecs n'auraient jamais mis sur le piédestal qu'ils dressèrent à leur roi une de ces ébauches imparfaites qui ont si souvent enfermé de grandes âmes. Ni Richard IV, ni Luxembourg, quelle qu'eût été la magie de leurs exploits, ou le succès de leur politique, n'auraient obtenu d'eux les honneurs divins. Les Asiatiques avaient peut-être sur la beauté d'autres idées que les Grecs; Roxane n'en dut pas moins être un objet d'envie pour toutes les jeunes filles de la Sogdiane. Depuis les noces de Thétis et de Pélée,

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

le monde païen n'avait pas eu le spectacle d'un tel couple prenant le ciel à témoin de ses serments.

La consécration du vœu conjugal eut lieu suivant le rit adopté dans la Macédoine : on apporta un pain; on le partagea en deux avec une épée, et chacun des futurs époux en prit un morceau, qu'il s'empressa de porter à ses lèvres. C'est par cette cérémonie si simple, dans laquelle nous retrouvons, sans nous en étonner, le mariage *par confarréation* des Romains, et jusqu'à un certain point l'origine d'une des coutumes les plus touchantes de la primitive Église, qu'Alexandre apprit à l'armée l'engagement solennel qui faisait de Roxane la compagne légitime du maître de l'univers. Qu'il naquît un fils de cette union, et l'on pouvait croire les destinées du monde assurées. Alexandre avait bien tardé à donner aux peuples inquiets cette garantie.

Si grand que soit un homme, il y a toujours un moment critique dans sa vie; c'est celui où il cesse d'être un pour devenir, par l'association intime d'un autre être à son existence, l'individualité complexe qui s'imprègne, à chaque heure, de toutes les influences d'une personnalité étrangère. L'amitié, pour les souverains surtout, n'est qu'un rêve; tous ses désenchantements ne peuvent que tourner au profit de la seule affection qui soit réellement basée sur une complète communauté d'intérêts.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

« La personne à laquelle on dit tout » ne peut être que la personne qui, par les dispositions prévoyantes de la loi, aussi bien que par l'impulsion de la nature, ne saurait avoir d'autre avenir que le vôtre, dont la grandeur s'édifie pierre à pierre de vos œuvres et de votre gloire. L'amour peut se lasser, l'affection même s'aigrir, sans que la solidarité disparaisse. Il y a donc un constant et je dirai presque un inconscient travail de la part de la faiblesse sur la force, de la sujétion apparente sur l'empire absolu. Ce sont même les organisations morales les plus pénétrables et les plus dociles en apparence qui échappent le mieux à cette domination mystérieuse. Leur inconsistance ne laisse pas de prise sur elles; comme l'eau qu'on essaye vainement de retenir dans ses doigts, elles fuient par toutes les fissures de leur caractère indécis. L'homme fort, au contraire, quand il est subjugué, l'est vraiment tout de bon; son orgueil même prend parti pour sa dépendance et la subit d'autant plus qu'il ne se l'avoue jamais. Le jour où Alexandre fit entrer dans sa couche une femme asiatique, non par l'effet d'un soudain et passager caprice, mais par une résolution ferme et délibérée; le jour où, sans chercher d'autre conseiller que son cœur, il voulut appeler la fille du vaincu à partager le pouvoir suprême, les Asiatiques eurent un roi; les Macédoniens

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

craignirent avec raison d'avoir perdu le leur. Roxane n'a joué qu'un rôle effacé dans l'histoire; je soupçonne qu'elle en joua un bien plus important dans le mystère des épanchements secrets. On sait avec quelle passion, dès que l'occasion s'en offrit, elle sut se débarrasser d'une rivale; ce n'était donc pas un tempérament mou et inerte : elle sortait d'un sang où le crime de tout temps a été commun et la férocité native. L'influence d'Esther sur Assuérus se traduisit par les représailles cruelles dont Mardochée fut l'instigateur; Oxyartes, devenu un des plus fermes appuis de l'autorité d'Alexandre, resta probablement le conseiller invisible de sa fille. Quand le roi de Macédoine se sentit lassé de la grossière familiarité de ses compagnons, quand il conçut le projet de se soustraire à leur turbulence par une étiquette plus rigoureuse, peut-on douter que sa jeune épouse ne l'ait encouragé à persévérer dans cette voie?

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXVII.

MEURTRE DE CLITUS.

Alexandre n'avait pas encore contracté ces liens si puissants que déjà sa fougue habituelle s'était indignée des écarts de langage auxquels se livraient dans la liberté des festins des hommes dont il voulait bien faire ses amis, mais dont il n'avait jamais entendu faire ses égaux. C'est à Maracande qu'eut lieu le meurtre de Clitus. Il n'est pas d'événement tragique dont les détails, à cette époque où rien n'est certain, soient plus avérés. Diodore de Sicile, Quinte-Curce, Arrien, Justin, Plutarque, ne diffèrent guère dans leurs appréciations.

Alexandre était fait pour inspirer un dévouement idolâtre; la chaleur même de ce sentiment tendait à l'entourer d'inquiétudes jalouses et chagrines, toujours prêtes à se traduire en murmures, en plaintes, en revendications de plus en plus amères. C'est en effet le propre de la jalousie d'éprouver le besoin de consoler sa peine avec le mépris de ce

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

qu'elle craint de perdre ou s'imagine, à tort ou à raison, avoir déjà perdu. Les vétérans d'Alexandre auraient voulu faire le vide autour de leur roi, le garder pour eux tout entier. « Les beaux blancs-becs que ces somatophylaques, les Perdiccas, les Léonatus, les Ptolémées! On les avait vus devant Halicarnasse : si le vieil Atharias n'avait ramené tous ces jeunes soldats découragés au combat, l'armée n'aurait pas encore dépassé le promontoire sacré. C'est pourtant avec cette jeunesse, dira-t-on, qu'Alexandre a conquis l'Asie. Qu'en conclure? Que le frère d'Olympias ne se trompait guère quand il prétendait qu'en Italie il avait eu des hommes à combattre, tandis que son neveu ne rencontrait pour adversaires en Asie que des femmes. »

Tous ces propos inconsidérés n'auraient pas été de grande conséquenc si l'excès des fatigues n'eût incliné l'armée à la rébellion; dans l'état des esprits, il était à craindre qu'ils ne finissent par trouver de l'écho dans le camp et par diminuer le prestige dont Alexandre, non pour la satisfaction d'un puéril orgueil, mais pour le salut même de ses troupes, sentait la nécessité impérieuse de demeurer toujours environné. Rabaisser ses exploits et ceux de ses compagnons, c'était en réalité combattre pour les Perses. Le jour où les Macédoniens ne se seraient plus figuré qu'ils acquéraient par leurs durs travaux

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des titres impérissables à une gloire immortelle, comment les eût-on empêchés de demander à regagner leurs foyers? Alexandre avait puni Parménion pour une trahison qui n'était guère plus ouverte, mais on ne se résout pas à punir aussi facilement que l'imaginent sans doute ceux qui n'ont jamais exercé à un degré quelconque le pouvoir. La mort d'un homme pèse longtemps et d'un poids bien lourd sur la conscience. Cette fois, ce n'était pas un lieutenant hautain, presque un rival, qui semblait conspirer; c'étaient les compagnons des premiers combats, les amis des heures de détresse qui épanchaient l'amertume de leur âme en discours séditieux; c'était Clitus, entre autres, Clitus, le frère d'Hellanice, dont le sein a nourri Alexandre; Clitus, qui, au Granique, couvrait de son bouclier la tête désarmée du roi; Clitus, qui vient de perdre deux fils dans les champs de l'Asie. Vis-à-vis d'un pareil coupable, l'extrême sévérité serait une injustice; il faut se borner à l'éloigner. L'occasion s'en présente, et le roi la saisit. Le grand âge d'Artabaze, devenu, depuis la mort de Darius, un des satrapes les plus fidèles d'Alexandre, ne lui permettait plus de garder des frontières destinées à être sans cesse menacées par les Scythes; le fidèle serviteur demande à être déchargé du gouvernement de la Sogdiane et de la Bactriane.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Alexandre cède à sa requête et lui donne sur-le-champ Clitus pour successeur.

On n'honorait pas, à cette époque, les dieux seulement par des sacrifices; on les honorait aussi par des festins, ou plutôt, si on leur immolait des victimes par centaines, c'était surtout pour en couvrir des tables qui ployaient sous le poids des mets. De là probablement tant de banquets publics. Les Macédoniens avaient consacré un jour à Bacchus : quelle dévotion fut jamais mieux faite pour autoriser l'orgie que ce culte bruyant voué au dieu du vin? Respectueux des coutumes nationales, Alexandre avait jusqu'à ce jour rendu fidèlement au fils de Sémélé les honneurs qui lui étaient dus. L'armée venait de reprendre à Maracande les cantonnements d'où elle n'était sortie que pour réprimer la révolte des Sogdiens; l'anniversaire religieusement fêté se présente : Alexandre décide que le sacrifice ne sera pas offert cette fois à Bacchus; on sacrifiera aux Dioscures, aux deux fils jumeaux de Léda, protecteurs des marins, à Castor et Pollux. D'où put venir au roi de Macédoine la pensée de déposséder un dieu qui le précéda dans l'Inde et qui semblait, en ce moment surtout, appeler ses hommages? Alexandre espérait-il rendre ses vieux montagnards, « ses bêtes sauvages », comme il les appelait, plus paisibles et plus sobres, en leur refusant

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'occasion périodique de boire et de délirer? Dieux tutélaires de l'hospitalité et de la navigation, Castor et Pollux n'offraient aucun prétexte aux transports bachiques.

La coupe n'en circule pas moins avec autant d'activité que de coutume. Clitus, qui devait partir le lendemain, se trouve malheureusement au nombre des convives. La mission qui lui est échue lui paraît à bon droit une disgrâce déguisée. Partager avec Éphestion le commandement de la cavalerie et se voir tout à coup relégué à l'extrémité du monde, dans une contrée rebelle et indomptée, n'était-ce pas plus qu'il n'en fallait pour exaspérer l'humeur déjà aigrie du capitaine le moins endurant de l'armée? Pas n'est besoin d'avoir assisté au banquet de Maracande pour savoir comment les choses ont dû s'y passer : sur le premier prétexte venu, Clitus aura lâché la bride à son caractère bourru et frondeur. Quinte-Curce et Plutarque mettent dans sa bouche des vers d'Euripide : je ne l'aurais pas supposé si lettré. Les uns prétendent qu'Alexandre se mit lui-même à exalter ses exploits et à ravaler les hauts faits de Philippe : voilà bien, à coup sûr, l'hypothèse la plus invraisemblable! Les autres admettent qu'on chanta des vers injurieux contre les Macédoniens qui venaient de se laisser surprendre par Spitamène : ceux-là pourraient bien avoir

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

raison. Arrien enfin soutient que l'irritation de Clitus ne fut provoquée que par les flatteries outrées qui étaient adressées au roi. L'entretien roulait sur les Dioscures; un des convives observa que jamais ces deux frères n'avaient rien fait qui n'eût été surpassé par Alexandre; un autre renchérit et fit, à son tour, litière de la gloire d'Hercule; un troisième déplora que l'envie empêchât les héros de recevoir de leur vivant les honneurs divins qui leur étaient dus. Si de pareils propos se fussent échangés devant Kléber, on devine par quels haussements d'épaules et par quels sourires sarcastiques Kléber les eût accueillis : Hoche disait, non sans raison, que ce grand soldat était la plus méchante langue de l'armée. Clitus, sous ce rapport, ne valait pas mieux. Il se contenta cependant de murmurer d'un ton grondeur et d'une voix étranglée quelques mots : « C'était, suivant lui, un plus fâcheux usage encore de n'inscrire sur les trophées dressés après la victoire que les noms des rois. Pourquoi leur faire honneur d'une gloire que le sang d'autrui avait payée? »

Alexandre n'avait entendu qu'à demi, mais il connaissait Clitus; il soupçonna sans peine que quelque trait malicieux venait de sortir de la bouche du maussade convive. Il interroge les personnes qui l'entourent; un silence rempli d'embarras répond seul à ses questions réitérées. Cependant

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Clitus, de plus en plus excité par le vin, commençait à hausser la voix. Il rappelait maintenant les grandes actions de Philippe, les guerres de Thrace et d'Illyrie, le combat de Chéronée. Alexandre se taisait : résolu à se maîtriser, il laissait patiemment Clitus exhaler sa bile. Que lui importaient ces vanteries? Les jeunes officiers, que le vétéran tenait à humilier, n'en seraient que plus ardents à réclamer pour lui les honneurs de l'Olympe. Mais tout à coup le nom de Parménion a frappé son oreille : le roi se dresse; il a senti le dard venimeux de l'aspic. Oser évoquer devant Alexandre cette ombre sanglante! agiter sous ses yeux le drapeau d'une faction mal éteinte! Ce n'était plus s'abandonner aux écarts d'une critique morose, c'était faire appel à la trahison. « Tête maudite! s'écrie-t-il, c'est par de tels propos que tu essayes chaque jour de soulever l'armée! » Pourquoi donc Alexandre ne fit-il pas entraîner sur-le-champ ce dogue hargneux hors de la salle du festin? Parler à un homme ivre, c'est le perdre.

Clitus, dès qu'il se voit directement interpellé, ne connaît plus de bornes; le fiel, longtemps amassé dans son âme, se gonfle et se répand. « Heureux ceux qui sont morts, s'écrie-t-il, avant d'avoir vu les Macédoniens courbés sous le bâton des Mèdes! Heureux ceux qui n'ont jamais eu à implorer des Perses la faveur d'être admis près du roi! Tu mé-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

prises aujourd'hui les vétérans de Philippe. Qui t'a sauvé la vie quand, aux bords du Granique, l'épée de Spithridate allait te frapper par derrière? » En prononçant ces mots, Clitus brusquement s'est levé : l'œil hagard, la main tendue avec arrogance, il ne se justifie pas; il menace. C'est alors, mais trop tard, qu'on songe à l'emmener. Pendant qu'il se débat, vomissant de nouvelles injures, reprochant au roi le meurtre d'Attale, rappelant pour le vouer au ridicule le célèbre oracle des prêtres de Jupiter Ammon, Alexandre sent peu à peu la colère l'envahir. Il cherche son épée; Aristophane avait heureusement pris soin de la faire disparaître. Le roi arrache alors à un des gardes du corps sa javeline et veut s'élancer vers Clitus : Ptolémée, Perdiccas, Léonatus, Lysimaque se jettent à ses pieds, l'enlacent de leurs bras. Alexandre s'indigne de cette respectueuse violence. « Me voici donc aujourd'hui, s'écrie-t-il, captif de mes sujets! Comme Darius, il ne me reste plus que le nom de roi! » Ses amis, effrayés, n'osent cependant l'abandonner à la fureur qui l'anime; le roi fait de vains efforts pour se dégager de leur étreinte. Il appelle alors à grands cris ses hypaspistes, ordonne au trompette de sonner l'alarme. Le tumulte est à son comble. Alexandre en profite pour échapper aux mains qui le retiennent.

Clitus cependant était sauvé : Ptolémée, fils de

Digitized by Google Origina from HARVARD UNIVERSITY

Lagus, a réussi à le faire sortir de la salle; il le pousse jusqu'en dehors des murs et du fossé de la citadelle. Mais il était écrit que Clitus ne verrait pas la fin de cette journée. Plutarque raconte que de funestes présages depuis longtemps menaçaient sa vie. Alexandre lui-même avait eu en songe une vision sinistre : Clitus lui était apparu au milieu des fils de Parménion, tous vêtus de noir. Il est difficile de fuir son destin; une inspiration fatale ramène Clitus vers cette enceinte d'où l'on a eu tant de peine à l'expulser. En ce moment même, Alexandre s'élançait au dehors, criant : « Clitus! où est Clitus? — Tu cherches Clitus, dit l'infortuné, le voilà! » Le coup fut aussi prompt que le défi était provocant; la javeline perça le corps de Clitus de part en part. Clitus tombe, et l'âme sort avec un grand mugissement de ce corps robuste.

Le vestibule est inondé de sang, les gardes consternés demeurent à l'écart. Alexandre revient sur-le-champ à lui-même. Que ne donnerait-il pas pour pouvoir rappeler à la vie celui que, dans un transport aveugle, il vient d'immoler! C'était aux Macédoniens de vouloir faire justice, au roi de s'interposer et d'exercer sa clémence; c'est le roi au contraire qui a usurpé l'office odieux du bourreau. On assure qu'Alexandre tourna contre sa poitrine l'arme ensanglantée et qu'on fut obligé de la

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

lui arracher des mains. Je souhaiterais que ce détail fût apocryphe; la douleur du roi, muette et sombre, me toucherait davantage, car je la jugerais plus sincère. Il est certain que l'événement était profondément regrettable. Rien n'abaisse plus un homme à ses propres yeux, comme aux yeux de ceux qui se sont habitués à le placer au-dessus des faiblesses humaines, qu'un acte irréfléchi de violence. Les consolations ne manquèrent pas au roi dans le deuil exagéré auquel il se livra pendant plusieurs jours : prêtres et sophistes rivalisèrent en cette occasion de bassesse; l'armée seule trouva le chemin du cœur. En elle résidait le droit de punir; elle prononça contre le cadavre la sentence solennelle : Clitus avait mérité la mort. Les soldats voulaient pousser la rigueur jusqu'à priver le coupable des honneurs de la sépulture; le roi donna l'ordre de l'inhumer.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXVIII.

ANAXARQUE ET CALLISTHÈNE.

Je ne voudrais pas me ranger toujours du côté de la tyrannie : je connais aussi bien qu'un autre ses côtés faibles. Il est des époques cependant où, quoi qu'on puisse faire, on n'aura jamais, suivant l'expression du poëte, que « le choix du tyran ». C'est à ces époques qu'il est permis d'appeler et de bénir le règne des Antonins. Transportez-vous par la pensée au milieu du quatrième siècle avant notre ère : que pourrez-vous demander aux dieux? De transformer les mœurs ? Autant vaudrait implorer un nouveau déluge, car les mœurs ne se modifieront pas autrement. Les dieux ont cessé d'avoir prise sur les hommes. Ne vous laissez pas abuser par les sacrifices qu'on leur offre ; le culte n'est plus qu'une vaine cérémonie. Nuées qui passez sur la terre en détresse, ouvrez-vous et laissez tomber du ciel un Trajan ou un Alexandre ! voilà le seul vœu que, pendant de longs siècles, le monde put former.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Tristes ideas! J'ai lu, il y a trente ans, ces deux mots tracés par une main inconnue sur des ruines portugaises, et je ne sais pourquoi la mélancolique inscription me revient aujourd'hui en mémoire. Si ce Trajan ou cet Alexandre, en effet, voit sa raison brusquement se troubler, si son mécanisme intellectuel, pour parler le langage moderne, tout à coup se détraque, quelle course échevelée va soudain emporter les chevaux de Phaéton!

Il ne faut pourtant pas trop se hâter, à mon sens, de décréter de folie les grands hommes : ce sont souvent des yeux myopes qui les jugent. Quand le premier consul fit rouvrir la vieille basilique et signa le concordat de 1801, on sait par quelles amères railleries, par quels factieux murmures fut accueilli cet acte réparateur. Il eût été moins difficile peut-être au vainqueur des Pyramides et de Marengo de se faire proclamer dieu; quelques années plus tard, il l'était devenu pour la majorité du peuple français. Alexandre ne demanda qu'une place dans le Panthéon où s'entassaient pêle-mêle, depuis des siècles, les divinités apportées en Grèce par les colonies phéniciennes. Songer à s'élever, non pas pour les Grecs et les Macédoniens, qui n'adoraient même plus leurs anciens dieux, mais pour les Perses, pour les Mèdes, pour les Bactriens et les Sogdiens, pour les peuplades sauvages qui

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

se prosternaient à cette heure devant une pique, songer à s'élever pour tous ces Asiatiques au niveau d'Hercule, de Bacchus, des Dioscures, ne semblera peut-être pas une prétention déjà si étrange. Quand nous nous faisons de la divinité cette idée sublime que nous devons à la prédication de l'Évangile, quand nous voyons en elle l'essence de toutes choses, l'âme et la Providence toujours en action de l'univers, il ne saurait entrer dans la pensée d'un chétif atome de briguer ni même d'accepter, quel que soit son mérite ou son outrecuidance, l'hommage dû à l'Être suprême. Vous semblera-t-il aussi insensé d'aspirer à l'Olympe, quand cet Olympe ne sera plus qu'un prytanée ouvert à tous les héros? Admettons que quelque enthousiaste eût voulu canoniser saint Louis de son vivant, serions-nous bien venus à crier au blasphème, à gémir sur la bassesse des peuples et sur l'impudence des courtisans? Tous les partis n'ont-ils pas eu leurs saints, et la passion populaire n'a-t-elle pas réclamé maintes fois pour ses idoles d'un jour les plus pompeux asiles? C'est un saint du paganisme, ce n'est pas un dieu que le poëte Agis, citoyen d'Argos, et le Sicilien Cléon s'imaginent avoir découvert dans le fils de Philippe. Je ne les excuse pas, je les explique. Leur zèle est prématuré sans doute : bien plus coupables seraient ceux qui,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Alexandre mort, lui refuseraient les honneurs rendus à Hercule.

Laissons de côté les poëtes : leur enthousiasme est toujours de l'ivresse; ils ne seraient pas poëtes sans cela. Voyons les philosophes; que pensent-ils d'un projet qui, de leur propre aveu, ne tend, pour le moment, qu'à montrer aux Barbares un nouveau Cyrus, « le premier qu'on ait adoré parmi les hommes » ? Anaxarque est tout de feu pour cette proposition; il s'efforce d'y intéresser l'amour-propre des Macédoniens : Bacchus était de Thèbes, Hercule venait d'Argos; la Macédoine restera-t-elle toujours condamnée à chercher ses dieux chez les étrangers? Callisthène, à son tour, réclame la parole. Il s'exprime avec force et avec éloquence, réfute Anaxarque et, suivant le jugement de Plutarque, « épargne par ses discours une grande honte aux Grecs, une plus grande encore au roi, qui renonce à se faire adorer ». Arrien, lui, n'a jamais été le précepteur d'un empereur; en revanche, il a gouverné la Cappadoce. En sa qualité d'homme de gouvernement, il ne peut s'empêcher de remarquer que le zèle de Callisthène dépassa les bornes. Plutarque l'avoue lui-même : Callisthène eut plutôt l'air de contraindre Alexandre que de le persuader. Qu'ils sont rares, les donneurs de conseils qui ne se préoccupent pas, avant tout, de

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

faire parade de leur austérité et de leur sagesse! Entre l'orgueil du roi et celui du philosophe, je ne répondrais pas que le plus intraitable fût l'orgueil d'Alexandre. « Callisthène, disait Aristote, qui connaissait bien son neveu, ne manque pas de talent; il manque de sens. » Ces gens de mérite auxquels le tact et l'esprit de conduite ont été refusés semblent avoir été créés tout exprès pour exercer la patience des rois. Quand, l'esprit assiégé des soucis les plus irritants, on éprouverait le besoin de se recueillir, de créer autour de soi une atmosphère de calme et de silence, il est dur d'avoir à subir les lieux communs, les citations banales dont se croit en droit de vous étourdir un génie méconnu ou une âme désœuvrée.

Alexandre était homme d'esprit, il eut quelquefois l'imprudence d'en prendre avantage; l'amour-propre offensé de ses interlocuteurs ne lui pardonna jamais. Callisthène, après avoir été au nombre de ses flatteurs les plus outrés, devint son ennemi secret. Le mécontentement presque général qu'excitait dans l'armée la faveur croissante des Perses l'enhardit. Les Perses, en transportant leur foi au roi de Macédoine, n'avaient pas modifié l'étiquette de la cour d'Ecbatane; ils se prosternaient devant Darius, ils continuèrent de se prosterner devant Alexandre. Des hommes avancés en âge et revêtus

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

des plus hautes dignités de l'État ne croyaient pas s'humilier en s'inclinant jusqu'à toucher la terre du front. Ils avaient grandi dans ces idées, et cet hommage servile n'était, à tout prendre, pour des Perses, que la pratique habituelle d'une coutume nationale. « Frappe encore plus fort! » osa crier à l'un d'eux Léonatus. Si c'est ainsi que les Macédoniens se proposent de pacifier le peuple vaincu, ce ne sont guère de meilleurs politiques que Cambyse, qui perdit l'Égypte pour avoir outragé sottement le culte du bœuf Apis. « Alexandre, déclamait pendant ce temps Callisthène, souviens-toi de la Grèce! C'est pour soumettre l'Asie à la Grèce que cette expédition a été entreprise. » De quel côté trouverons-nous ici l'esprit vraiment philosophique? Du côté du rhéteur ou du côté du roi? Je ne puis m'empêcher de plaindre Alexandre sans cesse averti par de tels discours de l'inutilité des efforts qu'il tentait pour fondre les deux races. On a prêté des propos plus séditieux encore à Callisthène, des excitations directes à l'assassinat : Callisthène n'avait pas besoin d'être si criminel pour être dangereux. Il était le blâme en personne; sa contenance seule parlait pour lui.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXIX.

COMPLOT DES ADOLESCENTS.

Cratère poursuivait les derniers révoltés de la Sogdiane, et Alexandre se préparait à reparaître sur le versant méridional du Paropamisus, quand, à la consternation générale, un nouveau complot est découvert. Jamais trame plus habile et plus audacieuse n'a mis en danger les jours du roi. Sans la protection manifeste des dieux, Alexandre était inévitablement ravi à l'armée. Qui donc put concevoir cet horrible dessein? On eût nommé quelque vétéran aigri par la jalousie, comme Clitus, ou fatigué d'un ingrat labeur, comme Hégéloque, que personne n'eût songé dans le camp à s'étonner; mais ce n'est pas au sein de ces vieilles troupes que se sont rencontrés les conspirateurs. Le corps des adolescents, troupe composée de jeunes gens choisis dans les meilleures familles, avait été créé par Philippe pour protéger le sommeil du roi; c'est parmi les adolescents que la trahison a recruté de précoces adeptes.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Détestable influence de ces déclamations creuses qui ont fait éclore des passions qu'à coup sûr elles n'avaient pas l'intention de couver! Hermolaüs, épris de l'éloquence et de la philosophie de Callisthène, habitué à boire ses paroles, a été, dit-on, de la part d'Alexandre, l'objet d'un châtiment immérité. On l'a fouetté comme il n'y a pas soixante ans on fouettait encore les midshipmen anglais. L'ardeur de son ressentiment lui inspire soudain l'idée de la vengeance : les complices sont bientôt trouvés. Tout ce qui est mystère flatte le besoin d'importance d'un page, et l'orgueilleuse pensée de devenir les vengeurs de la Grèce, de prendre place à côté d'Harmodius et d'Aristogiton, dissimule à ces jeunes esprits l'horreur du crime qu'ils s'apprêtent à commettre. Pendant trente-deux jours, Sostrate, Nicostrate, Antipater, Asclépiodore, Philotas, Anticlès, Elaptonius, Épiménès, tous adolescents comme Hermolaüs, mûrissent le plan de leur agression. Un complot de collégiens est à la veille de livrer l'armée aux Barbares et le monde troublé à l'anarchie. Pour que l'odieux projet s'accomplisse, il faut que tous les conjurés se trouvent de service la même nuit. Plus d'un mois s'écoule avant que cette circonstance favorable se présente. Enfin la nuit fatale est arrivée. Les jeunes assassins attendent à la porte de la salle destinée aux festins

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

que le roi sorte de table. Ils doivent le frapper pendant qu'ils le conduiront à sa chambre.

« Pas un cheveu ne tombera de ta tête, écrivait le père de Nelson à son fils, si la Providence ne le permet. » On demeure, en effet, confondu quand on voit par quel insignifiant grain de sable la roue de la fortune peut être déviée : la Providence, quand elle intervient dans nos affaires, intervient rarement avec grand fracas. La porte s'ouvre. Alexandre s'avance sur le seuil; un pas de plus, et il va se remettre aux mains des meurtriers. En ce moment, une femme, les cheveux épars, le regard égaré, fend la foule et s'élance vers le roi : « Rentre, lui crie-t-elle, les dieux qui te protégent t'ordonnent par ma voix de ne pas quitter la table avant le lever du jour. » Le singulier interprète qu'ont choisi les dieux! Quoi! Syra, le jouet de l'armée, la pauvre folle, dont l'innocente manie n'a jamais été flattée que par Alexandre, parlerait en ce jour au nom des immortels, quand tous les devins officiels se sont tus, quand le grand Aristandre lui-même reste muet! Le roi sourit : « Que vous en semble, amis? dit-il à ses convives. Les dieux nous commandent de rester à table, il faut respecter leur volonté; je trouve pour ma part l'avis excellent » Cette saillie à la Henri IV le sauva.

Pendant qu'il s'attardait au banquet où, poussant

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

ses amis devant lui, il s'était hâté de reprendre place, une autre série d'adolescents venait relever les conjurés à leur poste. Le coup se trouvait manqué. Il devait se passer sept jours avant que le roulement habituel du service ramenât les mêmes pages au chevet du roi. La déception fut si grande que les complices d'Hermolaüs et Hermolaüs lui-même ne purent se résoudre à quitter sur-le-champ le palais. Qu'espéraient-ils encore? Sans doute que quelque incident imprévu se produirait, que la victime soustraite à leurs poignards leur serait de nouveau livrée, que le hasard, en un mot, après leur avoir été contraire, se raviserait. Le hasard, en effet, eût pu se raviser; la Providence poursuivit son rôle. Lorsqu'au point du jour Alexandre retrouva sur pied ses jeunes écuyers, sa bonté s'émut de leur zèle; il les réprimanda doucement d'avoir abusé de leurs forces et fit remettre à chacun d'eux une gratification de onze drachmes. Rouler dans son esprit les plus noirs projets et se voir tout à coup interpellé avec bienveillance par celui dont on médite la mort, est une épreuve à laquelle ne résistent pas toutes les âmes. Tel n'hésiterait pas à frapper Marius qui s'arrêtera peut-être devant la bonne grâce d'Alexandre. Il se rencontra cependant huit jeunes scélérats pour persévérer : tant la funeste doctrine qu'on s'honore en tuant un tyran, que le

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

plus sûr moyen d'arriver à la célébrité est de mettre à mort un personnage célèbre, avait fait de progrès au sein de cette jeunesse caressée par tous les sophismes! Un seul sentit son cœur ébranlé : Épiménès ne dénonça pas ses complices; il s'ouvrit simplement de ses scrupules à son frère Euryloque.

Semblable confidence pouvait être un arrêt de mort pour l'involontaire recéleur du terrible secret; Euryloque vit soudain se dresser devant lui le fantôme de Philotas. Inquiétude ou loyauté, il prit sur-le-champ son parti, commença par séquestrer son frère et courut chez Alexandre. Le roi était couché; Ptolémée et Léonatus gardaient le seuil de sa chambre. L'émotion d'Euryloque ne témoignait que trop bien de l'importance de la communication qu'il avait à faire; on éveille le roi, et, sur son ordre, le frère d'Épiménès est introduit. Les complots n'étonnaient plus Alexandre; néanmoins sa pensée n'eût jamais soupçonné un danger si voisin de sa personne. Euryloque lui révèle les noms des conjurés, le plan si bien mûri de la conspiration. Hermolaüs et Sostrate en sont les chefs; Callisthène, malgré toutes les précautions dont son austérité sentencieuse s'enveloppe, en apparaît clairement comme l'inspirateur. C'est à lui qu'Hermolaüs est allé porter ses plaintes, c'est lui qui, dans un langage ambigu, au lieu de le calmer, a surexcité

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

l'orgueil blessé de cet enfant. « Souviens-toi, lui a-t-il dit, que tu es un homme. » S'en souvenir? Et pourquoi? Pour souffrir l'injustice avec patience ou pour s'en venger? Quand il y va de la vie d'un roi, quand ce roi tient en ses mains le salut de l'armée, un honnête homme ne devrait-il pas s'exprimer avec un peu plus de clarté?

Il répugnait cependant à l'élève d'Aristote de faire arrêter le neveu de son maître, de proclamer devant toutes ces natures brutales de soldats que la philosophie n'était qu'une science pernicieuse et vaine, uniquement propre à égarer les esprits. Alexandre était Grec bien plus que Macédonien. Un Macédonien eût pu prendre plaisir à humilier l'éloquence, à la saisir en flagrant délit d'influence malfaisante; un Grec ne pouvait abjurer aussi facilement le culte de toute sa vie. Callisthène fut simplement placé sous une surveillance discrète et gardé à vue; les conjurés seuls seraient traduits devant cette redoutable assemblée populaire qui avait condamné, dans la Drangiane, les complices de Dymnus. Le roi voulut interroger lui-même les coupables. Il lui importait de savoir quelles passions agitaient si profondément l'armée, quels sujets de mécontentement, réels ou factices, avaient pu susciter, jusque dans son plus cher entourage, la pensée d'un aussi énorme attentat. Hermolaüs se

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

chargea de parler pour ses compagnons : « Alexandre, dit-il, avait oublié qu'il commandait à des hommes libres; il n'agirait pas autrement si le ciel l'eût appelé à régner sur des esclaves. Depuis longtemps il ne sait plus entendre une voix indépendante et fière. Attale, Philotas, Parménion, Alexandre Lynceste, le gendre d'Antipater, Clitus enfin, ont été récompensés de leurs services par la mort. Tous ces meurtres, les Macédoniens auraient pu, à la longue, en perdre le souvenir; ce qu'ils ne pouvaient supporter, c'était de se voir sacrifiés aux Barbares. »

On a souvent accusé Quinte-Curce d'abuser des harangues; la réponse que Quinte-Curce met, en cette occasion, dans la bouche du roi est pourtant quelque chose de mieux qu'une amplification de rhéteur; on y sent le souffle d'un grand politique. « Est-ce pour convertir en désert plus de la moitié du monde que les Grecs sont venus en Asie? Les peuples vaincus versent aujourd'hui leur sang pour consolider la conquête qui les a mis sous le joug; ils se disputent l'honneur de contribuer à reculer les limites d'un empire fondé à leurs dépens par les armes étrangères. Eût-il été plus habile de leur apprendre à maudire la victoire et le nom des envahisseurs? » L'empereur Napoléon a fait plus d'un emprunt à l'historien romain : que n'a-t-il

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

médité ces paroles empreintes d'une si profonde sagesse! Il n'eût point eu à faire à Sainte-Hélène la pénible confession que ne put retenir son cœur : « C'est la guerre d'Espagne qui m'a perdu; les Espagnols se sont conduits comme un homme d'honneur; je n'y puis trouver à redire. » Alexandre habitua si bien la Sogdiane et la Bactriane à la soumission, que, de toutes ses conquêtes, ce fut peut-être celle qui eut le plus de durée. C'est en grande partie avec des Sogdiens et des Bactriens qu'il a envahi l'Inde. Si jamais les Sogdiens et les Bactriens vouaient au puissant empereur de toutes les Russies les sentiments que sut leur inspirer Alexandre, les possessions britanniques en Asie courraient, je le crains, un grand danger.

On ne saurait assurément exiger d'un peuple conquérant, naturellement porté à l'insolence, qu'il se place de prime saut au niveau de ces hautes pensées qui furent, de tout temps, l'apanage exclusif du génie; le rôle de la philosophie serait peut-être de les lui faire comprendre. Comment! ce sont des philosophes qui osent blâmer Alexandre d'adopter l'habillement et les usages des Perses! Alexandre, en effet, a revêtu la robe de Darius, mais il a donné à l'Asie le vêtement moral de la Grèce : il l'a si complétement transformée qu'elle n'est plus médique. Cyrus, revenant au monde, ne

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

la reconnaîtrait pas; quelques années encore, et il n'y serait pas compris. L'Asie, pénétrée par la civilisation nouvelle, aura perdu jusqu'au souvenir de sa langue; conquise par les Normands, l'Angleterre a gardé la sienne. Est-ce donc payer trop cher une assimilation sans exemple dans l'histoire que de prendre la peine d'en dissimuler la marche irrésistible par quelques concessions extérieures?

Tous les griefs du faux sage dont il a reçu les leçons se retrouvent dans les reproches qu'Hermolaüs adresse fièrement au roi. Malgré l'atrocité du forfait qu'il a préparé, Hermolaüs, — je n'essayerai pas de m'en défendre, — m'inspire un involontaire intérêt. La jeune âme de bronze ne fléchit pas un instant devant l'attente certaine des supplices. De quel vaillant soldat Callisthène, à son insu sans doute, aura privé la Grèce! Suivant l'infortuné martyr de ces doctrines étroites que son jeune fanatisme s'est appropriées et probablement exagère, « Alexandre n'est pas seulement coupable envers la patrie dont il délaisse les mœurs, il l'est davantage envers les dieux; son orgueil sacrilége ne recule pas devant l'imposture. Le fils de Philippe exige que tout genou ploie devant lui; il ose, sur la foi d'un impudent oracle, se donner pour le fils de Jupiter. » Nous avons de nombreux témoignages de la facilité avec laquelle Alexandre se laissait aller à

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

montrer le cas qu'il faisait lui-même de cette fiction : s'il cherchait à l'accréditer, c'est parce qu'il la jugeait utile, ajoutons presque indispensable, à l'accomplissement de ses grands desseins : « Plût au ciel, disait-il, que les Indiens n'eussent à ce sujet aucun doute! » Les malheureux adolescents ne pouvaient guère échapper à leur sort; nous aurions aimé cependant à pouvoir louer ici la clémence d'Alexandre. Après avoir pris la peine de réfuter l'une après l'autre les accusations d'Hermolaüs, qui semble avoir voulu changer de rôle avec son juge, Alexandre, confondant tous les conjurés dans la même sentence, ordonna qu'on les livrât à leurs compagnons pour que leurs compagnons seuls en fissent justice. Les adolescents indignés les lapidèrent.

Pour bien apprécier les divers sentiments qui doivent, en pareille occurrence, se disputer l'âme d'un souverain, il faudrait avoir été soi-même l'objet de maint complot. Le premier consul n'était certes pas naturellement cruel; son orgueil se révolta de la légèreté avec laquelle ses ennemis disposaient, dans leurs conciliabules, d'une existence à laquelle étaient attachés tant de grands intérêts. Il voulut leur apprendre le prix de ce sang qu'ils s'obstinaient à vouloir verser, et frappa, comme l'a très-justement fait remarquer M. Thiers,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

bien moins par esprit de vengeance que par politique : ce qui tendrait à prouver, — disons-le en passant, — que les inspirations de la politique ne valent pas toujours celles du cœur.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXX.

DÉTENTION PROLONGÉE ET MORT DE CALLISTHÈNE.

La conspiration avortée des adolescents venait d'avoir son dénoûment tragique; il semblait difficile d'y impliquer Callisthène. Les conjurés avaient eu toute liberté pour présenter leur défense; la plupart se turent, aucun ne dénonça de complice; tous, au contraire, affirmèrent, dans les tortures même, que Callisthène ne connut jamais leur projet, et fut, par conséquent, dans l'impossibilité de s'y associer : Callisthène, toutefois, ne fut pas rendu à la liberté. Il y eut là un excès de pouvoir, regrettable sans doute, mais qui ne s'explique malheureusement que trop par les idées étranges qu'on se faisait alors de la justice. On aurait peine à croire que le sort de ce philosophe soit resté pour ses contemporains et demeure encore aujourd'hui un mystère. Rien n'est plus vrai pourtant : Aristobule et Ptolémée nous ont transmis à ce sujet deux versions tout à fait différentes. Selon Ptolémée,

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

Callisthène aurait fini ses jours sur la croix. Aristobule raconte, au contraire, qu'on se contenta de charger de chaînes le malheureux philosophe, et qu'on le traîna ainsi, quand Alexandre quitta la Bactriane, à la suite de l'armée. Si la rancune du roi lui réservait un plus dur supplice, il ne paraît pas, d'après ce récit, qu'elle ait eu le temps de le lui infliger.

Pour peu qu'on veuille admettre comme authentiques les lettres si souvent citées par Plutarque d'Alexandre à Antipater, le témoignage d'Aristobule serait celui auquel il faudrait nous tenir. Alexandre aurait, en effet, écrit au gouverneur de la Macédoine : « Les jeunes gens ont été lapidés par les Macédoniens; quant au sophiste, je le punirai avec ceux qui me l'ont envoyé. » Ces paroles contenaient-elles une menace indirecte contre le philosophe de Stagyre, trop indulgent pour les menées séditieuses qui, à cette époque, agitèrent la Grèce? Charès de Mitylène l'a pensé : « Callisthène, dit-il, devait être jugé en présence d'Aristote. Retenu, en attendant cette confrontation, dans les fers, il mourut dans l'Inde, sept mois après son arrestation. »

Nous n'avons, en réalité, aucun moyen certain de résoudre ce problème historique : l'assertion de Ptolémée serait assurément d'un grand poids, si Ptolémée eût donné à un événement de cette impor-

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

tance le développement qu'il n'a pas refusé à des incidents beaucoup moins faits pour frapper les esprits. Le supplice d'un philosophe qui paraît avoir tenu un haut rang dans la science et dont la mort devait émouvoir si douloureusement la Grèce est déjà bien invraisemblable; il le devient cent fois plus encore quand je le vois laisser sans émotion le futur roi d'Égypte. Un manuscrit tronqué ou défiguré, telle est la seule explication plausible que je trouve à l'indifférence apparente de cet ami aussi généreux qu'éclairé des lettres. Accorderai-je plus de foi à l'avis menaçant que Charès ne craint pas de faire adresser à un précepteur qui mettait si justement son orgueil dans la gloire de son royal élève? Aristote, selon toute apparence, avait plus à craindre les vengeances de la réaction athénienne que le courroux soupçonneux d'Alexandre. Qu'il me soit donc permis, à mon tour, d'essayer de déchiffrer l'énigme qui a embarrassé Arrien et Plutarque. Callisthène, suivant moi, a été effectivement arrêté et soumis à une détention sévère. Le désir de rendre Aristote juge entre le sophiste et le roi me semble également probable. Je crois qu'Alexandre suspendit ce procès à l'issue duquel était intéressée sa bonne renommée, avec l'intention de prendre un jour Aristote pour arbitre; je ne crois pas qu'après un si long délai, il eût voulu donner cours à

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

de stériles et odieuses représailles. La mort de Callisthène frustra sa générosité. Le philosophe ne mourut pas sur la croix; il mourut plus vraisemblablement, comme l'affirme Charès, «d'obésité et d'une maladie pédiculaire».

Ne se dégage-t-il pas néanmoins de cet épisode une grande leçon pour les hommes de gouvernement? Ils doivent, ce me semble, y regarder à deux fois avant de toucher aux gens d'esprit. La mémoire d'Alexandre a plus souffert de la mort de Callisthène que de la condamnation de Philotas et du meurtre de Parménion; tout ce qui faisait, à cette époque, métier de buriner l'histoire, prit, d'un accord tacite, parti pour la victime. Les écrivains modernes eux-mêmes se sont cru, sur cette question brûlante, obligés de serrer leurs rangs; on eût dit qu'on venait de frapper un des leurs. Le roi, dans sa colère, ne voyait qu'un homme à châtier; il armait contre lui une légion; l'empereur Julien n'eût pas commis cette faute. Armé, comme Alexandre, de la puissance souveraine, l'auteur du *Misopogon* ne voulut se venger des habitants d'Antioche que par une satire.

Le grand apostat n'en restera pas moins dans l'histoire, quelque protection que puissent lui accorder les bruyants partisans de la liberté absolue des lettres, bien au-dessous de l'élève d'Aristote. Ce

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

vaillant émule de Marc-Aurèle, ce héros austère, qui donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus, n'était pas fait, dans sa philosophie étroite, pour atteindre à la hauteur morale où nous verrons s'élever, de degré en degré, Alexandre. Le fils de Philippe est le seul conquérant dont les vaincus aient porté le deuil : semblable gloire ne sera jamais à la portée de l'intolérance d'un sectaire. Les premiers colonisateurs du monde, possesseurs d'un empire qui semble devoir rivaliser un jour d'importance avec l'Inde anglaise, les Hollandais, s'il faut appeler ce petit peuple qui a fait de si grandes choses par son nom, regrettent-ils encore d'avoir pris Alexandre plutôt que Julien pour modèle? Lequel des deux, je le demande à nos soldats comme à nos philosophes, devons-nous, en Algérie, songer à imiter?

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE I

CHAPITRE PREMIER.

L'Hyrcanie ancienne et moderne 1

CHAPITRE II.

Le voyage de Fraser : L'Hyrcanie maritime. — D'Asterabad à Resht 22

CHAPITRE III.

Suite du voyage de Fraser. — La région montagneuse. — De Resht à Ardébil 51

CHAPITRE IV.

Conquête de l'Hyrcanie. — Clémence d'Alexandre 65

CHAPITRE V.

Les mécontents 83

CHAPITRE VI.

Voyage de l'adjudant général Ferrier. — De Téhéran à Hérat. 99

CHAPITRE VII.

Suite du voyage de Ferrier. — D'Hérat à Ferrah 116

CHAPITRE VIII

Conquête de l'Arie et de la Drangiane 128

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE IX.

Conspiration de Dymnus, supplice de Philotas. — Meurtre de Parménion..... 135

CHAPITRE X.

La 20e satrapie. — Suite du voyage de Ferrier. — D'Hérat et de Ferrah à Kandahar..... 154

CHAPITRE XI.

L'expédition anglaise de 1839. — De Kandahar à Caboul.. 167

CHAPITRE XII.

La Paropamisade. — Suite du voyage de Ferrier. — D'Hérat à Balkh et de Balkh à Hérat..... 177

CHAPITRE XIII.

Le Kohistan de Caboul et l'Alexandrie du Caucase.....

CHAPITRE XIV.

Conquête de l'Arachosie et de la Paropamisade. — Passage de l'Hindou-Koush. — Le Paropamisus ou Caucase des Indes. — D'Alexandrie du Caucase à Bactres..... 197

CHAPITRE XV.

Un Bessus afghan..... 214

CHAPITRE XVI.

Expédition russe dans le Turkestan. — De la mer Caspienne et de la mer d'Aral à Khiva..... 223

CHAPITRE XVII.

Bactres et la vallée du Zérefchan..... 235

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XVIII.

Passage de l'Oxus. — Prise et supplice de Bessus..... 261

CHAPITRE XIX.

Prise des sept villes de la Sogdiane..... 277

CHAPITRE XX.

Fondation de Khodjend. — Passage du Jaxartes..... 287

CHAPITRE XXI.

Les embuscades..... 301

CHAPITRE XXII.

L'ambassade persane de 1851. — D'Asterabad à Khiva. — Les quartiers d'hiver d'Alexandre à Bactres..... 310

CHAPITRE XXIII.

Les Scythes et Spitamène..... 319

CHAPITRE XXIV.

Prise de la roche Sogdienne..... 333

CHAPITRE XXV.

Prise de la roche Choriène..... 345

CHAPITRE XXVI.

Mariage d'Alexandre avec Roxane, fille d'Oxyartes..... 351

CHAPITRE XXVII.

Meurtre de Clitus..... 357

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY

CHAPITRE XXVIII.

Anaxarque et Callisthène..... 367

CHAPITRE XXIX.

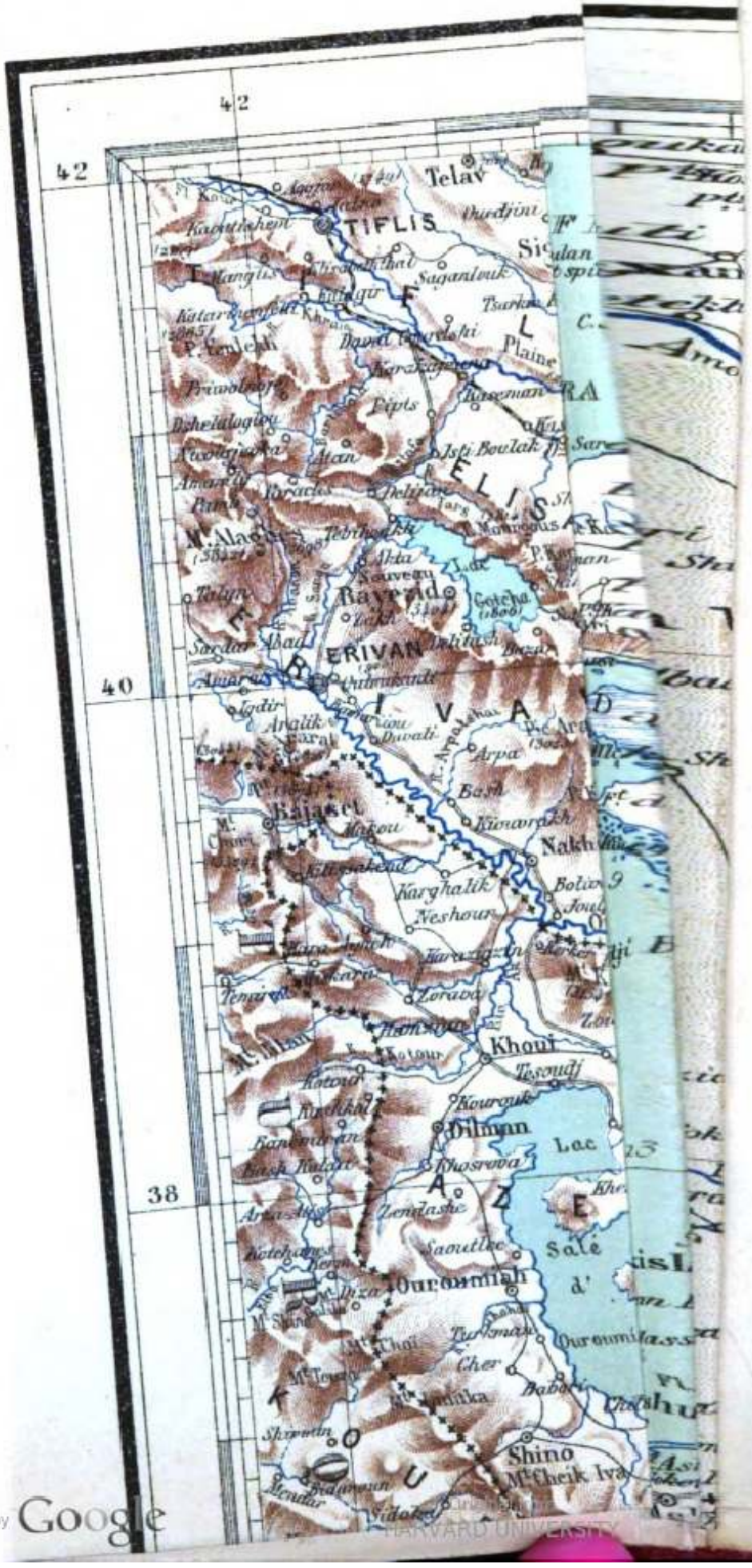
Complot des adolescents..... 373

CHAPITRE XXX.

Détention prolongée de Callisthène..... 384

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

Digitized by Google Original from HARVARD UNIVERSITY



Digitized by Google
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google

Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY

Digitized by Google
Original from
HARVARD UNIVERSITY